

Libération WEEK-END

De l'expo Calder aux nouilles coréennes : nos pages Images, Livres, Musique, Food...

PAGES 24-48



ENQUÊTE COMMENT LES IMPÔTS FINANCENT LES FACHOS

Après Némésis, «Libération» révèle comment d'autres groupuscules identitaires, racistes et royalistes profitent de la législation sur la défiscalisation des dons, censés aider les associations d'intérêt général, pour se financer. PAGES 2-4

(PUBLICITÉ)

10 avril - 12 juillet 2026

Le dernier musée

Brion Gysin

MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS



M 00175 - 418 - F: 4,00 €



CYRIL ZANNETTACCI, VU



ÉDITORIALPar
DOV ALFON**Pillage**

Les temps sont durs, et les néonazis aussi ont besoin de votre argent. Comme d'ailleurs les suprémacistes, les royalistes, les anti-avortement, les négationnistes, les fascistes, les anti-climat, les homophobes et bien

d'autres du même acabit. Combien voulez vous leur donner? Rien, dites-vous probablement, et pourtant *Libération* révèle qu'une dizaine de groupuscules de cette mouvance, certaines faisant ouvertement la promotion d'idéologies racistes, sont financés par les contribuables français. Au cœur de ce système opaque opère, loin des regards du fisc, un dévoiement des textes hérités de la loi régulant la fiscalisation des associations caritatives: la «loi Coluche». Ce texte, vital pour le tissu associatif, permet de déduire de ses impôts 66% des dons versés aux structures «d'intérêt général».

Estimée à plus de 2,5 milliards d'euros par an, cette subvention indirecte bénéficie dans son immense majorité à des associations qui ont bien une utilité publique. Mais elle est devenue aussi, au fil des années, le financement principal de l'extrême droite radicale, qui se gave d'argent public tout en prônant – car ces gens-là n'en sont pas à une contradiction près – l'arrêt des subventions culturelles ou caritatives. C'est ainsi que l'institut Iliade, fondé en 2014 pour porter la mémoire du théoricien raciste Dominique Venner qui s'est suicidé en 2013 dans la cathédrale Notre-

Dame de Paris, a perçu de 2021 à 2023 (derniers comptes rendus publics) plus d'un million d'euros de dons. Soit, sur la période, près de 700 000 euros de potentiel manque à gagner de recettes fiscales pour l'Etat. Toute la mouvance exploite le même mécanisme. Des royalistes nostalgiques de l'Action française aux adeptes complotistes du «grand remplacement», bien des promoteurs d'idéaux particulièrement nauséabonds sont financés par le contribuable. Il est grand temps d'arrêter ce pillage, ce serait là une mission qui relève clairement de ce fameux «intérêt général». ◀

Radio courtoisie, Academia Christiania, institut Iliade... L'extrême droite a le don de défiscaliser

FRONTAL

Libération renforce sa couverture de l'extrême droite. Chaque mardi, dans notre newsletter «Frontal», retrouvez enquêtes, reportages et indiscrets, par notre cellule de journalistes spécialisés. Pour s'inscrire : libe.fr/frontal

Les identitaires de Némésis ne sont pas les seules à user, comme l'a révélé «Libé» début avril, d'un dispositif légal de réduction d'impôt qui aide les associations «d'intérêt général». Malgré une opacité quasi généralisée, des millions d'euros financent, chaque année, une mouvance raciste et violente.

Par
MAXIME MACÉ
et **PIERRE PLOTTU**

«**J**e vais faire instruire» le dossier, répondait d'un air grave le Premier ministre, Sébastien Lecornu, face à la caméra de l'émission *Quotidien* (TMC), début avril. Dans la foulée des révélations de *Libé*, le chef du gouvernement était interrogé sur le fait que les identitaires du groupuscule féminin Némésis puissent offrir à leurs donateurs la possibilité de défiscaliser les sommes qu'ils lui versent. Et donc bénéficier d'une forme de subvention publique indirecte. Un «scandale», a dénoncé le député de Seine-Saint-Denis et président de la commission des finances, Eric Coquerel (LFI), qui a écrit au ministre de l'Action et des Comptes publics, David Amiel,

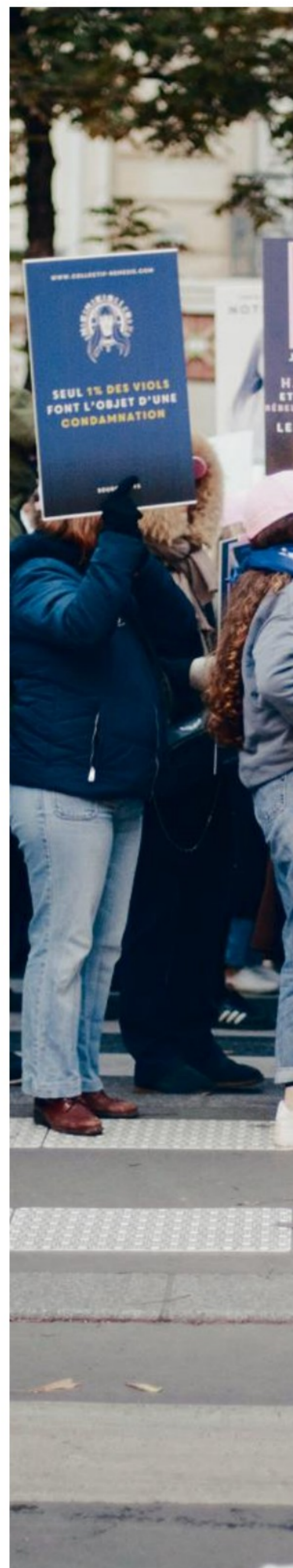
pour demander l'ouverture d'une enquête. Contacté par nos soins, l'exécutif nous précise que le premier ministre a demandé aux ministres de Bercy d'instruire pour déterminer comment une association militante d'extrême droite peut se déclarer éligible à cette réduction fiscale. Egalement sollicité, le ministre Amiel se refuse à tout commentaire. Son entourage assure qu'«à titre citoyen le ministre combat les opinions portées par les associations évoquées» mais qu'il «n'intervient pas pour diligenter des contrôles fiscaux, lesquels sont toujours réalisés à l'appréciation et à l'initiative de l'administration fiscale». Et annonce qu'«un travail sera engagé pour clarifier le cadre d'application de la réduction d'impôt dons et mécénat». Outre le cas de Némésis, les contrôleurs du fisc pourraient pourtant

examiner d'autres situations. *Libé* a identifié plus d'une dizaine de structures d'extrême droite, «médiatas», think tanks ou groupuscules, en réalité tous très politiques, qui usent de la même ficelle. Selon nos informations, toutes détournent le mécanisme légal prévoyant une défiscalisation des dons à hauteur de 66%, allant jusqu'à s'en servir comme argument pour doper la générosité de leurs bienfaiteurs. Elles déploient par ailleurs des méthodes qui confinent à la volonté de brouiller les pistes, bien peu déclarant leurs comptes, ce qui est obligatoire au-dessus de 153 000 euros de dons ou subventions perçus annuellement, ou camouflant leur récolte de dons derrière des associations paravent. Le tout avec succès: *Libé* a identifié que des millions d'euros sont en jeu, un montant loin d'être anecdotique à

l'heure où les finances publiques sont dans le rouge.

UNE MOUVANCE GÉNÉREUSE

Comment est-ce possible? Il leur suffit de se décréter «d'intérêt général», ou d'avoir sous la main une association satellite l'ayant fait. Ce statut très peu contrôlé sert à délivrer des reçus fiscaux aux donateurs, sésame qui leur permet de justifier auprès de l'administration fiscale la déduction d'impôt. *Libé* avait déjà enquêté sur cette pratique en 2021 et, à l'époque, le député centriste Charles de Courson, reconnu pour son expertise dans le domaine des finances publiques, avait souligné: «Quand vous créez un crédit d'impôt égal aux deux tiers des sommes versées, il s'agit bien d'une subvention». L'identitaire Jean-Yves Le Gallou **Suite page 4**



Lors d'une marche de Némésis à



Paris, le 22 novembre 2025. PHOTO CHA GONZALEZ

«Le cas de Némésis doit déclencher une série de contrôles»

Le président de la commission des finances, Eric Coquerel, réclame une refonte des textes pour que les impôts cessent de financer les associations d'extrême droite.

Le député et président de la commission des finances, Eric Coquerel (LFI), a interpellé le gouvernement à la suite des révélations de *Libération* sur Némésis. Dans un courrier envoyé fin mars au ministre de l'Action et des Comptes publics, David Amiel, il soulignait que l'Etat renonçait ainsi «à la perception d'une partie de l'impôt au profit d'un organisme qui ne respecte pas les principes républicains et les critères prévus par la loi». Poursuivant nos investigations, nous révélons que les principales structures nationales de la mouvance usent du même mécanisme. Au total, malgré l'opacité quasi généralisée dont ces structures font preuve, très peu déposant leurs comptes, nous avons identifié qu'elles perçoivent plus de 4 millions d'euros de dons par an. Ce sont potentiellement au moins 2,7 millions d'euros qui échappent à l'impôt chaque année. Un «dévoisement» de la loi selon Eric Coquerel, qui réclame des contrôles ciblés et une refonte des textes.

Est-ce vraiment l'esprit de la loi Coluche, qui permet de défiscaliser 75% du montant des dons, que de permettre à ces organisations de se financer par son biais ?

Absolument pas, c'est même une façon de la dévoyer. Et, à mon avis, si on avait une vision globale de toutes les associations d'extrême droite radicale qui recourent à ce dispositif, le montant de dons concernés serait bien au-delà de 2,7 millions d'euros. Ces structures ne sont pas d'intérêt général, on ne voit donc pas bien pourquoi elles bénéficient de ce dispositif. On est ici sur des financements qu'on pourrait presque dire occultes dans la manière dont ils sont faits par ces associations qui sont des organisations d'extrême droite, voire d'ultradroite.

Comment en est-on arrivé là ?

On se retrouve dans cette situation parce qu'il s'agit d'autodéclaration. A partir du moment où une association estime rentrer dans les critères de la loi, elle peut émettre des reçus fiscaux. Il n'y a pas d'agrément préalable, ce qui est une singularité française. En outre, seules les associations qui reçoivent plus de 153000 euros de dons

doivent assurer la publication de leurs comptes. C'est pour ça que je parlais de financement quasiment occulte. Tout ça ne devrait pas être possible. **Ces associations ne sont-elles pas contrôlées ?**

Je pense qu'il n'y a pas de contrôle, ou très peu. Ce qui renvoie à la problématique du personnel insuffisant à la Direction générale des finances publiques et à Bercy. L'exemple de Civitas montre pourtant que c'est possible [après une alerte lancée par la sénatrice socialiste Marie-Noëlle Lienemann en 2013, et après enquête, l'association antisémite s'est vu retirer le droit d'émettre des reçus fiscaux en 2016, ndlr]. Ça a été un coup dur pour eux. Il faut faire de même pour Némésis, sur qui les projecteurs sont braqués, mais il faut aussi que cet exemple permette de déclencher une série de contrôles ciblant les associations et organisations d'extrême droite. Elles sont faciles à repérer me semble-t-il: il suffit de regarder toutes celles qui sévissent et dont on ne peut pas considérer qu'elles sont d'intérêt général car promouvant des idées identitaires, racistes, de haine de l'autre. En 2018, on a renforcé les sanctions

contre les associations qui émettent indûment des reçus fiscaux suite à des dons: l'amende est maintenant à hauteur de la réduction d'impôts, contre 25% du montant auparavant. Si on renforce les contrôles, on a l'arsenal juridique pour pénaliser ces fraudeurs. Il faut une volonté



REUTERS

INTERVIEW

politique. Par ailleurs, en l'état et hormis un contrôle fiscal, la seule façon de débusquer ces financements publics, que je considère comme illégaux, serait à l'occasion d'une demande de rescrit [le fait d'interroger l'administration sur son interprétation d'un texte]. Une démarche qui est de l'initiative de l'association, et que ces organisations d'extrême droite n'ont pas intérêt à faire. Autrement dit, à part quand un journal comme *Libé* fait éclater ce genre d'affaires, ce qui me permet d'écrire au ministre et que le Premier ministre soit obligé de répondre, tout cela se passe dans le silence le plus total. Il faut réformer tout cela.

Que proposez-vous ?

Je pense qu'il faut en finir avec les autodéclarations, ce qui permettra d'aller davantage contrôler l'objet réel des associations. Ensuite, je ne vois pas pourquoi on ne devrait pas assurer la publicité des comptes dans toutes les situations et pour n'importe quelle association. Ces deux réformes me semblent nécessaires.

Recueilli par M.Ma. et P.P.



Les identitaires du groupuscule Némésis en manifestation à Paris le 8 mars. PHOTO KENZO TRIBOUILLARD. AFP

Suite de la page 2 est bien placé pour le savoir. Ce retraité de la haute fonction publique d'Etat anime le think thank identitaire Polémia, qu'il a fondé. Cette structure propose à ses bienfaiteurs de bénéficier de la fameuse déduction d'impôts – tout en se gardant bien de déposer ses comptes. «Pour 150 euros donnés, il ne vous en coûtera que 50 euros. Et ce sera 100 euros de recettes en moins pour l'Etat, ce qui entravera le financement d'associations ou d'actions nuisibles», clame même Polémia sur son site.

LE GOTHA DE LA RADICALITÉ

Autre exemple avec l'Association de soutien aux lanceurs d'alerte. Derrière ce nom qui fleure la lutte contre les multinationales et la corruption se cachent en fait les héritiers du groupuscule Génération identitaire (dissous en 2021 pour son racisme et sa violence) dont l'action se limite à soutenir les militants d'extrême droite poursuivis devant les tribunaux qui pour une action xénophobe, qui pour avoir organisé une manifestation de radicaux interdite par les autorités. Ce qui ne l'empêche pas de se décréter elle aussi «d'intérêt général». L'association ne déposant pas ses comptes, il est impossible de connaître les dons qu'elle perçoit. Son site donne toutefois un début de piste : des «victoires» y sont mises en avant comme ayant été

permises par la générosité de la mouvance. En additionnant les montants présentés, 51 000 euros auraient été récoltés pour une vingtaine de procédures ouvertes ces cinq dernières années. Les deux tiers de cette somme au moins ont donc potentiellement échappé à l'impôt pour payer les frais de justice de militants poursuivis pour leurs actions racistes.

Plus efficace et transparent, l'institut Iliade, fondé en 2014 pour porter la mémoire du théoricien raciste Dominique Venner qui s'est suicidé en 2013 devant le maître-autel de Notre-Dame, a perçu de 2021 à 2023 (derniers comptes rendus publics) plus d'un million d'euros de dons. Soit, sur la période, près de 700 000 euros de potentiel manque à gagner de recettes fiscales pour l'Etat. Libé révélait en février 2025 que ce think thank suprémaciste avait organisé une levée de fonds pour ouvrir à Paris un club réservé «aux Européens». Son colloque annuel à Paris, que la préfecture de police a tenté d'interdire en 2023, attire chaque année le gotha de la radicalité. Comme des éditeurs au catalogue regorgeant d'auteurs nazis et autres influenceurs racistes.

Ces montants ne sont pas une exception. Ainsi Radio courtoisie, recoin de la bande FM qui donne la parole à tout ce que la mouvance compte de suprémacistes blancs et de néofascistes, fait même bien mieux. Cette championne du genre,

qui a connu une seconde jeunesse depuis la pandémie de Covid avec sa «matinale», désormais animée par Liselotte Dungalhoff, dite Dutreuil, la compagne d'un néonazi violent du GUD, a perçu quelque 3,6 millions d'euros de dons entre 2022 et 2024. Bilan : possiblement 2,4 millions d'euros de recettes perdues pour le fisc sur ces trois années.

Et TV Libertés dans tout ça ? Les comptes de la webtélé identitaire, qui fustige les subventions publiques, ne sont pas rendus publics. Libé a toutefois repéré une affiche sur ses stands, dans les réunions de la mouvance, qui précise que les donateurs doivent libeller leurs chèques à l'ordre de l'Association de soutien au nouvel audiovisuel. Une structure bien moins regardante, qui propose, elle, de défiscaliser les dons. Avec sept millions d'euros récoltés sur les trois derniers exercices comptables disponibles (les années 2022, 2023 et 2024), le «média» fondé par des anciens du Front national, a permis à ses donateurs d'éviter de verser au fisc jusqu'à 4,6 millions d'euros. Encore une belle réussite pour «l'intérêt général».

La manœuvre est également utilisée par les groupuscules. Academia Christiana, organisation catholique intégriste fondée en 2013 dans la foulée de la Manif pour tous, se vit certes plus comme une école de formation que comme un groupe militant, reste que communient à

ses événements des ouailles venues de toutes les chapelles de l'extrême droite. Le mouvement prône l'expulsion massive des «extra-européens», même de nationalité française, et propose dans «sa bibliothèque idéale» des ouvrages d'auteurs antisémites.

DÉTOURNEMENT DE LA LOI COLUCHE

Academia Christiana est l'un des derniers mouvements d'extrême droite radicale d'envergure nationale à avoir échappé à la dissolution (bien qu'une procédure ait été lancée, en 2023). Et propose donc également de défiscaliser les dons qui lui sont faits. C'est, encore une fois, par le biais d'une annexe au nom qui semble destiné à brouiller les pistes : l'Association culturelle d'éducation intégrale. Elle non plus ne dépose pas ses comptes. Tout comme l'Action française (AF). Le mouvement royaliste fondé en 1899, plus vieux groupuscule d'extrême droite en activité, agit toutefois différemment de ses petits camarades. Grâce à une structure déclarée en 2007, le Craf (Centre royaliste d'Action française, de son vrai nom) reçoit des oboles par le biais d'une association de financement de parti politique ouvrant peu ou prou les mêmes droits que les associations déclarées «d'intérêt général». Un parti politique, l'AF ? Ces dernières années, voire décennies, elle fait plus parler d'elle pour des violences de rue que pour ses

candidats aux élections. De la maxime du maréchal Lyautey «La République, c'est comme la syphilis, [...] soit on se fait sauter le caisson, soit on vit avec», le mouvement a visiblement choisi la deuxième solution et se sert même de ses lois pour se financer tout en appelant à sa chute. Cyniques avec ça.

S'ajoute encore à cette liste l'Institut Emmanuel Ratier qui vise à faire vivre les archives du journaliste antisémite ; Le Rucher patriote, sorte de Leboncoin identitaire qui vend par exemple des rideaux de douche frappés de symboles pétainistes ; l'OJIM, «observatoire» de «réinformation» journalistique.... Au total, nous avons identifié une dizaine de structures nationales d'extrême droite radicale détournant la loi Coluche pour se financer. Très peu publient leurs comptes mais, selon nos calculs, celles qui le font perçoivent un total d'environ 4 millions d'euros de dons par an. C'est donc jusqu'à 2,7 millions d'euros qui échappent à l'impôt chaque année pour financer cette mouvance radicale. Contactées par Libé, aucune des organisations d'extrême droite précitées n'a donné suite à nos sollicitations. A l'exception de Pierre-Alexandre Bouclay, président de l'association Radio courtoisie qui, assure-t-il par SMS, est «parfois contrôlé(e) par l'administration». A quand remonte le dernier contrôle et quel en était le périmètre ? Notre message est resté sans réponse. ◆

ÉDITOS

«Dansons» de Céline Dion, on s'en roule par terre d'émotion

Par **MARIE KLOCK**
Journaliste au service Culture

Il est minuit huit sur Nostalgie et l'animateur, qui faisait monter la tension à l'antenne, tempore comme il peut. La nouvelle chanson de Céline Dion est sortie à minuit pile sur toutes les plateformes. «On patiente... on patiente ensemble!» en régie on signale à l'animateur que «ça charge», Bronski Beat puis Jimmy Cliff tentent de combler le vide béant... Et puis, voilà le moment que le monde entier attendait : «Nostalgie et Céline Dion, l'histoire d'amour continue ! Ce soir à minuit, écoutez son nouveau tube trois fois de suite !» L'émotion est à son comble. Dix ans s'étaient écoulés depuis *Encore un soir*, la dernière collaboration de

Jean-Jacques Goldman et Céline Dion. Quatre ans que l'ambassadrice du Québec en chanson, atteinte d'une maladie auto-immune incurable, avait annoncé mettre un terme à sa carrière. Trois ans depuis ses derniers morceaux publiés (un bouquet de bluets en anglais). Deux ans que le monde en pâmoison voyait renaître Céline de ces cendres pour un *Hymne à l'amour* en cérémonie d'ouverture des JO de Paris, peu après son annonce sur NBC : «*Même si je dois y aller en rampant, je remonterai sur scène.*» Et, enfin, la délivrance, seize dates complètes à la Défense Arena (capacité : 45 000 places) en septembre et octobre 2026, avec des billets au prix modique d'un demi-smic. Et, enfin, une nouvelle chanson. Et, peut-être, un nouvel album ? L'émotion est insoutenable.

Trois fois de suite donc, comme préconisé par Nostalgie, un jeudi soir à minuit, par amour de la musique, par passion pour notre métier, nous avons écouté *Dansons*. Sur deux téléphones en même temps, décalés de quelques secondes, pour une expérience polyphonique totale et optimale, pour une émotion maximale. *Dansons*, un programme. Dansons où ? «*Au-dessus des abîmes, aux arêtes des cimes.*» Dansons quand ? «*Quand le monde vacille.*» Dansons comment ? «*Les corps à l'unisson (jouez, violons).*» Dansons pourquoi ? «*Parce que toi et moi, nos visages, nos bras.*» Dansons pour qui ? «*Pour tous les immobiles, tous les sans-voix ni loi.*» L'émotion n'en finit pas d'être à son comble. La plume de Jean-Jacques Goldman tutoie les sommets, «*Flottons front contre front/Flocons sur l'horizon*», message d'espoir dans un monde sans saisons, «*le monde ne tourne plus rond*» mais dans la voix de Céline, les neiges sont éternelles. Niveau rime riche, Goldman et son «*univers hostile/une idylle, une île*» semble littéralement provoquer en duel Plamondon qui écri-

vait pour la chanteuse, en 1991, dans *Je danse dans ma tête* : «*L'avenir est planétaire/Y a six milliards d'humains sur terre/Mais chacun vit sa vie en solitaire.*» On se roule par terre d'émotion. S'il suffisait d'aimer, Jean-Jacques nous l'avait dit à travers Céline, elle ferait «*de ce monde un rêve, une éternité*», mais aimer n'a jamais suffi et surtout pas en 2026. En 2026, il faut danser, et pas seulement dans sa tête, pour conjurer «*l'univers hostile*». En 2026, ce monde, tu l'aimes ou tu le quittes, et Céline façon SpaceX indique la porte de sortie en nous invitant carrément à fuir cette planète dans un mouvement de valse. Quelques heures avant qu'on vive trois fois de suite ce moment magique sur Nostalgie, Rodolphe Burger remontait pour la première fois sur scène à la Maroquinerie de Paris pour jouer Kraftwerk, quelques mois après une lourde opération. Incrédule d'avoir tenu le coup, d'avoir réussi à jouer, il constatait devant son public : «*Le meilleur des antalgiques, c'est la musique.*» Que chacun choisisse sa drogue ; on retourne se coucher. ◀

Du neuf



avec zéro

JOURS ZÉRO

Taux | Acompte

0% | 0€

sur nos téléphones avec
le Financement Sur Mesure,
pour nos clients forfaits mobile.

Un crédit vous engage et doit être remboursé. Vérifiez vos capacités de remboursement avant de vous engager.

Crédit gratuit (TAEG fixe 0%) exclusivement sur 12 et 24 mois, réservé aux clients avec forfait mobile Orange ou Sosh⁽¹⁾ jusqu'au 22/04/2026. Hors crédit gratuit, par exemple, pour un crédit affecté de 650€ sur 24 mois au TAEG fixe de 15,14% (taux débiteur annuel fixe 14,18%), hors assurances facultatives, remboursez 24 mensualités de 31,26€. Montant total dû : 750,33€. Renseignez-vous en boutique ou sur orange.fr

(1) Crédit affecté en 4 à 48 mois, réservé aux particuliers pour l'achat d'équipements de 200€ à 3000€, après accord de BNP Paribas Personal Finance et délai de rétractation de 14 jours. Hors assurance facultative, tarification de 0% à 19,39% TAEG fixe, selon l'objet financé ou la durée du crédit. Les intérêts du crédit à Taux Annuel Effectif Global fixe 0% sont pris en charge par Orange. Offre Orange et conditions du financement Cetelem valables jusqu'au 22/04/2026, en France métropolitaine, susceptibles de modification. Cetelem est une marque de BNP Paribas Personal Finance. Orange, SA - Orias n° 13001387. Orange Store, SA - Orias n° 12067871. Orange et Orange Store sont mandataires non exclusifs en opérations de banque et en services de paiement de BNP Paribas Personal Finance, établissement de crédit, société anonyme au capital de 617279915€ - RCS Paris 542097902 - 1, boulevard Haussmann 75009 Paris - Orias n° 07 023 128 (www.orias.fr).

orange™
est là

MOYEN-ORIENT

Le coût de la guerre, un choc inégal pour les pays du Golfe

Pas tous exposés de la même manière aux attaques iraniennes et au blocage du détroit d'Ormuz, les richissimes Etats de la région voient leur modèle économique remis en question.

Par ANTOINE GALINDO

Le 28 février, c'est toute une région qui a plongé dans la guerre. Dès les premiers jours de la riposte iranienne à l'offensive menée par les Etats-Unis et Israël, le Koweït, Bahreïn, le Qatar, l'Arabie Saoudite, les Emirats arabes unis et Oman sont devenus autant de cibles privilégiées de Téhéran, qui ne s'est pas contenté de viser des installations militaires. Les Etats-Unis disposent d'environ 50 000 soldats, dans une dizaine de bases réparties entre les différents pays du Conseil de coopération du Golfe (CCG). Et, avait prévenu l'ambassadeur iranien aux Nations unies dans sa lettre adressée au secrétaire général de l'ONU, António Guterres, «toutes les bases, installations et ressources des forces hostiles dans la région seront considérées comme des objectifs militaires légitimes».

Bilan des dégâts, pour l'instant: une dizaine de sites pétroliers, autant d'installations gazières et quatre pi-

pelines entièrement ou partiellement endommagés. Sans compter les attaques contre les ports, les aéroports ou les usines non liées à l'industrie des hydrocarbures.

RELATIONS AVEC L'IRAN

Cependant, «à la lumière de cette guerre, on ne peut pas considérer que les pays du CCG forment un bloc homogène», tempère Luca Nevola, analyste pour l'ONG américaine Aclad. Trois pays ont été tout particulièrement visés: les Emirats arabes unis, Bahreïn et le Koweït. «Ce qui s'explique de manière assez simple, par la proximité politique d'Israël avec les Emirats arabes unis et le Bahreïn, tous deux signataires des accords d'Abraham, et le Koweït, qui se situe dans leur sillon», poursuit le chercheur. Conclut sous la houlette des Etats-Unis pendant le premier mandat de Donald Trump, ces accords, qui ont permis en 2020 aux pays signataires de normaliser leurs relations avec Israël, ont aussi créé

une ligne de fracture entre les pétromonarchies du Golfe. «Il y a une sorte de paradoxe, dans les coups portés par Téhéran aux Emirats, puisque Dubaï est le hub financier où les Gardiens de la révolution recyclent l'essentiel de leurs revenus interlopes», souligne David Rigoulet-Roze, chercheur à l'Institut français d'analyse stratégique.

«Il n'est pas étonnant que les deux pays les moins visés et les moins touchés, Oman et le Qatar, sont aussi ceux qui ont cherché à conserver des canaux diplomatiques avec Téhéran», ajoute Luca Nevola. Les pays du CCG auront besoin d'Oman pour renouer le dialogue avec l'Iran, lorsque la guerre sera terminée. Le cas du Qatar est un peu différent. S'il a été moins pris pour cible, une attaque sur Ras Laffan, le plus grand pôle de gaz naturel liquéfié au monde, le 19 mars, a amputé le pays de 17% de sa capacité d'exportation de gaz. Soit une perte estimée à 20 milliards de dollars de revenus annuels (17 milliards d'euros) pour les cinq prochaines années, le temps qu'il faudra pour reconstruire les installations, selon les estimations. L'attaque a conduit Doha à rompre immédiatement ses liens diplomatiques avec l'Iran mais, ayant plus à perdre encore, le gouvernement qatari continue de faire preuve de retenue dans ses prises de position. Le Qatar et l'Iran partagent le gisement de South Pars, le plus grand champ gazier au monde, qui a été la cible d'une attaque israélienne le 18 mars. Au milieu du gué, l'Arabie Saoudite a été la cible de nombreuses atta-

ques iraniennes avec, semble-t-il, un faible taux de succès. «Comparé aux dégâts qu'ils ont été en mesure de provoquer aux Emirats arabes unis, on peut penser que les Iraniens ont fait preuve de retenue vis-à-vis de l'Arabie Saoudite, peut-être en les attaquant de manière plus prévisible», analyse Luca Nevola. Et cela peut s'expliquer par le positionnement plus équilibré de Riyad dans le conflit.»



«Le fait que ces attaques, beaucoup plus précises et coordonnées que ce qu'on avait pu voir depuis le début de la guerre, aient été effectuées juste après le cessez-le-feu est un signal clair envoyé par le régime des mollahs: "Nous sommes encore en mesure de monter d'un cran dans l'escalade, et d'interrompre durablement votre production"», poursuit le chercheur. De

tous les pays du CCG, l'Arabie Saoudite est celui qui a, jusqu'ici, le moins souffert économiquement. Son pipeline Est-Ouest permet au royaume de continuer d'exporter 7 millions de barils par jour, malgré le blocus du détroit d'Ormuz et à des prix bien plus élevés qu'avant le 28 février.

L'insolente santé financière des pays du Golfe repose toujours sur les hydrocarbures, mais certains d'entre eux ont plus réfléchi que

A Fujairah, aux Emirats arabes unis, le 14 mars. PHOTO ALTAF QADRI. AP



L'IRAN ANNONCE LA RÉOUVERTURE DU DÉTROIT D'ORMUZ

Téhéran a déclaré vendredi le passage stratégique «complètement ouvert» au trafic commercial, tant que durera le cessez-le-feu entre Israël et le Hezbollah (en théorie jusqu'au 27 avril). Donald Trump s'est immédiatement félicité de l'annonce, tout en maintenant - jusqu'à l'éventuelle conclusion d'un accord de paix avec l'Iran - son propre blocus des navires iraniens. Au même moment, lors d'un sommet organisé à Paris, une coalition «d'une douzaine de pays», menée par la France et le Royaume-Uni, a proposé de contribuer à une mission de sécurisation du détroit «dès que les conditions seront réunies».



d'autres à la diversification de leurs économies. Riyad a ainsi lancé il y a dix ans le plan «Saudi Vision 2030», qui a vocation à faire sortir le pays de sa dépendance à la rente pétrolière. «Pour le Qatar et les Emirats, la question va être beaucoup plus épineuse, prévient David Rigoulet-Roze. Les deux pays se sont pensés comme des hubs logistiques, financiers ou aéroportuaires. Ils ne pourront pas espérer se relever tant que cette problématique sécuritaire ne sera pas repensée.»

Les six pays du CCG ont pour cela des ressources financières gigantesques. D'après un calcul de *Libération*, ils disposent, en cumulé, d'environ 5000 milliards de dollars répartis dans leurs différents fonds souverains. En se basant sur «un scénario de conflit court mais intense, d'une durée d'environ quatre semaines», le programme des Nations unies pour le développement estimait fin mars que la facture de la guerre pourrait atteindre 168 milliards de dollars, soit une perte de 8,5% de leurs PIB cumulés. ◆

Le coup de déni des pétromonarchies

Depuis le début du conflit, les pays du Golfe ont tenté de préserver leur image de stabilité, allant jusqu'à interdire la diffusion d'informations sur les frappes iraniennes.

Résilience ou déni? Confrontées à une guerre sans en être partie prenante, ni être en mesure de s'y soustraire, les pétromonarchies du Golfe ont subi le conflit et ses graves conséquences sécuritaires et économiques. Avec une obsession: absorber le choc. L'évolution de leur attitude, depuis le déclenchement de l'offensive américano-israélienne contre l'Iran, qui a aussitôt ciblé leurs territoires et leurs ressources, pourrait se résumer en trois formules: «Tout ira bien!» puis «Même pas mal!» et désormais «C'est reparti!»

1. «TOUT IRA BIEN!»

Le moment de frayeur, lorsque les premières explosions ont été entendues dans le ciel de chacun des six pays du Conseil de coopération du Golfe, a été bref. Les systèmes de défense antimissile acquis depuis des années par les pétromonarchies ont montré une efficacité quasiment sans faille. Gouvernants et habitants en ont été très vite rassurés. D'autant que le dispositif de défense civile diffusant des messages d'alerte sur les téléphones portables, appelant les gens à se mettre à l'abri à l'approche de chaque tir, a été suivi avec discipline par la population.

«Ils sont performants même face à la guerre!» s'enthousiasmait au téléphone une habitante syrienne de Dubaï, où les ressortissants du Proche-Orient chaotique sont toujours impressionnés par la bonne organisation des services émiratis. La vie quotidienne dans le Golfe a tout de

même été bouleversée, les premières semaines, avec l'instauration du télétravail dans les administrations et les entreprises, ainsi que l'enseignement à distance dans les écoles et les universités. «Des précautions pour garantir la sécurité et la sérénité totales des habitants», justifiaient les autorités au Qatar, qui ont imposé temporairement un confinement. Les médias qataris répétaient que cette «crise» serait surmontée comme les précédentes: le blocus imposé par ses voisins saoudien et émirati en 2017, la pandémie du Covid en 2020, et enfin la campagne de dénigrement avant la Coupe du monde de football en 2022... La guerre ne serait qu'un nouvel obstacle passager. «Le Qatar a su triompher de toutes ces épreuves et saura surmonter celle-ci», écrit l'un des commentateurs à Doha. Même si pour la première fois, avec cette guerre, la production de gaz du Qatar, deuxième exportateur mondial, a dû être arrêtée (*lire ci-contre*).

2. «MÊME PAS MAL!»

Pour dissimuler les dégâts causés par les attaques de missiles ou de drones iraniens sur leurs territoires, les Etats du Golfe ont tous interdit la «divulcation d'information» sur les tirs et les cibles touchées. «Ils s'emploient à contenir les peurs pour sauvegarder leur image de stabilité et ne cessent d'affirmer qu'ils ne sont pas partie prenante dans cette guerre», souligne le site d'information libanais *Daraj*. Au point que les ressortissants du Golfe consultaient les médias internationaux pour apprendre quels lieux étaient attaqués dans leur propre pays.

Cette stratégie du déni a conduit les autorités à mener des campagnes de surveillance et de répression contre quiconque signalerait la moindre information sur les attaques. «Photographier sert l'ennemi», avertit ainsi le hashtag lancé en Arabie Saoudite début mars. Un rapport de Reporters sans frontières dénonce les tentatives de criminalisation de la couverture de la guerre en Iran, sous prétexte de protéger la sécurité nationale. «Au Koweït, le ministère de l'Intérieur a appelé les citoyens à ne pas publier d'images ou d'informations liées aux frappes, sous prétexte qu'elles pourraient semer le chaos et déstabiliser l'opinion publique», indique RSF.

«Dans toute la région et en lien avec le conflit, mon bureau reçoit des informations inquiétantes concernant des détentions arbitraires et d'autres formes de répression d'Etat», a dénoncé le Haut-Commissaire des Nations unies pour les droits humains, Volker Türk. Au Qatar et aux Emirats arabes unis, les autorités ont respectivement annoncé la détention de 313 et 109 personnes pour avoir filmé ou partagé des informations.

3. «C'EST REPARTI!»

Dès l'entrée en vigueur du cessez-le-feu, mercredi 8 avril, des mesures de retour progressif au travail en présentiel et de réouverture des écoles et des universités ont été annoncées, notamment au Qatar et aux Emirats. «Les Emirats arabes unis ont démontré leur résilience, leur stabilité et leur force économique», vante un article du quotidien émirati *Khaleej Times*. *Abou Dhabi réaffirme sa position de destination très attractive pour les investisseurs.*

La reprise du tourisme est même mise en avant dans les pétromonarchies, qui ont considérablement investi dans ce secteur pour diversifier leurs revenus. «J'ai une mauvaise nouvelle pour les opérateurs anti-saoudiens: le complexe touristique de l'île de Shibara sur la mer Rouge affiche complet jusqu'à la mi-août!» ironise sur X le commentateur saoudien Salman Al-Ansari. Face à l'adversité, les pays du Golfe ont opté pour la méthode Coué: s'accrocher à tous les signaux positifs, et surtout ne pas reconnaître leur vulnérabilité et leur impuissance, révélées pendant cette troisième «guerre du Golfe» qui a touché de plein fouet leurs économies pétrolières.

HALA KODMANI

Par
VICTOR BOITEAU

Le peuple de droite a toujours raison. C'est sur la foi de ce postulat que Bruno Retailleau organise, ce week-end, une consultation des adhérents Les Républicains (LR). Officiellement candidat à l'Élysée depuis la mi-février, le président du parti cherche l'onction militante pour enclencher sa campagne présidentielle. «*Nous sommes le seul parti capable de faire voter des dizaines de milliers de personnes dans le cadre de la démocratie interne*», se flatte le secrétaire général du parti, Othman Nasrou. Trois propositions seront soumises : la désignation directe de Retailleau comme candidat, l'organisation d'une primaire réservée aux candidats et adhérents LR, une primaire ouverte aux sympathisants ou un vote blanc.

Chez LR, même les apôtres du Vendéen ne sont pas dupes de la nature de ce scrutin en carton-pâte. «*C'est statutaire, commente un cadre LR. Je n'ai jamais pensé que c'était un moment politique en soi.*» Annoncée à l'issue d'un bureau politique houleux fin mars, cette consultation interne ne déchaîne pas les passions.

Seule raison invoquée par les dirigeants LR, la légitimité accordée par la base permet à Retailleau d'honorer sa promesse de campagne de redonner «*la parole*» aux adhérents. «*Le seul mérite de la procédure, avance de son côté un conseiller LR, c'est de mettre les autres prétendants au pied du mur. Mais ça ne règle pas le problème.*»

«C'EST LA MACHINE À PERDRE»

Mordillé par les notables du parti depuis son élection à la tête de LR en mai 2025, Retailleau sait que le résultat de dimanche ne calmera pas les ardeurs de ses rivaux internes : une brochette de flingueurs, totalement indifférents à cette consultation interne et volontiers critiques de ses modalités. Signe que le leadership du Vendéen, venu des rives du souverainisme à la sauce Philippe de Villiers, ne s'est jamais réellement imposé au sein de l'ex-UMP – malgré son score écrasant (74,31%) face à Laurent Wauquiez. «*Même si certains ne se sentent pas liés par ce scrutin, ils ne peuvent pas continuer à délégitimer le candidat désigné par les militants*», oppose Nasrou. Chacun joue pour tant sa propre partition.

Soutien affiché de Retailleau en 2025, David Lisnard a claqué la porte du parti fin mars, dénonçant un «*vote truqué*». Le maire de Cannes, tenant d'une ligne ultralibérale, compte mener sa barque en solitaire en plaidant pour une vaste primaire. Candidat malheureux de la primaire de 2021, Xavier Bertrand continue lui aussi de rouler pour sa pomme. Défenseur d'une ligne sociale et d'une étanchéité avec l'extrême droite, le patron des Hauts-de-France se dit «*vacciné*» contre la primaire et compte sur les sondages pour s'imposer. «*Le mouvement est tellurique, on ne va pas le voir tout de suite*, dit-il en privé. *C'est une question de crédibilité et de dynamique. Il n'y a pas eu une seule présidentielle qui se décante en janvier. Chirac dépasse Balladur en février!*»

Assommé par son score face à Retailleau, Wauquiez s'est, lui, fait le plus fervent avocat d'une primaire. Ses contours iraient, selon ses vœux, de Gérard Darmanin à Sarah Knafo. Fustigeant un «*choix de dupes*» proposé aux adhérents ce week-end, le chef des députés LR votera blanc et regrette l'absence d'une cinquième option : une vaste primaire ouverte à des candidats

«Tout le monde est dans sa voiture, fait vrombir le moteur tout le monde se précipite les uns vers les autres.»

Laurent Wauquiez

hors LR. Un temps agitateur en chef du bloc central, fréquemment moqué pour son insincérité chronique, Wauquiez joue désormais au chef scout chargé de faire dialoguer tout ce que la droite et le centre comptent de prétendants à l'Élysée. «*Tout le monde est dans sa voiture, fait vrombir le moteur, tout le monde se précipite les uns vers les autres*, a-t-il regretté mercredi sur France Inter. *C'est la machine à perdre.*» «*Il est mû par le ressentiment*», observe de son côté un fidèle de Retailleau. «*Je distingue Wauquiez des autres*, glisse un autre proche. *Bertrand et Lisnard défendent leur propre candidature. On a encore à faire à une forme de rationalité. Laurent, lui, incarne surtout un rejet.*»

L'option d'une primaire trouve pourtant d'autres partisans. «*La droite a été forte quand elle a été large, quand elle créait le débat contradictoire*», argue le député Philippe Juvin, candidat en 2021. Victorieuse de ce scrutin interne pour la présidentielle 2022, Valérie Pécresse défend elle aussi le principe d'une compétition «*la plus ouverte possible*». Même réflexion chez Jean-François Copé, défenseur d'une candidature unique. Chez LR, certains soupçonnent d'ailleurs le maire de Meaux de préparer un ralliement à Edouard Philippe : le clin d'œil du maire du Havre à son dernier livre, *Quand les populistes trahissent le peuple* (Plon) a été perçu dans ce sens. «*Si Edouard est à 28% et nous à 5%, bien sûr qu'il y aura des départs*, anticipe un cadre LR. *C'est la nature humaine.*»

Même le pondéré Michel Barnier a dénoncé, vendredi dans *Ouest-France*, un vote interne «*préfabriqué*». L'ex-Premier ministre a lancé une plateforme programmatique, «*Bâtir ensemble*», pensée comme un lieu de rassemblement pour les différents aspirants. «*Il faut commencer par le fond avant les personnes*», juge le Savoyard, qui ajoute : «*J'ai construit le socle dont*

2027

Aux Républicains, Retailleau se taille un scrutin

Ce week-end, le président LR consulte ses adhérents sur la désignation du candidat à la présidentielle, en espérant être choisi. Un moyen de jouer la base contre les barons qui contestent son leadership.



Au congrès de rentrée des LR à Port-Marly (Yvelines), le 7 septembre.

on parle beaucoup. Ça me paraît insensé qu'il soit fragile.» Les solitaires, les partisans d'une primaire, les éventuels futurs philippistes...

«LA GRANDE CLARIFICATION»

Retailleau trouve également prise avec certains membres de l'équipe dirigeante, accusés d'acoïtances avec le RN. Vice-président du parti, François-Xavier Bellamy est régulièrement soupçonné de vouloir franchir le Rubicon. Signe qui ne trompe pas d'un consentement aux idées d'extrême droite: le chef de file de la délégation LR au Parlement européen était à la manœuvre à Bruxelles, début mars, pour trouver une majorité avec les troupes RN et zemmouristes sur un texte concernant les expulsions des immigrés. «Le Parlement européen est le laboratoire de l'union des droites, assumée, tranquille», déplore un proche d'Edouard Philippe. Le patron du parti alimente lui-même les critiques sur sa position vis-à-vis du RN. «On ne sait toujours pas si Retailleau veut travailler avec l'extrême droite ou avec nous», attaque un proche de Gabriel Attal, avec lequel les relations sont glaciales. Au Sénat mercredi, Sébastien Lecornu a lui-

même mis les pieds dans le plat, répondant aux critiques du patron du groupe LR, Mathieu Darnaud: «Si vous étiez à ma place, c'est avec le Rassemblement national que vous diriez bâtir des compromis ou avec la gauche républicaine? C'est aussi simple que ça et c'est le moment de la grande clarification.» Ou comment viser directement le président de LR qui a dynamité son premier gouvernement, à l'automne 2025. L'intéressé, lui, compte dérouler sa campagne à l'ombre de ses opposants. Après des annonces sur le travail et l'agriculture, passées relativement inaperçues, des propositions de réforme de la Constitution et sur la famille sont dans les cartons. Selon Public Sénat, un premier meeting pourrait être calé fin juin à Paris. Un rythme de sénateur? Un proche s'inquiète déjà: «Il faut qu'il accélère. On est outsider et on a du retard. Le RN est à 35%.» Le Vendéen, lui, juge être le seul en capacité de battre Jordan Bardella. Quant à Philippe, «nos courbes se croiseront en octobre», confie-t-il en privé. Un cadre prévient: «Les sondages vont décider. Bruno ne voudra pas emmener le parti à moins de 5%.» Charrier les mauvais souvenirs n'est jamais bon. ◆

Mode d'emploi d'un vote à trois choix

De samedi 8 heures à dimanche 18 heures, les membres LR à jour dans leurs adhésions choisiront, en ligne, entre une désignation directe et une primaire interne ou ouverte.

Après avoir voté au printemps dernier pour départager Bruno Retailleau et Laurent Wauquiez, et avant de choisir leurs présidents de fédérations en juin, les militants LR sont convoqués ce week-end pour trancher le mode de désignation du candidat à la présidentielle. «Une échéance capitale pour l'avenir», a prévenu Retailleau, le patron du parti, dans un message posté sur les réseaux le 9 avril. Soucieux d'asseoir sa légitimité et de dégager une dynamique de campagne, le sénateur de Vendée,

officiellement déclaré candidat depuis mi-février, tient sa promesse de redonner la «parole» aux militants. Trois options seront proposées lors d'un vote en ligne: l'organisation d'une primaire réservée aux candidats et adhérents LR, une primaire réservée aux sympathisants, la désignation directe de Retailleau comme candidat et un vote blanc. L'option qui recueillera le plus de suffrages au premier tour sera retenue. Le vote ouvre samedi à 8 heures et ferme dimanche à 18 heures. Les résultats seront annoncés dans la foulée. Les militants LR avaient jusqu'au 10 avril pour adhérer, avant la clôture du fichier. Ils seront 76 653, selon le secrétaire général du parti, Othman Nasrou, à se prononcer ce week-end. C'est nettement moins qu'en 2025: 121 617 adhérents avaient choisi, à une large majorité (74%), Retailleau face à Wauquiez.

Chez LR, les adhésions courent sur l'année civile. Or le parti a fait le choix de relancer une campagne d'adhésion début 2026, plutôt que de reprendre le corps électoral de 2025. «Nous sommes dans une nouvelle année, avec une nouvelle échéance, donc une nouvelle adhésion, justifie-t-on au siège. On ne peut pas participer à la vie démocratique d'un parti sans en être membre à jour. A un tiers de l'année, si l'on souhaite voter, il est normal d'adhérer. C'est une question de cohérence.» Raison plus prosaïque: une nouvelle salve d'adhésions fait rentrer de l'argent dans les caisses du parti. Toujours utile à l'aune d'une campagne présidentielle. La tenue du scrutin avait été annoncée fin mars, à l'issue d'un bureau politique chahuté. Les rivaux internes de l'ex-ministre de l'Intérieur ont dénoncé à l'unisson un vote «truqué», «biaisé», «préfabriqué».

En cause notamment: l'absence d'une autre question, à savoir la tenue d'une vaste primaire ouverte à des candidats venant d'autres formations politiques. La direction du parti, elle, estime qu'elle ne fait répondre qu'aux statuts du parti et à son article 21, selon lequel les adhérents décident «des modalités de désignation du candidat du mouvement à la présidence de la République». Insuffisant pour faire taire les critiques: Wauquiez a déjà annoncé qu'il votera blanc. Quant aux ministres suspendus du parti en octobre après leur maintien au gouvernement de Sébastien Lecornu, ils ne pourront pas voter, malgré leurs demandes. Ministre du Logement, Vincent Jeanbrun a regretté dans un entretien au Point une position «dogmatique».

V.Bo.

carnet

DÉCÈS

Paris (75)

Il y a 24 ans,

Bernard HAILLANT
Auteur,
Compositeur,
Interprète

nous quittait le 17 avril 2002.

«L'homme en couleur» est toujours dans notre cœur.

www.bernardhailant.com

Libération



Vous organisez
un colloque,
un séminaire,
une conférence...

Contactez-nous

Réservations
et insertions

la veille de 9h à 10h
pour une parution
le lendemain

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne

Forfait 10 lignes :

153 € TTC pour une parution

15,30 € TTC la ligne suppl.

abonnée et associations : - 10 %

Tél. 01 87 39 80 00

Vous pouvez nous faire
parvenir vos textes
par e-mail :
carnet-libe@teamedia.fr





Les salariés de SFR craignent à terme la suppression de 6 000 emplois. PHOTO P. SITTLER. REA

RACHAT DE SFR Numéro gagnant pour les télécoms

L'opérateur détenu par Patrick Drahi est entré vendredi en négociations exclusives avec Bouygues, Orange et Free pour une acquisition à 20,3 milliards qui pourrait recomposer le paysage français de la téléphonie... si l'Autorité de la concurrence donne son accord.

Par **FRANCK BOUAZIZ**

L'offre de rachat vient à peine de sécher et a été remise au vendeur. Vendredi matin, Bouygues Telecom, Iliad (Free) et Orange sont entrés en négociations exclusives pour le rachat de SFR. La somme mise sur la table est de 20,35 milliards d'euros, soit légèrement plus que ce que ne laissait entendre la rumeur ces derniers jours. Et plus en phase avec les attentes du vendeur, Patrick Drahi, qui avait fait comprendre qu'il ne discuterait pas en dessous de 20 milliards. Ce dernier avait d'ailleurs refusé tout net la première offre de ses trois concurrents, en oc-

tobre, d'un montant de 17 milliards d'euros. S'ouvre maintenant une période d'un mois, jusqu'au 15 mai, dite de «négociations exclusives» durant laquelle vendeur et acheteurs doivent trouver un accord sur tous les détails de l'opération.

OBLIGATIONS

Le message envoyé vendredi matin aux salariés des quatre entreprises concernées indique comment les trois acquéreurs entendent se répartir les actifs de SFR. L'activité entreprise serait reprise par Bouygues Telecom, la clientèle grand public serait, elle, partagée entre Bouygues Telecom, Orange et Free. Le réseau mobile en zone «non dense» (rurale) irait chez Bouygues. Enfin, le chèque

de 20,35 milliards serait réglé à 42% par Bouygues Telecom, 31% pour Free et 27% pour Orange. Cette répartition donne un éclairage précis sur le degré d'intérêt des trois acheteurs pour cette acquisition. Bouygues, compte tenu de sa taille plus modeste et de son absence d'internationalisation, est le plus offensif pour que l'opération se fasse. La nécessité semble beaucoup moins grande pour Orange, opérateur historique lesté d'une solide base d'abonnés individuels et de toute façon limité par son poids déjà important sur le marché français, au regard des règles de concurrence. Deux questions majeures vont maintenant se poser. La première est d'ordre social. Les salariés de

SFR craignent à terme la suppression de 6 000 emplois sur les quelque 10 000 que compte l'opérateur, en englobant le réseau de boutiques détenu par des franchisés.

«Il n'y a pas de véritable référence à la question de l'emploi», s'inquiète Sébastien Crozier président de la CFE-CGT d'Orange, qui demande que les emplois délocalisés hors de France pour la supervision du réseau et les centres d'appels soient rapatriés dans l'Hexagone. Il précise en outre que l'Etat comme l'Arcep (l'Autorité de régulation des communications électroniques, des postes et de la distribution de la presse) doivent veiller aux quatre obligations de tout opérateur téléphonique en France: «L'aménage-

ment du territoire, l'animation de la concurrence, le développement économique et la production d'emploi.» Mêmes préoccupations pour Olivier Lelong, délégué central CFDT de SFR: «Cela fait des mois que nous réclamons l'ouverture de discussions sur le sujet de l'emploi. Il va maintenant falloir que cette opération soit écrite en détail, notamment sur les questions sociales, dans un document qui devra être présenté aux salariés.»

La seconde question qui se pose est d'ordre concurrentiel (lire ci-contre). Quinze ans après l'arrivée d'un quatrième opérateur, Free, qui a sérieusement fait baisser les prix, la France, comme nombre d'autres Etats européens, va revenir à trois acteurs. Ce qui suscite une inquiétude légitime des consommateurs sur la question du prix à payer à l'avenir pour un abonnement. La crainte est que, sous couvert d'innovations technologiques nécessitant des investissements, les trois opérateurs n'aient la main un peu lourde sur les augmentations de tarifs. Il appartient maintenant à l'Autorité de la concurrence, à Paris, ou à la direction générale de la concurrence, à Bruxelles, d'examiner en détail cette vente et les parts de marché futures des trois acquéreurs.

«VIGILANT»

L'une comme l'autre a le pouvoir de refuser purement et simplement l'opération, ce qui serait pour le moins improbable compte tenu de la philosophie du moment selon laquelle une consolidation est nécessaire dans le monde des télécoms afin de rendre plus costauds ceux qui subsisteront. Le gendarme de la concurrence peut également demander qu'en échange de son accord, les trois acheteurs s'allègent en vendant une partie de leurs activités afin d'être moins dominant sur le marché. Il pourrait également leur être demandé de prendre des engagements sur l'augmentation mesurée des prix et la qualité de service. Le ministère de l'Economie a prévenu dès vendredi qu'il serait «extrêmement vigilant à l'impact sur les prix des abonnements pour les consommateurs», mais aussi «à la préservation de l'emploi».

Il semble néanmoins que la cession de SFR soit véritablement sur les rails. «C'est un deal gagnant pour tout le monde», estime une source assez proche du dossier et qui requiert l'anonymat, compte tenu des enjeux financiers. Patrick Drahi a en effet obtenu le prix qu'il souhaite et les acquéreurs ont l'assurance qu'un acteur non français ne va pas se pointer sur le marché pour jouer les perturbateurs, comme Free en son temps. Prochaine étape dans la vente de SFR, la cession de son réseau de fibre optique, non compris dans le périmètre acquis par Orange, Bouygues et Free. Des fonds d'investissement sont sur les rangs et devraient déboursés près de 8 milliards d'euros pour devenir propriétaires de ce qui s'apparente à des autoroutes des télécoms auxquels les fournisseurs d'un service de téléphonie mobile paient un péage pour utiliser ce réseau. ◀

«Avec un opérateur en moins, on peut craindre une hausse des prix»

Selon Marc Bourreau, économiste et professeur à Telecom Paris, les trois acteurs historiques pourraient justifier une augmentation de leurs tarifs par une meilleure qualité de service.

Pendant près de quinze ans, quatre opérateurs se sont disputé le gâteau de la téléphonie mobile française. Depuis l'entrée en négociations exclusives avec SFR pour son rachat, vendredi, Orange, Bouygues et Free sont en passe de n'être plus que trois à table. Ce paysage moins concurrentiel pourrait desservir les consommateurs, estime Marc Bourreau, économiste à Telecom Paris.

Quel peut être l'impact de la perte d'un fournisseur télécoms ?

Les prix. Il suffit de se rappeler l'arrivée de Free Mobile en 2011-2012: le marché était passé de trois à quatre acteurs et les tarifs avaient baissé. On peut craindre, avec un opérateur en moins, une hausse des prix car le trio restant sera moins incité à proposer des prix faibles.

A l'époque, les acteurs historiques avaient réagi en introduisant des marques low-cost: Sosh pour Orange, Red pour SFR et B&You pour Bouygues. Ils pourraient revoir leur catalogue d'offres une fois qu'ils seront trois.

Une consolidation du marché était-elle devenue nécessaire ?

C'est l'argument des opérateurs. Ils se plaignent depuis des années d'une croissance assez faible: marché mature, taux d'équipement de la population élevé, rentabilité basse. La tendance européenne est aux rachats et aux fusions, comme en Espagne et au Royaume-Uni. Les opérateurs disent qu'aujourd'hui, investir dans les réseaux est trop coûteux, que le marché est trop concurren-

tiel. En passant à trois, leur coût par consommateur deviendra plus faible car ils ne reprendront pas les employés de SFR qui feraient doublons. Ils réaliseront des économies en se partageant les bandes de fréquences de SFR, le nerf de la guerre.

Plus on a de fréquences, mieux les réseaux fonctionnent et moins c'est coûteux de fournir de la qualité de service aux consommateurs. Une récente étude montre qu'avec une réduction du nombre d'opérateurs, les prix augmentent, mais la qualité de service s'améliore aussi. On aura peut-être des forfaits un peu plus chers mais avec plus de débit et plus de données à consommer.

Les entreprises ont-elles plus à craindre d'une hausse des prix que les particuliers ?

Je ne pense pas, au contraire. Bouygues, en reprenant les entreprises clientes de SFR, sera plus efficace face à Orange - aujourd'hui très fort sur ce secteur - et mieux armé que SFR pour développer cette activité B2B. Les entreprises devraient être gagnantes. Pour les particuliers, c'est moins clair.

Que penser de la répartition des actifs de SFR entre les trois acheteurs ?

En se partageant SFR, ils veulent aussi récupérer cer-

taines activités dans lesquelles ils sont faibles, comme Bouygues avec le B2B de SFR. Mais l'enjeu de ce «yalta» est aussi de présenter cette opération sous un jour favorable pour

l'Autorité de la concurrence, française ou européenne, qui va l'examiner et s'assurer que les consommateurs ne soient pas perdants.

Elle peut dire «oui», «non» ou «oui sous conditions». Cette dernière option est la plus fréquente. Si Orange avait récupéré la plus grande part de SFR, cela aurait renforcé le numéro 1 du secteur. Impossible pour l'Autorité, raison pour laquelle Orange obtient la plus petite part de SFR (27%) et les deux challengers, une part plus importante [42% pour Bouygues et 31% pour Free, ndlr].

Quelles pourraient être les conditions de l'Autorité ?

De renforcer un challenger en dehors de l'opération pour contrebalancer les effets négatifs de concentration. Quand Orange a racheté une part de Masmovil en Espagne en 2024, la Commission européenne avait demandé à ces deux entreprises de rétrocéder une partie de leur bande de fréquence et de leur réseau mobile à un plus petit opérateur.

Autre exemple: au Royaume-Uni, des engagements en matière d'investissement dans les réseaux et de couverture du territoire ont été demandés lors d'une opération de fusion.

Les leaders de la téléphonie se partagent environ 95% du marché français. S'ils augmentent leurs tarifs, des petits opérateurs pourraient-ils émerger ?

La difficulté du marché de la téléphonie mobile, c'est que pour entrer et construire son réseau, il faut avoir une bande de fréquence. Or elles ne sont pas disponibles comme ça, l'Etat doit en libérer. Sinon, la seule possibilité est de devenir un opérateur mobile virtuel, comme Virgin Mobile ou La Poste Mobile par le passé, c'est-à-dire de louer en marque blanche une fréquence à l'un des quatre géants du secteur.

Mais l'expérience montre que ces opérateurs mobiles virtuels n'arrivent pas à les concurrencer sérieusement, à cause de ce lien de dépendance. Ces derniers peuvent fixer un tarif de location tel que leurs concurrents n'ont plus de marge de manœuvre pour casser les prix.

Cette recomposition du marché est-elle aussi importante qu'en 2012 avec l'arrivée de Free ?

Free, c'est une entreprise Maverick. Elle a cassé les codes et introduit des innovations comme les premiers forfaits sans engagement. Le projet de SFR visait, comme celui d'Orange, une clientèle à la fois d'entreprises et de particuliers, mais sans agressivité commerciale. Avec la disparition de SFR, le consommateur a moins à perdre que si Free ou Bouygues, plus concurrentiels, étaient sortis du marché.

ISMÉRIE VERGNE

CLUB ABONNÉS

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux privilèges et invitations.



PARC D'ATTRACTIONS Futuroscope Xperiences

Le Futuroscope, c'est ce lieu où réel et imaginaire se rencontrent. Partez sur Mars en roller coaster, embarquez pour un voyage incroyable ou sautez dans une tornade. Affrontez les rapides tumultueux dans Mission Bermudes, explorez la Serre des mondes ou remontez le temps face au T. Rex. Ici, votre imagination sera votre seule limite.

A gagner : 5 x 2 places, valables jusqu'au 31 décembre



CONCERT « cru+es »

Duo d'exception, Raül Refree et Niño de Elche portent sur la scène du Centquatre-Paris une nouvelle création qui régénère la musique traditionnelle espagnole. Voix de très haute intensité et musique électronique à longue portée s'entrelacent avec inventivité, ouvrant à la musique ibérique de passionnantes perspectives.

A gagner : 5 x 2 places, le jeudi 7 mai à 20 h 30



EXPOSITION «Henry Taylor. Where Thoughts Provoke»

Le Musée national Picasso-Paris présente l'exposition «Henry Taylor. Where Thoughts Provoke», première rétrospective en France de l'une des figures majeures de la peinture contemporaine américaine. L'exposition embrasse l'ensemble de sa trajectoire artistique tout en poursuivant l'exploration de la réception de Picasso sur la scène américaine. Jusqu'au 6 septembre.

A gagner : 25 x 2 places, valables sur toute la durée de l'exposition



FESTIVAL Art Rock

100% associatif et indépendant, pluridisciplinaire et urbain, la plus belle faille spatio-temporelle des Côtes d'Armor rouvre ses portes le week-end de la Pentecôte. Avec : De La Soul, The Kooks, Véronique Sanson, Babyshambles, disiz, Piche, Marguerite, Miki, Ino Casablanca, Sam Sauvage, Camille Yembe, Asfar Shamsi, Model/Actriz, Jasmine Not Jafar, Boko Yout, Leïla Ka et près de 70 propositions artistiques ! Du 22 au 24 mai, à Saint-Brieuc.

A gagner : 2 x 2 places chaque soir du festival

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/

GRASSET

Avec l'éviction d'Olivier Nora, le monde de l'écrit déchiré

Deux jours après le limogeage par Vincent Bolloré du patron de la maison d'édition, l'ensemble du secteur, réuni au Festival du livre à Paris, était partagé entre indignation, peur que d'autres subissent le même sort et récupération des auteurs bankables.

Par
ADRIEN NASELLI

Sous la voûte majestueuse du Grand Palais, l'ambiance de la soirée d'inauguration du Festival du livre de Paris, qui ouvre au public vendredi, est un peu tendue. «Elle est même carrément à chier!» balance une attachée de presse qui les a tous enchaînés depuis 1981, à l'époque où le raout s'appelait encore Salon du livre. Celui qui a jeté un froid dans ce monde du livre plutôt ancré à gauche, c'est le milliardaire d'extrême droite Vincent Bolloré.

Deux jours plus tôt, le propriétaire d'Hachette Livre, premier groupe d'édition français, virait sans ménagement le très respecté Olivier Nora, à la tête de la maison d'édition Grasset depuis vingt-six ans, pour le remplacer par un de ses proches, Jean-Christophe Thiery. Le milliardaire breton avait déjà fait le même coup deux ans plus tôt, en installant Lise Boëll au poste de PDG des éditions Fayard, dans l'objectif notamment de publier l'autobiographie de Jordan Bardella, président du

Rassemblement national. «Tout le monde voulait croire que Bolloré s'arrêterait à Fayard, qu'il en ferait l'écurie des réacs, commente une éditrice dépitée. On était bien naïfs.» Dans les allées, de nombreux professionnels évoquent les autres maisons possédées, comme Grasset, par Hachette Livre: JC Lattès, Calmann-Lévy, Stock, le Livre de poche... Subiront-ils le même sort? «Stock, c'est le prochain», entend-on çà et là. «Tout le monde parle de Nora mais c'est le seul qui ne parle pas!» relève avec justesse Elisabeth Trétiack-Franck, attachée de presse chez Allary.

«CONSTERNATION ET TRISTESSE»

Si la plupart des maisons d'Hachette sèchent ce festival, Philippe Robinet, président-directeur général de Calmann-Lévy, et Audrey Petit, directrice générale du Livre de poche, sont bien présents sur leurs stands respectifs. Mais ils se gardent de commenter la situation. Leur gêne est palpable et compréhensible face à la perspective de se voir bollorés à leur tour.



«La vérité, c'est que tout le monde est terrifié! confesse une éditrice d'une maison indépendante, sous couvert d'anonymat. Chez Hachette, tout le monde garde le silence de peur d'être viré.»

Pourtant, rares sont les événements qui provoquent une indignation aussi largement partagée jeudi soir. De la LR Valérie Pécresse, croisée sur le stand de la région Ile-de-France qu'elle dirige, qu'on a connue plus langue de bois («Quand on touche au livre, on touche à la liberté d'expression. Cette décision nous a tous surpris»), au premier secrétaire du Parti socialiste Olivier Faure, en grande discussion avec Laurent Joffrin, l'ancien directeur de Libération, sur les terres d'Albin Michel («On a une nouvelle matrice d'extrême droite qui insidieusement entre dans le quotidien des Français»).

D'un stand à l'autre, tous s'accordent à décrire Olivier Nora comme un «grand éditeur et un type bien», dit une éditrice. Elle regarde la situation «avec consternation et tristesse. L'effet de sidération est tel, on ne sait pas ce qui va se passer. Mais quand on regarde Fayard, ça s'use déjà, ils ont publié toutes les têtes d'affiche de droite et d'extrême droite... Objectivement, je ne sais pas comment ils vont en trouver d'autres».

«Olivier Nora figure parmi les dix personnes marquantes de l'édition des trente dernières années, nous affirme le banquier d'affaires et spécialiste des médias Jean-Clément Texier, qui mentionne pourtant ses liens avec Vincent Bolloré. Grasset a généré [Jean-Claude] Fasquelle, Françoise Verny qu'on appelait la papesse de l'édition, c'est une maison exceptionnelle. C'est ça, la force des maisons: il y a des hauts, des bas, et elles peuvent finir par retrouver leur ADN.»

Le choc a en tout cas déclenché une réaction immédiate. En réponse à la guillotine Bolloré,

au moins 170 autrices et auteurs, qui n'ont pourtant pas tous l'habitude de parler de concert, de BHL à Despentès, ont cosigné un texte pour claquer la porte de Grasset. «Ce qui me frappe, c'est que ça fédère des auteurs aux opinions aussi différentes, se rassure Gilles Haéri, président d'Albin Michel. Cela montre qu'il existe un socle de valeurs communes, et vient réaffirmer que le vrai modèle de l'édition, c'est l'indépendance.»

Au-delà des déclarations de solidarité et de principe, le business continue. «On n'est pas des vautours», assure une éditrice. «Tu rigoles! corrige une attachée de presse. On m'a demandé des numéros de téléphone d'auteurs en partance de Grasset, tout le monde va essayer de récupérer ceux qui vendent, mais ceux qui vendent pas... ça va être compliqué pour eux. L'édition ne va pas pouvoir accueillir tout le monde.»

«Il n'y a pas d'alternative autre que résister, salue de son côté Françoise Nyssen, ancienne ministre de la Culture et fille du fondateur des éditions Actes Sud, à l'entrée du stand de la maison reprise par ses trois filles. Les régi-

«Je pense aux équipes de Grasset, c'est hyper difficile. Soit on reste et on défend des idées qui ne sont pas les nôtres, soit on se retrouve sur le marché du travail.»

Caroline de Salaberry
responsable chez Actes Sud



Olivier Nora au Festival du livre de 2025, à Paris. PHOTO MAGALI COHEN. HANS LUCAS

mes forts d'aujourd'hui sont menés par des gens qui ne doutent pas et sont dans la certitude.» Et de citer Nietzsche : «Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou.» «Il va y avoir une résistance énorme! veut croire sa collègue Caroline de Salaberry, responsable des relations libraires et des salons. Les libraires, les auteurs, les métiers de la culture sont à gauche! Mais je pense d'abord aux équipes, à la personne chez Grasset qui fait le même job que moi, c'est hyper difficile. Soit on reste et on défend des idées qui ne sont pas les nôtres, soit on se retrouve sur le marché du travail.»

«ATTENTION À LA LIBERTÉ!»

À l'étage du Grand Palais, où sont regroupés les éditeurs de «romance», les sourires sont moins crispés. Ce genre littéraire en pleine explosion, majoritairement consommé par des jeunes filles, va provoquer dès l'ouverture des files d'attente. «L'an dernier, on avait créé beaucoup de remous, c'est pour ça qu'ils nous ont mis là-haut! On bouchait les allées», se souvient-on aux éditions Plumes du Web, qui regroupe 60 autrices pour 9 salariés. «L'éviction d'Olivier Nora nous a choqués, mais ça ne nous concerne pas directement ni nos lecteurs. Ils ne viennent pas du même endroit.»

Son concurrent Hugo Publishing, numéro 1 de la romance avec 500 signatures, s'étale sur plusieurs dizaines de mètres. «Attention à la liberté d'éditer! clame son directeur, Arthur de Saint Vincent. Mais l'objectif de nos autrices, c'est de faire s'évader les gens. Elles ne sont pas dans le cocon d'en bas, où il peut y avoir des tensions. Le marché a beaucoup grandi donc on se bat entre maisons rivales, mais pas sur des questions idéologiques.» Du moins tant qu'un milliardaire breton ne leur met pas le grappin dessus... ◆

«Une bascule des valeurs fondamentales qu'incarne le livre»

Le fils du philosophe Emmanuel Levinas, dont Grasset avait publié les inédits, rend hommage à l'engagement éditorial d'Olivier Nora.

Le limogeage d'Olivier Nora, immense personnalité de l'édition française, est ressenti avec violence et révolte par le monde culturel et littéraire. Je ressens cette identique violence et partage cette révolte face à une forme de bascule des valeurs fondamentales qu'incarne le livre et auxquelles nous demeurons résolument attachés.

Il m'importe de rappeler, dans ce contexte, que c'est Olivier Nora qui avait engagé – avec le soutien de Bernard-Henri Lévy, de l'institut Mémoires de l'édition contemporaine et de la communauté intellectuelle – l'édition des œuvres complètes inédites d'Emmanuel Levinas, dont à ce jour il existe quatre volumes, sous la direction scientifique de Jean-Luc Marion de l'Académie française. L'engagement éditorial d'Olivier Nora à publier ces inédits s'est inscrit dans ce qui est la signification même de l'édition : le livre, l'écrit et la transmission. Le fonds des archives, dont Levinas ne s'est jamais séparé, en dépit des drames de l'histoire et de sa vie, témoignait de sa conscience du temps long et de la complexité génétique de l'écriture – ce qu'il appelait «les biffures de l'écrit».

Ce qui est admirable, dans les échanges que nous avons eus avec Olivier Nora depuis près de vingt ans, relatifs à la politique de publication des inédits d'Emmanuel Levinas, c'est la confiance inconditionnelle qu'il a en la notion d'œuvre, dans son inscription exigeante dans le livre, par-delà les contingences et les combats dissonants des temps présents. Le livre incarne une adresse pour les

temps futurs, avec tous les possibles incessamment ouverts de l'interprétation, de la critique et de la contemporanéité que porte en elle-même l'écriture. Une adresse pour les temps futurs, voilà bien le sens même de l'acte de création que soutenait sans relâche Olivier Nora. Ses décisions à la direction de Grasset tenaient toujours sagement compte des réalités économiques, lesquelles ne s'accrochent pas toujours avec l'exigence philosophique des inédits d'Emmanuel Levinas.

Et pourtant, la force et l'indépendance d'une personnalité comme Nora faisaient que de volume en volume, il transformait la difficulté en actes concrets, sans jamais abdiquer. Pour autant, l'inquiétude ac-

compagnait les décisions d'Olivier Nora. Comme le créateur dans son atelier, il affrontait le doute et les incertitudes qu'impose notamment la loi du marché. Encore récemment, nous envisagions la publication du cinquième volume des inédits.

Je ne peux m'empêcher de penser au choc moral qu'Emmanuel Levinas aurait éprouvé en apprenant cette funeste nouvelle. Mon père, survivant de la Shoah, appartient à cette génération d'écrivains et philosophes pour qui écrire, publier, transmettre fait partie intégrante du sens de l'humain. Que deviendrait une pensée sans le temps long et la patience de l'écriture? Que deviennent les inédits d'une œuvre aussi canonisée que celle d'Emmanuel Levinas,

en France comme à l'étranger, sans le temps long et la liberté de l'éditeur?

Je tiens à exprimer mon soutien et ma pleine gratitude à Olivier Nora qui ne craint ni le temps court ni le temps long des livres. ◆

Par
MICHAËL LEVINAS



Pianiste et compositeur, professeur honoraire du CNSMDP, membre de l'Institut de France et de l'Académie des beaux-arts, détenteur du droit moral de l'œuvre d'Emmanuel Levinas

TRIBUNE

Libération

LIBÉ CHEZ VOUS TOUS LES WEEK-ENDS!

L'édition papier livrée chaque samedi + le numérique offert

Offre spéciale

3 mois

pour 14,90€

puis 14,90€/mois, sans engagement

Abonnez-vous ici!

ou par téléphone au 01 55 56 71 40 du lundi au vendredi de 9h à 18h



Dans le laboratoire bactériologique de l'hôpital Bichat.



Le docteur Nathan Peiffer-Smadja rend visite à un patient antibiorésistant.

Antibiotiques «Si l'on ne recule pas maintenant, un pilier de la médecine va s'effondrer»

Les soignants de l'hôpital Bichat, qui voient chaque jour des malades résistants à de multiples antibiotiques, alertent sur les risques d'un usage excessif de ces médicaments, à l'échelle individuelle mais aussi collective. «Libération» est allé à leur rencontre.

Par CASSANDRE LERAY
Photos STÉPHANE LAGOUTTE. MYOP

Clarisse Riquet n'aurait jamais imaginé qu'un «*petit bobo de rien du tout*» la conduirait à l'hôpital. Encore moins qu'elle y resterait pendant des jours. Sur son genou, une éraflure ensanglantée. La taille d'une pièce d'un centime, à peine. Mais l'égratignure reste là, sans cicatriser, depuis bientôt deux mois. Un médecin lui a prescrit des antibiotiques : une crème d'abord, puis des comprimés, sans que rien ne change. Alors son généraliste l'a redirigée vers des spécialistes. Voilà comment la septuagénaire s'est retrouvée au service des maladies infectieuses et tropicales du centre hospitalier universitaire (CHU) Bichat-Claude Bernard de l'Assistance

publique-Hôpitaux de Paris. Un établissement à la pointe de la lutte contre l'antibiorésistance. Le diagnostic est vite tombé : ce «*bobo*» est une infection bactérienne résistante à plusieurs antibiotiques. Enveloppée dans un plaid sur son lit, cahiers de coloriage sous la main pour tuer le temps, l'ancienne décoratrice d'intérieur ne comprend «*rien*». Comment ça, «*antibiorésistante*»? Elle connaît bien le slogan du début des années 2000, «*les antibiotiques, c'est pas automatique*». Mais justement, elle dit n'en avoir «*quasiment jamais pris avant*». «*Ce qui m'arrive fait peur à mes amis, soupire Clarisse Riquet. Ils ne veulent même pas venir me voir.*» Ses seules visites : les infirmières, aides-



soignantes et médecins. Ce mardi 10 mars, l'infectiologue Nathan Peiffer-Smadja est à son chevet, accompagné d'une poignée d'internes et d'externes en médecine. D'ici quelques heures, «on aura les résultats de votre analyse bactériologique et on pourra choisir le meilleur traitement pour vous», la rassure-t-il.

Dans les cas les plus graves, attendre est impossible. Le patient reçoit immédiatement un antibiotique à spectre large, afin de limiter toute aggravation. Puis, dès que les résultats sont disponibles, le traitement est adapté pour mieux cibler le micro-organisme en cause. En revanche, lorsque les symptômes ne sont pas sévères, la patience est de mise. Pas question de prescrire «à l'aveuglette»: les médecins préfèrent connaître la nature exacte de la bactérie avant d'entamer l'antibiothérapie. Une manière de s'assurer que le médicament choisi est précisément le bon. «L'antibiotique idéal, c'est celui qui a le spectre le plus étroit possible, pour limiter au maximum le développement d'autres résistances», insiste le médecin.

Un aspect d'autant plus important que «certains des antibiotiques les plus fréquemment utilisés il y a dix ans fonctionnent de moins en moins aujourd'hui, comme l'amoxicilline pour les infections urinaires avec 45% de risque d'échec, expose l'expert. Et cette catastrophe s'accroît avec le temps». Entraînant de lourdes conséquences pour les patients: «Si un antibiotique de première intention ne marche pas, il faut passer à d'autres médicaments, développe Nathan Peiffer-Smadja. Dont

certains qu'on évite au maximum normalement, parce qu'ils ont plus d'effets indésirables, notamment une toxicité pour les reins.»

Malgré tout, pour beaucoup, le mot «antibiorésistance» ne veut pas dire grand-chose. Du jargon médical indigeste. Pas de quoi comprendre, encore moins de quoi se sentir concerné. Alors, les soignants décrivent cette menace croissante avec des histoires de tous les jours. L'antibiorésistance, c'est une jeune femme qui se retrouve sous perfusion pour une infection urinaire. C'est une famille paniquée de savoir le père coincé à l'hôpital pour l'infection d'une minuscule plaie au creux du coude après la pose d'une perfusion. C'est un patient refusé dans presque tous les centres de rééducation post-hospitalisation car il pourrait contaminer les autres. C'est aussi, parfois, la mort, même à Paris, même à l'hôpital Bichat, quand plus aucun traitement ne fonctionne.

Aujourd'hui, n'importe qui peut développer une résistance aux antibiotiques. C'est ce que s'échine à répéter le docteur Peiffer-Smadja depuis qu'il a rejoint le service, en 2020. Certains chiffres valent mille mots. Le médecin sort un graphique: en 2022, une étude publiée dans la revue médicale *The Lancet* faisait état d'environ 1,27 million de morts directement attribuables à l'antibiorésistance dans le monde en 2019. «D'ici 2050, on pourrait dépasser les 2 millions par an», s'inquiète le docteur, s'appuyant de nouveau sur des travaux du *Lancet*, datés de 2024. Si certaines régions de l'Afrique, ainsi que l'Asie du Sud et le Moyen-Orient sont les zones les plus touchées, la France n'est pas en reste. En 2015, 125 000 cas d'infections à bactéries multirésistantes et 5 500 décès étaient recensés dans le pays, selon des données de Santé publique France.

«TOUTES LES BACTÉRIES SENSIBLES MEURENT»

La lutte contre ce drame sanitaire est au cœur du travail des soignants de l'hôpital Bichat. «On voit des patients concernés toutes les semaines», lance le docteur Peiffer-Smadja. Au sein du service de réanimation, aux urgences, dans les couloirs du bâtiment dédié aux maladies infectieuses et tropicales... Pour faire face, dès 2013, une branche du service composée de quatre médecins a été créée, l'équipe mobile d'antibiothérapie. Son rôle: contrôler l'usage des antibiotiques dans tout le CHU et éviter les abus. Ses membres travaillent main dans la main avec les six spécialistes du laboratoire de bactériologie et les spécialistes de la prévention du risque infectieux. Un engagement motivé par la peur d'arriver à un point de non-retour. Pour Nathan Peiffer-Smadja, qui a fait du «bon usage de l'antibiothérapie» son domaine d'expertise, «si l'on ne recule pas maintenant, un pilier de la médecine moderne va s'effondrer».

Alors, du haut de la tour de 15 étages de l'hôpital Bichat, les techniciennes du laboratoire bactériologique courent contre la montre. L'une

d'elles, entourée de tubes et de lames, dispose sur un milieu de culture des échantillons de bactéries prélevées chez des patients. Les colonies vont ensuite se développer et, d'ici vingt-quatre à soixante-douze heures, elles formeront un dessin. Laurence Armand-Lefevre, à la tête de l'unité, désigne un amoncellement de petits points sur une culture en macération: «On apprend à reconnaître ces formes, pour identifier s'il s'agit d'un staphylocoque doré, d'un streptocoque, d'E. coli...»

Seconde analyse cruciale: l'antibiogramme, afin de trouver le médicament qui fonctionne encore. De nouveau, «on étale la bactérie sur une fine couche de gélose [une gelée nutritive qui sert à faire pousser les microbes, ndlr], puis on y dépose plusieurs petits disques imbibés de différents antibiotiques qu'on laisse poser quarante-huit heures», retrace Laurence Armand-Lefevre, les mains enveloppées de gants bleus, en pointant du doigt une autre boîte dont l'odeur prend à la gorge. Si un traitement agit, un cercle transparent – plus ou moins grand selon l'efficacité – entoure le disque. Dans le cas contraire, les bactéries poussent jusqu'à son bord.

Pour répondre aux urgences, un antibiogramme rapide a été développé. Une avancée médicale dont Laurence Armand-Lefevre se félicite. Le chronomètre qui surmonte la machine blanche affiche vingt-neuf minutes. «Un test est en cours. En une heure trente seulement, on recevra un premier résultat partiel qui permettra d'adapter les soins au plus vite en attendant l'analyse complète», explique la chercheuse. Des examens express réservés aux situations les plus graves en raison

Les plus à risque: les personnes âgées, immunodéprimées, les jeunes enfants, ou les patients hospitalisés régulièrement.

de leur coût: une centaine d'euros, contre une vingtaine pour la méthode classique en deux jours. Comment en est-on arrivé là? Nathan Peiffer-Smadja nous montre une flopée de diapositives sur l'ordinateur de son bureau. La principale cause de l'antibiorésistance est l'utilisation massive et inadaptée d'antibiotiques. Et pour cause: la France en était le quatrième pays plus gros consommateur à l'échelle européenne en 2021, et le deuxième en 2024, selon Santé publique France. Ces prescriptions en nombre, portées majoritairement par les médecins généralistes et les dentistes, ne sont pourtant pas anecdotiques. Chaque fois que le corps ingurgite ces comprimés, «toutes les bactéries sensibles meurent, détaille le soignant, en pointant la photo d'un incendie dans une forêt. Les seules survivantes sont donc les résistantes, et puisque tout a été détruit autour d'elles, elles deviennent dominantes.»

Le problème n'est pas qu'individuel. Ces micro-organismes invisibles «débordent partout sur notre peau et nos mains. On peut donc transmettre ces bactéries, résistantes ou non, à d'autres, notamment par le contact

physique, particulièrement les mains», précise Nathan Peiffer-Smadja. Cette propagation peut aussi se faire à travers l'environnement, via l'exposition aux eaux usées contaminées. Ou encore par l'alimentation, lors de contacts entre les animaux d'élevage et les humains ou la consommation de volailles traitées aux antibiotiques.

La plupart du temps, le corps se protège naturellement. Mais si les défenses immunitaires sont faibles, les bactéries peuvent provoquer une infection – potentiellement résistante – notamment par les plaies. Les plus à risque: les personnes âgées, immunodéprimées ou les jeunes enfants. Mais aussi les patients hospitalisés régulièrement et sur de longues périodes, la diffusion étant plus forte dans ces lieux où de nombreux malades se côtoient.

«LA RÉSISTANCE VA PLUS VITE QUE LA RECHERCHE»

Entre les réunions et visites de patients, l'infectiologue Xavier Lescure s'accorde une pause pour débattre sa consternation. Un monde sans antibiotiques serait une «régression inimaginable». Il le rappelle: ces médicaments «ont sauvé des centaines de millions de vies depuis les années 40. Ils ont rendu possibles des actes médicaux qui étaient extrêmement risqués». Avant, les opérations longues comportaient un risque de mortalité très élevé: aucun médicament n'existait pour traiter les infections post-intervention. Les antibiotiques protègent aussi les patients greffés ou sous chimiothérapie, dont les défenses immunitaires sont trop faibles pour lutter contre les bactéries.

Xavier Lescure a précisément rejoint l'hôpital Bichat pour mener cette bataille, au point d'être à l'origine de l'équipe mobile d'antibiothérapie. Et, tout comme ses collègues, il ne cesse d'alerter sur les dangers de l'antibiorésistance, à coups de séminaires et congrès. Son mot d'ordre, partagé par toute l'équipe: la «sobriété». Autrement dit, «moins on prescrit d'antibiotiques, plus ils resteront efficaces pour ceux qui en ont vraiment besoin».

Quelques portes plus loin, Nathan Peiffer-Smadja, aussi professeur à l'université Paris Cité, répète les mêmes mots. Sur son bureau, entre le bazar et les piles d'ouvrages, une thèse sur le bon usage des antibiotiques dont il est le directeur. Le médecin mange, dort, respire l'antibiorésistance, au point d'en avoir fait le cœur de ses travaux pour l'Inserm, l'Institut national de la santé et de la recherche médicale. Mais il n'est pas dupe: la science ne suffira pas. Oui, grâce à elle, de nouvelles molécules sont développées pour contourner ces bactéries récalcitrantes. Mais «la résistance évolue bien plus vite que la recherche scientifique», qui finira tôt ou tard par atteindre ses limites. «Quand un traitement de dernière génération est mis sur le marché, certaines personnes y sont déjà résistantes, soupire-t-il. On ne peut pas se contenter de créer de nouveaux médicaments. Sinon, cette course, les bactéries la gagneront.»



Clarisse Riquet a une plaie résistante au genou.



LIBÉ.FR

«La situation a changé» : le RN fait une percée dans les intercommunalités

Jusqu'au 24 avril, les établissements publics de coopération intercommunale organisent les élections de leurs exécutifs où l'extrême droite remporte ses premières victoires, dans la continuité des municipales, en dépit de certains barrages. PHOTO

THIBAUD MORITZ



Le Premier ministre, Sébastien Lecornu, à Matignon le 10 avril. PHOTO IAN LANGSDON REUTERS

Pour le 1^{er} Mai, Sébastien Lecornu fait une fleur aux boulangers

A l'issue d'une réunion à Matignon avec les représentants des boulangers et des fleuristes vendredi, après une semaine de polémiques, le Premier ministre a autorisé les indépendants et artisans volontaires à travailler le 1^{er} Mai.

Par MARGO MAGNY

Le dossier de la fête des travailleurs n'est finalement pas totalement enterré. «Une solution a été trouvée, les boulangers et fleuristes indépendants artisans pourront ouvrir

le 1^{er} Mai», a déclaré le Premier ministre à l'issue d'un rendez-vous avec les représentants de ces secteurs dans la cour de l'hôtel de Matignon vendredi. La loi ne pouvant pas être modifiée en deux semaines, il a précisé qu'«une instruction sera donnée à l'ensemble des services de l'Etat».

Polémiques. Concrètement, dès ce 1^{er} Mai, les boulangers et fleuristes devraient pouvoir faire tourner leurs boutiques à condition que leurs salariés soient volontaires pour travailler ce jour-là et payés double. «Aucune instruction ne sera donnée à l'inspection du travail qui est un corps de contrôle dont l'indépendance est

garantie, souligne le ministre du travail. Le gouvernement prendra néanmoins des mesures administratives exceptionnelles en 2026 [...] Ainsi les artisans boulangers et fleuristes artisanaux pourront faire travailler leurs salariés volontaires sans craindre les conséquences d'une amende.» Pour l'année prochaine, le gouvernement promet un projet de loi qui sera présenté pour «cadrer» le travail lors de ce jour traditionnellement chômé. Avec cette annonce, le locataire de Matignon clôture une semaine de polémiques enclenchée par Gabriel Attal, le chef de file des députés macronistes. Ce dernier avait repris à son compte une pro-

position de loi adoptée par des sénateurs centristes en juillet 2025 qui élargit les possibilités de mettre à l'ouvrage les salariés le 1^{er} mai. Pour faire passer ce texte, les parlementaires du groupe Renaissance avaient stratégi-

En pleine explosion des prix du carburant, Sébastien Lecornu a finalement décidé de ne pas attiser la colère sociale.

quement voté une motion de rejet le 10 avril. Ce qui leur aurait permis une adoption par le biais d'une commission mixte paritaire (CMP, qui permet de trouver un compromis entre le Sénat et l'Assemblée) sans que les députés ne l'aient examinée. De quoi provoquer la fureur de la gauche qui menaçait le gouvernement de censure. Lundi, le ministre du Travail, Jean-Pierre Farandou, a donc été contraint de calmer le jeu en annulant la convocation de cette CMP. Objectif : apaiser des syndicats vent debout contre ce projet qui prévoyait de modifier l'article L3133-6 du code du travail qui proscrit toute activité le 1^{er} Mai, sauf pour un nombre compté d'«établissements et services» essentiels.

Un changement législatif qui aurait pu concerner 1,4 million de travailleurs selon les calculs du gouvernement et une liste de secteurs jugés trop large (les boulangeries, mais aussi la boucherie, fromagerie, poissonnerie et les cinémas...) par les syndicats. Un autre point inquiétait les représentants des travailleurs : le texte ne différenciait pas les grandes surfaces des commerces de proximité.

«Profond regret». En pleine explosion des prix du carburant, Sébastien Lecornu a finalement décidé de ne pas attiser la colère sociale, tout en trouvant une porte de sortie à la grogne des boulangers. «C'est un grand jour pour les boulangers, de savoir qu'ils vont pouvoir ouvrir avec leurs salariés en toute sécurité», s'est réjoui le président de la Confédération nationale de la boulangerie-pâtisserie française, Dominique Anract, à l'issue du déjeuner avec le Premier ministre. «Evidemment on attend quelque chose pour le reste des branches», a-t-il enchaîné. Ces dernières n'ont d'ailleurs pas tardé à se manifester. Dans un communiqué, les professions de la boucherie et de la poissonnerie qui n'avaient pas été conviées à Matignon ont exprimé «leur très profond regret et leur incompréhension totale à la suite de la décision du gouvernement de ne permettre qu'aux seuls boulangers et fleuristes d'ouvrir avec leurs salariés, leurs établissements le 1^{er} Mai, à l'exclusion de l'ensemble des autres commerces de bouche». Face à ces mécontentements, Sébastien Lecornu a ouvert la voie pour que des discussions s'ouvrent dans les autres secteurs : «Le principe des discussions de branche, c'est que le gouvernement n'y est pas [...] Néanmoins si je m'engage à recevoir tout le monde au début du mois de juin, c'est pour m'assurer que personne ne soit laissé de côté.» Restera à convaincre les syndicats. La CGT a déjà fait savoir qu'il n'était «pas question que ce nouveau projet de loi ouvre une brèche contre les droits des salariés». Sébastien Lecornu n'est pas au bout de ses peines. ◀

Le nouveau bijou de Gus Van Sant

LE FIGARO MAGAZINE

Une formidable comédie noire et politique



LE NOUVEL OBS



PREMIÈRE

Passionnant

LE FIGARO

Génial

CAHIER DU CINÉMA

Jubilatoire

LIBÉRATION

Un thriller majuscule

USO

Cruellement drôle

TÉLÉRAMA

Une grande fresque sur l'Amérique

★★★★★ LE MONDE

Haletant

★★★★★ LA TRIBUNE DIMANCHE

Fabuleux

★★★★★ LE POINT

LA CORDE AU COU



LIBÉ.FR

«Sauf pour éviter un danger, vous n'avez pas à crier sur un enfant» : à Paris, les futurs animateurs du périscolaire formés contre les violences Depuis février, la municipalité impose deux jours de formation aux animateurs vacataires avant toute prise de poste dans une école. Une réponse aux signalements dans les établissements et la première étape d'un plan plus large pour professionnaliser le secteur. Lire notre reportage sur *Libération.fr*. PHOTO GETTY IMAGES

Premier jour de trêve au Liban. Vendredi, la guerre entre Israël et le Hezbollah est en pause. Le Premier ministre israélien, Benjamin Nétanyahou, a eu beau affirmer que son armée n'a «pas encore fini le travail» et que l'objectif du démantèlement du parti-milice «ne sera pas atteint demain», l'autoroute du sud s'est déjà remplie d'une longue file de voitures, les toits chargés de matelas et de meubles : les déplacés du Sud-Liban prennent la route du retour. Le cessez-le-feu a débuté à minuit heure locale, après un mois et demi de conflit qui a fait près de 2300 morts et jeté sur les routes plus d'un million de personnes. Figure intellectuel et politique de la scène libanaise, l'universitaire et analyste Hareth Sleiman, qui fait partie d'une mouvance chiite opposée au Hezbollah, explique «la situation précaire» du Liban. **Quel espoir fait naître le cessez-le-feu de dix jours entre Israël et le Liban ?** La trêve est forcément bienvenue pour les Libanais. Il était clair qu'Israël voulait absolument poursuivre sa guerre avec l'argument essentiel d'éliminer toute menace du Hezbollah pour la sécurité des habitants du nord de son territoire. Il considère que l'Etat libanais ne pouvait assumer ses engagements de désarmer le Hez-

«L'Etat libanais ne pourra pas prendre des mesures seul.»

HARETH SLEIMANE
universitaire libanais

bollah pour supprimer ce danger. Du côté de Beyrouth, l'exécutif tente de faire comprendre qu'il lui faut négocier en interne pour sortir de l'emprise iranienne à travers le Hezbollah. Donald Trump, dans sa précipitation, a aussitôt parlé de normalisation [des relations entre les deux pays, ndr] en ignorant les ambitions territoriales israéliennes au Liban. **C'est la pression américaine qui a permis des discussions entre ambassadeurs israélien et libanais**

cette semaine et réussi à imposer le cessez-le-feu ? On sait que Donald Trump est totalement aligné sur Israël et que sa position est forcément déséquilibrée. Il pousse le Liban vers un deal à sens unique pour garantir la sécurité des habitants du nord d'Israël, sans prendre en compte les intérêts des Libanais qui ont été forcés d'évacuer leurs villages tandis que leurs maisons ont été détruites. Cela relève du crime de guerre en droit international.

Peut-on imaginer que l'Iran renonce à son soutien au Hezbollah pour faire avancer ses intérêts avec les Etats-Unis ?

Cela semble quasi impossible car cela signifierait que l'Iran revienne alors à ses seules frontières et renoncerait à son extension sur la Méditerranée. Si Téhéran obtenait, comme il le réclame, le dégel de ses dizaines de milliards de dollars d'avoirs, il en donnerait une partie au Hezbollah qui pourrait reprendre des forces et regagner une partie de sa base populaire en apportant de l'aide à la population. **On ne voit pas comment une issue durable peut survenir...**

Les défis sont énormes et la situation précaire. Beyrouth ne pourra pas prendre des mesures seul et a besoin d'un soutien arabe et international solide. Il faut que les Américains arrêtent de se précipiter. L'annonce par Trump d'une rencontre entre le président Joseph Aoun et Nétanyahou a soulevé une tempête au Liban, y compris chez les anti-Hezbollah. On veut bien d'un accord avec Israël mais en défense des intérêts libanais, non avec des accolades et une normalisation. Ce qui rendrait service au Hezbollah et à Israël.

Recueilli par

HALA KODMANIA lire en intégralité sur *Libé.fr*

La junte birmane décrète une amnistie «tactique»

Le 17 avril, journée de pardon national en Birmanie, plus de 4300 prisonniers ont été libérés. Parmi les heureux élus, une personnalité de premier plan : le président Win Myint, destitué et emprisonné par l'armée lors du coup d'Etat de 2021. Cet homme discret issu de la Ligue nationale pour la démocratie, fidèle de l'ex-conseillère d'Etat Aung San Suu Kyi, avait été condamné à douze ans de prison pour des faits de «fraudes électorales» jamais démontrés.

Arrêtée en même temps, «The Lady» n'a, elle, pas bénéficié de l'amnistie générale, mais voit sa peine de vingt-sept ans de prison réduite d'un sixième. Un geste «insignifiant», a déploré son fils, Kim Aris, auprès de *Libération*, qui espère que sa mère, aujourd'hui âgée de 80 ans et en mauvaise santé, quittera au plus vite sa cellule pour être placée «en résidence surveillée».

Une semaine plus tôt, la Birmanie choisissait son nouveau président. Sans surprise, Min Aung Hlaing, le général à l'origine du coup d'Etat, a accédé à la plus haute fonction après des élections ni libres ni équitables, strictement contrôlées

par l'armée. D'après un communiqué du bureau présidentiel, la grâce accordée à Win Myint s'inscrit dans un effort de «reconstruction nationale». Le nouveau dirigeant a aussi promis que les personnes condamnées à mort verraient leurs sentences «commuées en prison à vie». La peine capitale est rarement appliquée, mais en 2022, quatre militants avaient été exécutés.

Les amnisties sont loin d'avoir vidé les prisons du pays. Plus de 22000 Birmans restent détenus pour des raisons politiques, selon l'Association d'aide aux prisonniers politiques. Pour l'ONG britannique Burma Campaign UK, elles font partie d'une «tactique» bien rodée des militaires, conçue pour donner l'illusion à la communauté internationale que le régime «change ou se réforme». Pour beaucoup d'activistes, les gestes d'apaisement du nouveau président ne changeront rien à la situation catastrophique du pays, étranglé par cinq années d'une junte brutale, qui n'hésite pas à bombarder sa propre population.

GUILLAUME PAJOTA lire en intégralité sur *Libé.fr*

17

C'est le nombre de jours que la Française de 86 ans Marie-Thérèse Ross, arrêtée par l'ICE, a passés dans les geôles américaines. Originnaire de Nantes, l'octogénaire s'était installée en Alabama l'an dernier pour y épouser son amour de jeunesse, un ancien soldat américain rencontré à la fin des années 1950 à Saint-Nazaire. Mais son idylle s'est arrêtée brutalement en janvier 2026, à la mort de son mari. Alors qu'elle avait envisagé un retour en France pour la fin du mois d'avril – une fois les problèmes de succession réglés – elle a été subitement arrêtée par la police de l'immigration américaine, le 1^{er} avril. En cause ? Un visa de 90 jours dépassé. Libérée vendredi, elle a aussitôt été rapatriée en France.

Christophe Ruggia condamné à cinq ans de prison, dont deux ferme

Une peine plus sévère qu'en première instance. La cour d'appel de Paris a condamné vendredi le cinéaste Christophe Ruggia à cinq ans de prison, dont deux ferme sous bracelet, pour des agressions sexuelles sur l'actrice Adèle Haenel. Dans cette affaire, révélée en 2019 par *Mediapart*, le cinéaste avait été condamné une première fois en 2025 à quatre ans de prison, dont deux ferme à effectuer sous bracelet. Christophe Ruggia était poursuivi pour agressions sexuelles de 2001 à 2004 sur Adèle Haenel lors de rendez-vous hebdomadaires à son domicile, dans la foulée de

l'éprouvant tournage du film *les Diables* où le réalisateur, de vingt-quatre ans son aîné, avait offert à la jeune adolescente son premier rôle au cinéma. Adèle Haenel avait alors entre 12 et 14 ans. Durant l'audience, le cinéaste s'est enferré dans le déni, martelant n'être «ni un agresseur sexuel, ni un violeur, ni un pédophile ou quoi que ce soit de ce genre». «Si j'avais fait ce qu'elle m'accuse d'avoir fait, avoir mis la main dans son pantalon ne serait-ce qu'une fois, je n'aurais jamais pu me regarder dans la glace et j'aurais cessé immédiatement de la voir. Ça n'est jamais arrivé», s'est-il indigné.

Pour justifier les visites d'Adèle Haenel à son domicile, il s'est présenté en passeur de culture pour une jeune comédienne avide de conseils. «On parle de livres, de films, de voyages, de son école, de mes projets», a-t-il soutenu. Une version qui n'a pas convaincu le parquet qui a requis en janvier cinq ans de prison dont trois ferme.

De manière constante, de sa première prise de parole publique au premier procès électrique de décembre 2024, Adèle Haenel décrit à l'occasion de ces rendez-vous des caresses répétées et non consenties de Ruggia sur son

corps de collégienne. Les yeux baissés, les mots difficiles, espacés de silence, la comédienne récompensée par deux césars a dévoilé à la barre un traumatisme symptomatique des enfants victimes de violences sexuelles. «Ça me fout la honte, en fait. Ça me fout la honte d'être marquée à ce point. J'aimerais que ça n'ait pas eu lieu, j'aimerais juste pouvoir dire que ça n'existe pas, a-t-elle lâché, la bouche crispée. J'ai envie d'arrêter cette dépression, d'y mettre un terme, mais je sais pas si ça sera fini. Juste vivre avec. C'est une image de soi complètement détruite depuis l'âge de 12 ans.» (avec AFP)

Libération

est habilité pour toutes vos annonces légales sur les départements

75 93 94

de 9h à 18h au
01 87 39 84 00
ou par mail
legales-libe@teamedia.fr

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix

**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk
- House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections

Contactez-nous 07 69 90 54 24

MATÉRIEL AUDIO

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ- Jeux Vidéos - Consoles
Déplacement en France
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH

**ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES**

Achète comptant
porcelaines, statues, vases, bouddhas,
mobilier, laques, paravents...
Décorations asiatiques : corail, jade....

MAISON ALEXANDRA
06 15 02 23 98

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Vous voulez passer une annonce dans



Vous avez accès à internet ?

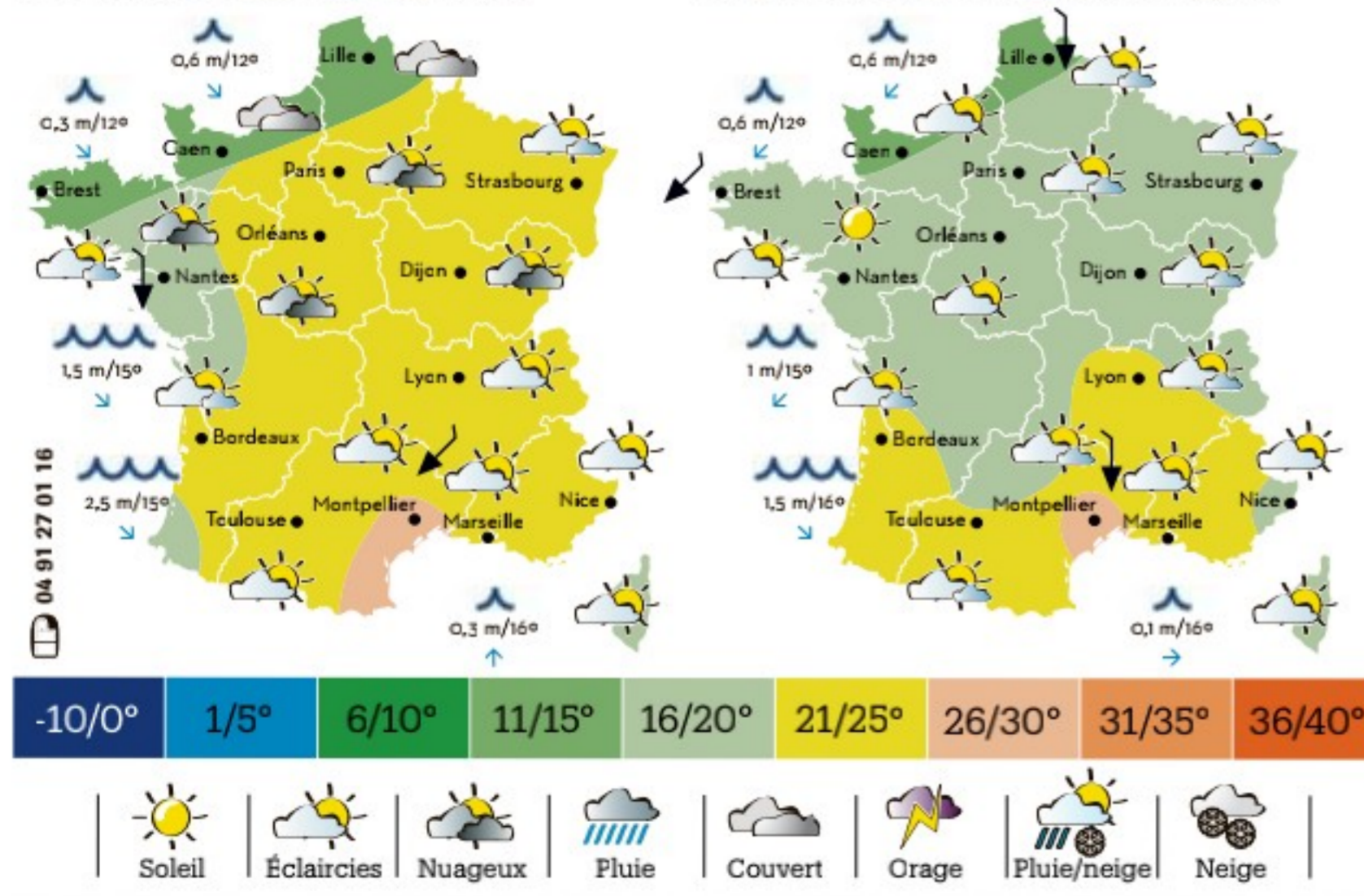
Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne
<http://petites-annonces.liberation.fr>

SAMEDI 18

La perturbation atténuée s'étend des côtes atlantiques à la Belgique avec un ciel chargé et quelques rares averses. Des éclaircies reviennent près des côtes de la Manche. Un temps printanier persiste au sud d'une ligne Biarritz-Strasbourg avec de belles éclaircies et de la grande douceur, voire de la chaleur dans l'arrière-pays méditerranéen. Jusqu'à 28 °C sont observés en Languedoc.

DIMANCHE 19

Les nuages continuent de dominer du nord de la Nouvelle-Aquitaine à l'Alsace en passant par les régions du Centre-Est. Un risque orageux est présent du Massif central aux Vosges. Le soleil résiste dans le Sud-Est. Sur une moitié Nord-Ouest, les nuages alternent avec de belles éclaircies et le vent de Nord-Est souffle modérément. Les températures perdent quelques degrés.



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	10	16	Lyon	8	22	Alger	11	19
Caen	11	15	Bordeaux	12	24	Berlin	8	21
Brest	8	15	Toulouse	11	24	Bruxelles	10	16
Nantes	9	19	Montpellier	11	27	Jérusalem	15	22
Paris	10	21	Marseille	13	24	Londres	10	17
Strasbourg	9	21	Nice	15	22	Madrid	15	28
Dijon	10	22	Ajaccio	13	21	New York	12	18



www.liberation.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact
@liberation.fr

Edité par la SARL
Libération
SARL au capital de
23 243 662 €
113, av. de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris :
382.028.199

Principal
actionnaire
Presse
Indépendante
SAS

Cogérants
Dov Alfon,
Amandine
Bascoul-Romeu

Directeur de la
publication
Dov Alfon

Directeur de la
rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué
de la rédaction
Paul Quinio

Directrices
adjointes
de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Hamdam
Mostafavi,
Lauren Provost,
Alexandra
Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS
Site:
abo.liberation.fr
abonnement
@liberation.fr
tarif abonnement
1 an France
métropolitaine:
384€
tél : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, av. de Choisy,
75013 Paris
publicite
@liberation.fr

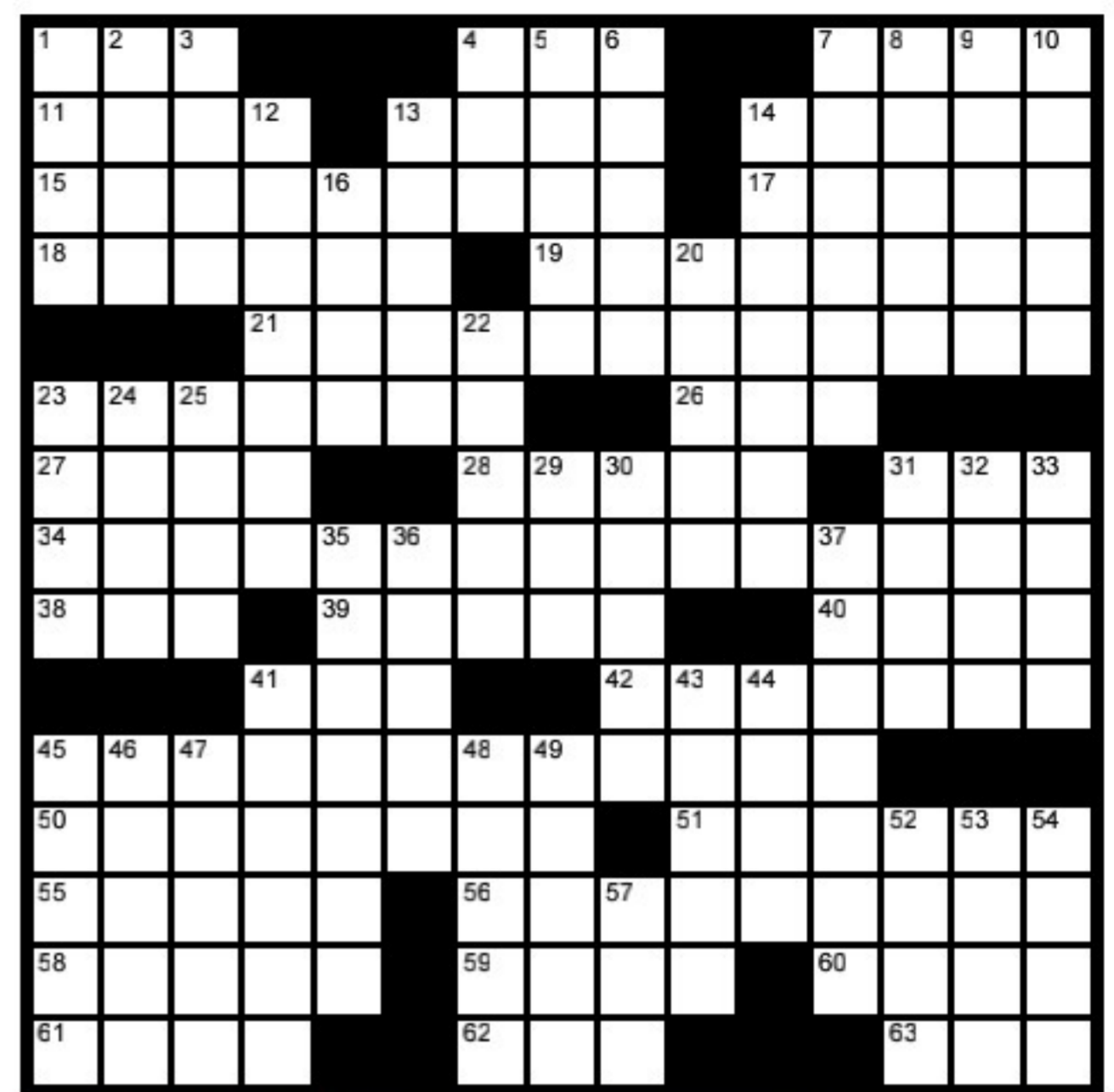
PETITES
ANNONCES
& CARNET
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces
@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print
(Gallargues), POP
(La Courneuve),
Nancy Print
(Jarville), CILA
(Héric)
Imprimé en
France
Membre de
l'ACPM.
CPPAP : 1130 C
80064. ISSN :
0335-1793.



Origine du papier :
France
Taux de fibres
recyclées : 100 %
Papier détenteur
de l'Eco-label
européen N°
FI/37/01
Indicateur
d'eutrophisation :
P_{Tot} 0.009 kg/t de
papier

La responsabilité
du journal ne
saurait être
engagée en cas de
non-restitution de
documents.



CASE TOUJOURS

Par ANTOINE HINGE

N°185 : Défilé haute suture

■ **HORIZONTALEMENT 1.** A la télé, cet alien avait un chat dans la gorge **4.** Chef japonais **7.** Es dans l'action **11.** Les chevilles, au sport **13.** Tissé dans son froc **14.** Auteur de Ready Player One **15.** Transfert en scène **17.** Qui a mal vieilli **18.** Début d'idée **19.** Soustrayez un radius **21.** Quand il gagne, c'est toujours à l'arraché **23.** Grande région **26.** Ejecte, finalement **27.** Grignotez **28.** A/B **31.** Papy de Berlin **34.** Styles de malade **38.** Ici, on trouve matière à charge **39.** Laissa le vol se dérouler **40.** Acteur (de) Voyage au bout de l'enfer... **41.** ...poil à la paupière **42.** Auteur de Macbeth **45.** Chauffe-marcel **50.** Tendance où Barack donne la frite **51.** Hautes sphères **55.** Vocalise des hauteurs **56.** Classe à brevet **58.** Nommer par accumulation de voix **59.** Champions incontestés de la galette **60.** Perdues : lot de consolation, dix-huit ans d'éducation **61.** Démoliti **62.** Sur la boussole **63.** Ancien chef d'Alger.

■ **VERTICALEMENT 1.** Les bases de la génétique **2.** Roi de Shakespeare et reine de France **3.** Le cube de l'été **4.** C'est courant... **5.** Manquant d'eau **6.** Compter dans le game **7.** Contrôle la vitesse **8.** _ font (comptine) **9.** Vierge, oui, mais pas franchement innocent **10.** Nombre de bits dans deux octets **12.** Chienchien au Tibet **13.** Il n'a pas le niveau! **14.** Haut pour se regarder le nombril **16.** Son credo: «Ni Dieu ni maître» **20.** Science de Bourdieu **22.** Re-repassa au motoculteur **23.** Six faces de rouge **24.** Ville de naissance de Jo Nesbø **25.** Gaz d'enseigne **29.** Revoir ses bases, en 1-Verti-cal **30.** Originaires d'Asie du Sud-Est **31.** Qu'est-ce qui est américain, qui monte et qui descend? **32.** Espace vert **33.** Patate, en cuisine asiatique **35.** Elle tourne plein de fois sur elle-même **36.** De Genes des US **37.** Effet de masse **41.** Boîte à prises **43.** Jouais au con **44.** Loch à monstre **45.** C'est d'ici que part le feu **46.** Virus meurtrier **47.** Tous daikons? - Quand même pas **48.** Clown encore en apprentissage **49.** MM. Dia-Lunité ont un fils? **52.** _ My Mind (The Killers) **53.** Remuée du cœur **54.** Luxurieux **57.** Animal qui tire son épingle du jeu.

Solutions du week-end dernier



CARNET D'ÉCHECS

Par PIERRE GRAVAGNA



R. Praggnanandhaa (2741) - J. Sindarov (2745) FIDE Candidates Cyprus, 2026. Trait aux noirs.

échecs féminins. L'expérience suffira-t-elle à stopper cette vague de jeunesse? Les deux matchs de championnat du monde sont prévus fin 2026.
Solution de la semaine dernière : 80...Re77? 81.Rc6 Rxe6 82.Rxb6

IDÉES/

Recueilli par
CLÉMENCE MARY
et **ANASTASIA VÉCRIN**
Dessin **LÉA DJEZIRI**

Maltraitance, insultes, écrans omniprésents, scandale du périscolaire... C'est un cri d'alarme que veut lancer le philosophe Pierre Vesperini, qui dénonce dans *Pour les enfants. Eduquer dans la dignité, éduquer à la liberté* (les Belles Lettres) la banale brutalité et l'indifférence de notre société à l'égard des jeunes générations, malgré une prise de conscience récente autour des droits de l'enfant.

Alors que la Fondation pour l'enfance vient de sortir son baromètre sur les violences éducatives ordinaires, vendredi, le spécialiste de l'Antiquité, également membre du comité scientifique de la Fondation, interroge l'adhésion d'une majorité de citoyens à une éducation autoritaire qui «dresse» au lieu d'éduquer, produisant des troubles de l'identité, et une société conformiste. Pour lui, une crise de l'enfant traverse les sociétés occidentales mais elle est d'abord une crise des adultes de moins en moins disponibles. Il l'assure, une autre éducation, plus démocratique et égalitaire, est possible.

Comment un philosophe antiquisant se retrouve à écrire un traité d'éducation ?

Il est difficile de trouver un philosophe qui ne se soit pas intéressé à l'éducation car elle définit la société entière. Le déclic pour moi, c'est quand je suis devenu père. Je n'arrivais pas à élever mon enfant avec les méthodes qui m'étaient familières, ayant connu comme à peu près tout le monde une éducation incluant ce qu'on appelle les «violences éducatives ordinaires». J'ai lu les livres de [la psychomotricienne] Isabelle Filliozat, et cela a été une révolution copernicienne : je découvrais l'éducation démocratique, un rapport non-violent et dans le respect de la dignité de l'enfant. Il y a un préjugé selon lequel les parents doivent «savoir faire», et que si on a besoin d'une expertise extérieure, c'est qu'on a échoué. Or n'importe quel adulte contribuant de près ou de loin à l'éducation d'un enfant a besoin d'informations sur sa nature, ses besoins, son développement : sinon son action reposera sur son ignorance et ses préjugés, que peut-il y avoir de pire ?

Pourquoi ces nouveaux questionnements sur la façon d'élever un enfant ?

L'enfant est le dernier venu dans une longue histoire de l'émancipation de l'être humain qui commence à l'âge moderne et qui a touché les individus les uns après les autres : les esclaves, les travailleurs, les minorités, les femmes... et les enfants en dernier, même après les animaux. Il m'arrive de songer avec tristesse que mes concitoyens sont plus sensibles aux droits des animaux qu'à ceux des enfants.

Comment expliquer ce décalage entre l'amour qu'on dit porter aux enfants et la place qu'on leur accorde dans la société ?

Il y a deux façons d'aimer quelqu'un, que ce soit un enfant ou un conjoint : comme un objet, de plaisir ou de fierté (l'enfant-vitrine, si vous voulez), ou comme un sujet. Quand l'être aimé, considéré comme un objet, manifeste sa liberté, n'obéit pas, ne prend pas le chemin qu'on voudrait, l'amour peut se transformer

Pierre Vesperini

«Les cabinets des psys sont remplis d'adultes coupés de cet élan vital qui caractérise l'enfance»



DR

Après la parution du baromètre sur les violences éducatives ordinaires, publié par la Fondation pour l'enfance vendredi, le philosophe propose un programme d'éducation respectueux de la dignité de l'enfant.

en agressivité, voire en haine. Il y a aussi des parents qui n'arrivent pas à aimer leurs enfants parce qu'ils sont trop déprimés – entre 15 et 20% de mères après la naissance – et ne parviennent pas à nouer des liens d'attachement avec eux.

La théorie de l'attachement de John Bowlby est peu connue du grand public, alors qu'elle a été vérifiée empiriquement depuis longtemps. Son idée, c'est qu'un bébé, comme chez d'autres mammifères, a besoin pour grandir qu'on soit là pour le sécuriser, quand il est en détresse, etc. Il existe plusieurs figures de ces donneurs de soin («caregivers»), principalement la mère dans nos sociétés. La qualité de la relation d'attachement lors de la fameuse période des mille premiers jours aura un impact tout au long de la vie.

Quel est le problème avec l'éducation autoritaire, dans laquelle la plupart des adultes d'aujourd'hui ont globalement tous été élevés ?

L'éducation traditionnelle institue fondamentalement une hiérarchie entre les adultes et les enfants : une domination qui n'exclut pas nécessairement l'amour, mais où l'amour – ou pour être plus précis sa manifestation – est conditionné à la docilité de l'enfant. Bref, elle installe un rapport de force qui, pour obtenir l'obéissance de l'enfant, recourt aux violences psychologiques (retrait d'amour, chantage, intimidation, mise à l'écart, etc.), verbales (paroles blessantes, humiliantes, insultes, etc.), physiques (tapes, fessées, claques, etc.). Elle considère ensuite que l'enfant, auquel est dé-

nié le statut de personne, est au fond une chose appartenant à ses parents, c'est un héritage du code civil. Quand je questionne mon entourage sur leurs pratiques éducatives, il y a souvent une certaine gêne, on considère que cela relève de l'intimité. Or on sait désormais que la famille est le lieu de tous les dangers, il faut «entrer dans les familles», pour protéger les femmes et les enfants par la loi, par des campagnes massives de sensibilisation, comme l'a fait le gouvernement suédois en 1979, quand il y eut une volonté politique de bannir la violence envers les enfants.

Quelles en sont les conséquences ?

Bien des adultes qui ont grandi dans ce type de modèle ne vont pas bien. Ils ont eu une

«Encore aujourd'hui, la parole de l'enfant compte peu. Comme le faisait remarquer l'avocate Negar Haeri, quand l'enfant dénonce le vol d'un téléphone, on l'écoute, mais pas quand il s'agit des violences sexuelles.»

mauvaise estime d'eux-mêmes, et ne savent pas qui ils sont, parce qu'ils n'ont fait qu'obéir et s'ajuster. Cela donne des adultes qui vont chercher d'autres figures d'autorité : le leader de la bande à l'adolescence, le patron, le démagogue, le gourou, etc. et donc une population majoritairement conformiste et obéissante. Le psychologue Marshall Rosenberg parle des «nice dead person». Les cabinets des psys sont remplis d'adultes coupés de cet élan vital qui caractérise l'enfance. L'objectif devrait être qu'ils deviennent des adultes capables d'esprit critique, attachés à la liberté, à la dignité humaine. C'est un problème politique capital.

Même dans une démocratie, il existe un système de punition et de sanction.

Evidemment, l'éducation démocratique suppose comme toute démocratie des principes, des lois, des règles. D'ailleurs les enfants les adorent, à condition qu'elles soient respectées par tout le monde. Mais la société adultes-enfants n'est pas une démocratie comme les autres. Pour moi, l'autorité parentale correspond à une sorte de «gouvernement provisoire», qui s'exerce sur un être par définition immature. La punition s'applique aux adultes parce que les adultes sont considérés comme mûrs. La punition d'un enfant, outre le fait qu'elle est totalement contre-productive, comme l'a rappelé récemment l'excellente thèse de Laurent Muller, est injuste moralement, parce que l'enfant est un être en évolution, en construction.





D'où vient alors cette idée qu'une bonne éducation est forcément autoritaire ?

Comme l'a montré le professeur Olivier Mauriel, la plupart des systèmes éducatifs sont fondés sur une vision sombre de l'enfant : il serait par nature un être mauvais qu'il faudrait punir pour en faire un être civilisé. Chez nous, cette vision s'appuie sur la doctrine chrétienne de la chute, les moralistes classiques, l'imaginaire capitaliste d'une nature humaine égoïste, la psychanalyse freudienne (l'enfant comme « pervers polymorphe », agressif, manipulateur, etc.)... En réalité c'est l'inverse, on le sait aujourd'hui.

De nombreuses expériences montrent que l'enfant naît avec un incroyable instinct social, de coopération : quand on lui donne un ordre absurde, il le corrige de lui-même. Demandez-lui de remplir un verre percé et il choisira à la place un verre qui ne l'est pas. Malheureusement, cette capacité à désobéir disparaît vite avec l'éducation traditionnelle. [La spécialiste des droits de l'enfant] Marion Cuercq parle de ce « filtre de la méfiance » qui nous fait voir dans l'enfant un être déterminé à nous embobiner, à prendre le pouvoir. Alors que non, il a juste envie d'être libre, comme vous et moi.

Est-on néanmoins dans un tournant, avec l'essor des droits de l'enfant, la dénonciation des violences faites aux enfants de plus en plus visibles, et la remise en cause de l'éducation autoritaire ?

Oui, mais cela reste très lent. Je n'aime pas l'expression « violences éducatives ordina-

res » d'ailleurs, parce que ces violences n'ont rien d'éducatif. Elles relèvent le plus souvent de coups de sang, par des parents qui passent leurs nerfs sur leurs enfants.

Il y a eu la *Familia grande*, une certaine prise de conscience, mais aujourd'hui la Civiise [Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants] est moribonde, les violences intrafamiliales sont très souvent mal gérées, il y a eu le scandale du périscolaire... Tout cela montre que la société comme la justice peine encore à protéger les enfants. Encore aujourd'hui, la parole de l'enfant compte peu. Comme le faisait remarquer l'avocate Negar Haeri, quand l'enfant dénonce le vol d'un téléphone, on l'écoute, mais pas quand il s'agit des violences sexuelles. Quand elle concerne le corps de l'enfant, pour citer la réponse d'un policier à des parents qui venaient de porter plainte contre un animateur périscolaire, « c'est la parole d'une fille de 3 ans contre un homme de 56 ans ».

Vous avez pris position contre le « time out », le fait de mettre un enfant à l'écart, défendu par la psychologue Caroline Goldman. Comprenez-vous la levée de boucliers que vous avez affrontée ?

Le « time out » appartient à la novlangue de l'éducation autoritaire. En bon français, il faudrait dire : « mise à l'isolement forcé ». Cet acte est prohibé par le droit international, puisque la Convention internationale des droits de l'enfant l'interdit, aussi bien que par le droit national, puisque la loi

du 10 juillet 2019 [relative à l'interdiction des violences éducatives ordinaires] proclame que l'autorité parentale s'exerce sans violence physique ou psychologique. Quand j'ai pris position contre le « time out », j'étais à des années-lumière de me douter que l'opinion publique serait contre moi. J'ai lu des centaines de commentaires d'une violence incroyable qui défendaient Caroline Goldman.

On assiste aujourd'hui à un débordement d'émotions, de la part d'enfants plus agités. A quoi cela tient-il ?

Notre société accapare de plus en plus les adultes, entre le travail et les écrans, et les empêche d'être disponibles pour les enfants, ce qui crée évidemment des troubles. Comme la définit l'OMS, la maltraitance des enfants a deux visages, celui de la violence (« abuse ») psychologique, physique, sexuelle. L'autre visage, c'est la négligence (« neglect »), le fait de ne pas s'occuper d'un enfant. Les personnes qui sont tout le temps devant leur téléphone et qui mettent leurs enfants devant un écran, c'est de la maltraitance. Et les études scientifiques montrent que cette violence a des conséquences en termes de troubles psychiques et comportementaux. Comme tous les êtres humains, les enfants ont besoin d'interactions humaines. On voit également de plus en plus d'adolescents échanger sur leurs pro-

blèmes avec des intelligences artificielles conversationnelles plutôt qu'avec leurs proches trop accaparés. C'est l'un des aspects les plus bouleversants du drame que l'IA joue sous nos yeux, et qui doit mobiliser toutes les consciences. On entend de plus en plus qu'il ne faudrait pas culpabiliser les parents parce qu'ils font ce qu'ils peuvent mais cela vise à nous défausser. Nous commettons tous des erreurs du fait de nos conditionnements, nos faiblesses mais cela ne doit pas nous empêcher de réfléchir à nos pratiques.

Plutôt que de mettre en cause les adultes, ne faut-il pas repenser le cadre qui crée ses violences ordinaires sur les enfants ?

L'un n'empêche pas l'autre. Ce n'est pas parce que vous remettez en cause une structure maltraitante que vous devez excuser les comportements individuels. Dans ce cas-là, face à un mari violent, on ne fait rien car « c'est le patriarcat ». Les deux niveaux d'action, collectif et individuel, doivent être tenus. Les sociétés qui traitent bien les enfants sont aussi des sociétés où l'on vit mieux. En Suède et aux Pays-Bas, les congés parentaux sont longs et partagés, les gens travaillent moins, ont plus de temps pour eux et un meilleur taux de productivité. On ne peut que constater qu'en France, on est complètement arriérés. ◀



POUR LES ENFANTS de PIERRE VESPERINI
Les Belles Lettres
410 pp., 23 €



CHRONIQUE

Par
JAKUTA ALIKAVAZOVIC

Ode à ces monuments sans monumentalité qui nous touchent

A l'occasion de la journée internationale des monuments et des sites, ce samedi, hommage est rendu aux bornes du passé qui se rappellent à nous par surprise, comme ces pavés commémoratifs ou ces flaques de résine rouge coulées dans les rues de Sarajevo.

Ce 18 avril, comme tous les 18 avril depuis 1982, c'est la journée internationale des monuments et des sites [approuvée par l'Unesco]. Cette année, sans surprise, elle est dédiée aux «interventions d'urgence pour le patrimoine vivant dans des contextes de conflits et catastrophes». Elle est belle, l'idée que le patrimoine «vit» parmi nous. Qu'il est matériel, bien sûr, mais pas seulement. Qu'il concerne autant notre population d'insectes que les constructions humaines. Et je l'avoue, le monument n'a jamais été ma forme de commémoration préférée.

Le monument signale la puissance passée, son souhait ou son délire d'éternité. Lorsqu'il s'agit d'un monument aux morts, le message est ambigu. Souvenez-vous d'eux ici, maintenant. Pourquoi? Pour ne pas avoir à penser à eux partout, tout le temps? Le monument serait comme une zone de mémoire bien signalée, bien délimitée, pour nous permettre de nous laisser aller à l'amnésie le reste du temps. Cela étant, des monuments sans monumentalité existent: je pense aux *Stolpersteine* de l'artiste Gunter Demnig – ces «pierres d'achoppement», pavés de métal portant le nom de déportés et installés devant leur dernière adresse connue. Des monuments qui ne sont pas monumentaux, donc, pour que les passants trébuchent «avec leur conscience et leur cœur sur les pavés de mémoire», dit l'artiste.

Réinventé. Je pense aussi aux flaques de résine rouge coulées dans les rues de Sarajevo, permettant d'identifier les sites des massacres de civils. Des flaques de sang figuré qui jamais ne s'effacent, jamais ne s'évaporent. On peut facilement ne pas les voir. On peut marcher dessus.

Mais on peut aussi s'en servir pour découvrir la ville, son histoire, ses blessures. Ces monuments sans monumentalité mettent le corps en jeu, ils s'adressent d'une certaine façon à ce que Proust appelait la «mémoire involontaire», celle qui se rappelle à nous par surprise, par le biais de la sensation.

Au moment où le passé, le glorieux passé, est réinventé, fantasmé et instrumentalisé de toutes parts (un saucisson dans chaque cartable! Un saucisson sous chaque oreiller!) la question de nos patrimoines, c'est-à-dire de nos mémoires, est pressante. Et, en cette journée des monuments et des sites, je voudrais rendre hommage à celui qui est l'un des monuments sans monumentalité de la pensée occidentale. Peu connu du grand public, il a surtout laissé sa marque dans l'espace immatériel de nos idées. Sir Thomas Browne (1605-1682) a traversé, à sa façon clair-obscur, les siècles. Grand

érudit, grand curieux, il s'est en son temps consacré à la théologie, à la médecine, à la biologie, à la philosophie. On pense à lui sans même savoir qu'on pense à lui. Mieux, il vit en nous sans que nous le sachions.

Mémoire. Grand inventeur de mots, il est associé, d'après l'*Oxford English Dictionary*, à plus de 4 000 néologismes, souvent dérivés du latin, contribuant de cette façon à faire de la langue anglaise un monument vivant. Ce qui est devenu au XX^e siècle la langue par défaut de la recherche scientifique ne serait pas la même sans lui. Pensez que c'est à Sir Thomas Browne qu'elle doit les mots «électricité», «carnivore» et «migrant» (1) – je choisis exprès des termes qui reviennent aujourd'hui dans les questions de société. Sir Thomas Browne, donc. Je suis tombée sur lui dans *les Anneaux de Saturne* de W. G. Sebald, après quoi je me suis rendu compte qu'il

avait toujours été là, discrètement, sans que je l'aperçoive. Jorge Luis Borges le cite plusieurs fois. Browne est comme une porte que l'on découvre un jour chez soi, dans un mur où l'on croyait qu'il n'y avait pas de porte. Et quand on la pousse, cette porte, voici ce qu'on trouve, précisément sur la question de la mémoire: les plus grands monuments tombent en ruine, dit-il en substance, «les générations passent et les arbres demeurent, et d'anciennes familles n'excèdent pas trois chênes [...] Heureux [...] ceux qui se conduisent avec les hommes dans ce monde-ci, de telle sorte qu'ils ne craignent pas de les rencontrer dans le suivant» (2). En d'autres termes: mieux vaut finir oublié de tous que de rester dans les mémoires pour le mal qu'on a fait aux autres. ◀

(1) Dennis Hilton, 8 août 2012.

(2) *Les Urnes funéraires*, Thomas Browne, trad. D. Aury, Gallimard, 1970.

LES DÉBATS DE L'INHA

HISTOIRE DE L'ART ET ENJEUX DE SOCIÉTÉ

18H30-20H00

GRATUIT
OUVERT À TOUS

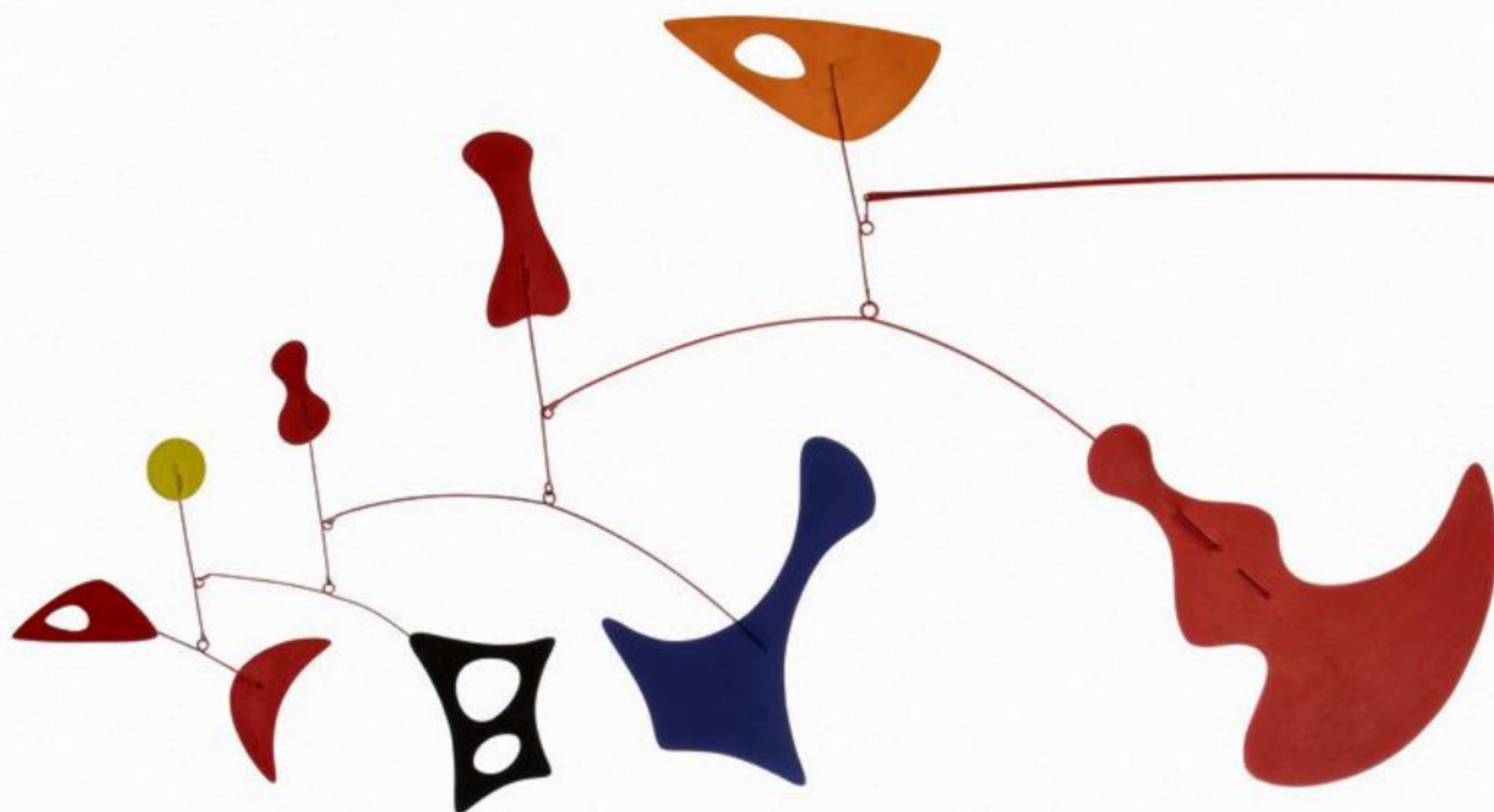
Institut national d'histoire de l'art
2, rue Vivienne
75002 Paris

TOUS LES DERNIERS JEUDIS DU MOIS

www.inha.fr

Libération

Institut national d'histoire de l'art INHA



Calder

bougé par la grâce

A la fondation Louis Vuitton, l'exposition «Rêver en équilibre» révèle la science instinctive des proportions et de la fantaisie qui imprègne les figurines, bijoux, tableaux et mobiles du facétieux Américain.

Par
PHILIPPE LANÇON

En 1909, à 11 ans, Alexander Calder, fils d'une peintre et d'un sculpteur reconnu de monuments publics, offre à ses parents, qui l'ont encouragé au bricolage créateur, un minuscule monument privé: deux animaux de quelques centimètres en feuille de laiton, un canard et un chien. Le chien a un long corps droit, une gueule pointue et entrouverte, sa queue est l'ébauche d'une arabesque. On dirait qu'il

va mordre ou aboyer. Le petit canard, fait de trois blocs, est à la fois rond, droit et contondant. Ce pourrait être une maquette de Brancusi, qui cette année-là sculpte *la Muse endormie*, comme quoi celle des enfants est parfois éveillée; ce pourrait être aussi imaginé par Picasso, lequel sculptera en 1928 des *Figures* en acier peint fines comme des cordes à linge. Dans ces années folles, Calder l'Américain est devenu fameux parmi les avant-gardes parisiennes. Il crée les miniatures de son cirque d'appartement, qu'il transporte et anime chez les uns et les au-

tres. Il tisse ses créatures en fil de fer, Joséphine Baker, Fernand Léger, Kiki de Montparnasse («*Elle avait un nez magnifique, qui semblait fendre l'espace*»), Medusa, des acrobates, le bocal à poissons.

Espièglerie et fantaisie

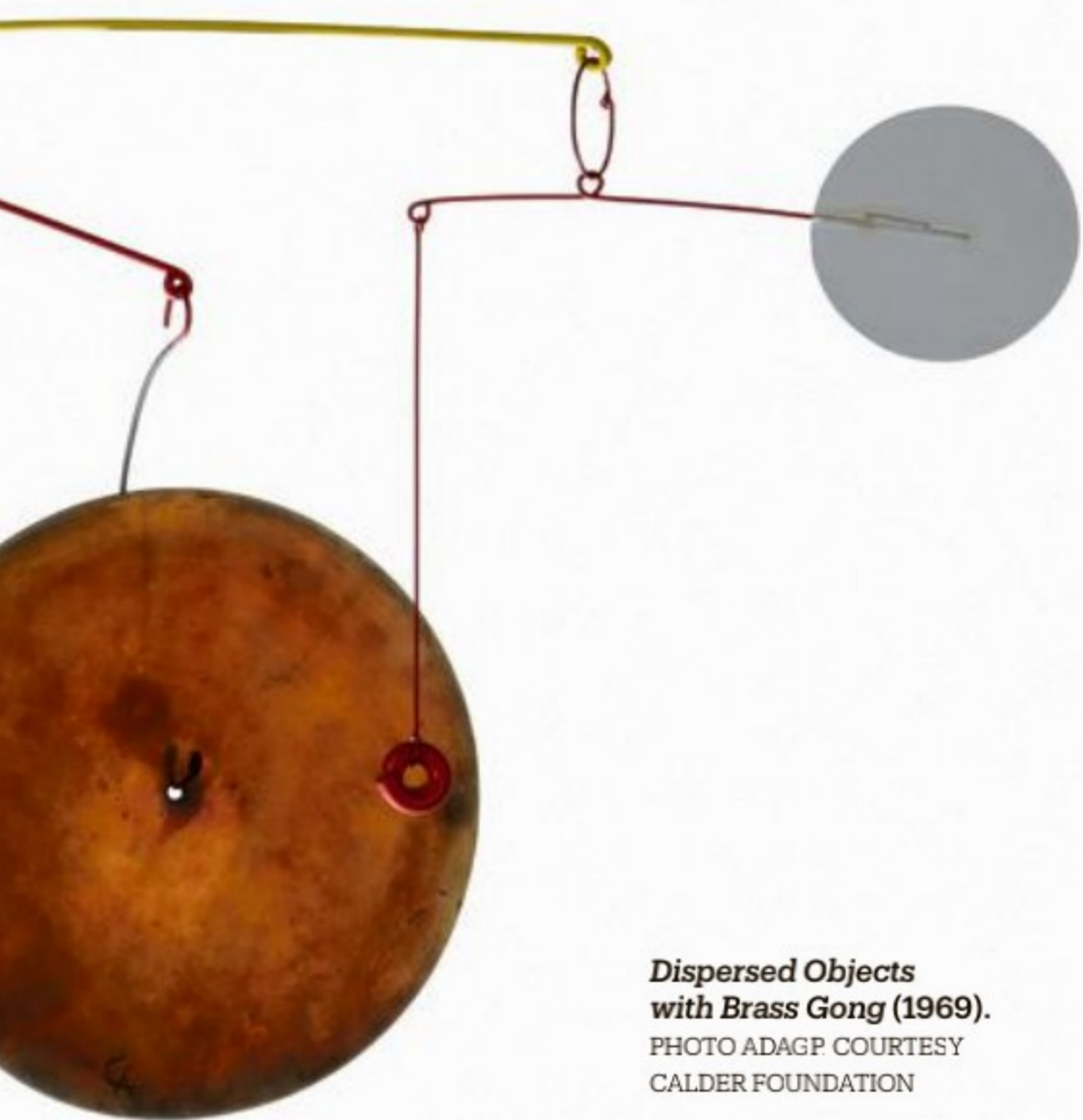
La ligne des silhouettes et l'expression des visages sont fixées et comme étirées par le fouetté ininterrompu du geste: ce sont des arrêts mouvants sur image. Le ton est celui de l'espièglerie, de la fantaisie, de l'humour, d'une grâce à domicile. La caricature ne met qu'un

pied dans la porte. Aujourd'hui, le genre vide-grenier et fil de fer a envahi, sous des formes plus ou moins dégradées, l'ordinaire des trottoirs à touristes. Il s'agit, somme toute, d'un hommage inconscient à l'artiste pionnier. Bricoler des formes légères, figuratives ou non, avec les matériaux qu'on a sous la main, c'est l'industrie artistique et transgressive de l'enfance. Il a fallu attendre de facétieux passe-murailles comme Calder pour qu'il entre au musée; mais, si l'on excepte les grandes sculptures, son œuvre devrait être expérimentée comme ça,

n'importe où, dans la rue ou chez les gens, près d'une rivière ou dans une salle de mariage. Son travail est démocratique. Il demande le quotidien de la vie plus que la soumission du respect.

Les deux figurines enfantines sont en vitrine au début de la grande rétrospective que la fondation Louis Vuitton consacre à l'artiste américain, mais, déjà, tout ce qu'on voit ensuite est en place. Il n'y a pas tant de différence entre cette infime commande privée figurative et les immenses commandes publiques, plutôt abstraites, que l'artiste sculp-

IMAGES



**Dispersed Objects
with Brass Gong (1969).**

PHOTO ADAGP COURTESY
CALDER FOUNDATION

tera dans les années 1960 à Saché, en Indre-et-Loire, où il a installé son atelier; par exemple *Sabot*, construit en 1963 et qu'on trouve vers la fin du parcours, en haut du bâtiment de Frank Gehry. Ce stable de fer d'un rouge orangé, posé sur quatre pointes, est un compromis rivé par des boulons entre l'insecte, l'engin et l'abstraction, sans qu'on puisse exclusivement rattacher ce qu'on voit à ce qu'il transforme. Il y a loin de la cocotte en papier à la grande sculpture d'Etat, sauf ici. Comment est-ce possible? «Rêver en équilibre» est le titre de l'exposition. Le rêve, ordinairement, c'est plutôt le déséquilibre et l'état gazeux; l'équilibre, plutôt la balance et le socle propre à la réalité, à son statut. Calder est l'éléphant qui entre dans le magasin de plomb pour animer la porcelaine.

Hercule de foire

Avant les deux figurines, une grande photo de lui, en 1936, accueille le visiteur. Calder pose dans les pattes d'un stable, sous les ailes d'un mobile. Mobile: terme inventé pour lui par Duchamp; stable: terme inventé pour lui par Jean Arp. Sur la photo, ce n'est pas une mouche attrapée par une araignée, mais un bon gros géant, puissant hercule de foire. Il échappera toujours à la toile, puisque la main de fée qui la forge, l'ouvrier qui cisèle son rêve à la pince, c'est lui. A côté de la photo, flottant dans la brise absente du bâtiment, pend un grand mobile de 1948: *Black Widow*, autrement dit, veuve noire. C'est une longue branche à 19 feuilles de métal noires, disposées et taillées avec une science instinctive des proportions et de la fantaisie. Aucune n'a exacte-

ment la même forme ni la même taille. Il est difficile de savoir si elles remontent ou descendent du plafond ou du ciel. Les lois de l'apesanteur défient celles de la pesanteur. Trois feuilles sont trouées, dont deux avec deux trous, l'un gros, l'autre petit, comme une planète et son satellite. Deux autres feuilles sont de petites boules noires, deux autres tendent vers l'ovale, l'une de taille moyenne et l'autre minuscule. En bas à droite, cinq petites feuilles alignées, en forme de boomerang, rappellent des vertèbres.

Ce qu'on voit sous un certain angle, on le voit autrement sous un autre, à moins qu'un léger courant d'air, né de l'espace ou d'un flux des visiteurs, ne fasse bouger l'ensemble. L'expérience se renouvelle, d'une façon ou d'une autre, tout au long du parcours, avec toutes sortes de mobiles, noirs, blancs, rouges, dérivant parfois, à peine, vers d'autres couleurs. La couleur, disait-il, «a un rôle très secondaire. Je veux que les choses soient différenciées. Du noir et du blanc, tout d'abord, puis du rouge, et après, je suis moins sûr. C'est vraiment juste pour les différencier, mais je voudrais tout peindre en rouge, tant cette couleur me plaît.» Quant au mobile, «il a un mouvement réel en lui, alors que le stable, lui, rejoint l'idée de la peinture d'autrefois, à savoir le mouvement suggéré. Vous devez faire le tour d'un stable ou le traverser. Le mobile danse devant vous.» Calder? Bon guide posthume pour l'exposition. Il se disait réaliste. Pourquoi? «Parce que je réalise ce que je vois. Il s'agit simplement de voir. Si on peut imaginer une chose, lui donner corps dans l'espace, alors

on peut la faire tout de suite, on devient un réaliste.» Les peintres qu'il admirait le plus? «Goya, Miró, Matisse, Bosch et Klee.» Miró, l'un de ses meilleurs amis, peint sur la toile en ces années-là comme lui-même dessine la matière dans l'espace. Des œuvres du Catalan, de Klee, de Léger, d'Arp, de Picasso, font le contrechamp de la visite. Leurs vases communiquent. On pense aussi aux admirables papiers gouachés et collés, actuellement exposés au Grand Palais, que Matisse découpait d'une traite au ciseau et composait dans les années 1940-1950: même exploration simplifiée, même fluidité, même conquête inédite de l'espace. Les mobiles et les stables, les figurines de toutes sortes, il faut aussi regarder leurs ombres, qui sont comme leurs soupirs. Tout est fugue, tout est variations. Marcel Duchamp: «Dans leur traitement de la gravité, troublée par de doux mouvements, elles donnent le sentiment qu'elles portent des plaisirs qui leur sont propres et qui n'ont rien à voir avec le plaisir de se gratter», pour citer Platon dans son *Philèbe*.» Platon dénonçait les plaisirs corporels. Calder, Hegel des formes au pied léger, donne au corps tout son plaisir et tout son poids en l'allégeant. Suzanne Pagé, commissaire générale de l'exposition: «Le problème, c'est le mouvement. On a envie de toucher, mais c'est interdit. Il y a une contradiction. Comment faire? Comment réactiver ça?» En circulant. Ou en écoutant un autre ami de l'artiste, le peintre Fernand Lé-

ger: «On ne peut pas imaginer plus "contraste" que Calder, l'homme de cent kilos, et son œuvre mince, transparente et mobile. C'est quelque chose comme un tronc d'arbre en marche.» On ne l'étreint pas. On suit son oscillation, on profite de son feuillage: une partie de campagne dans l'abstrait. Peut-être faudrait-il s'allonger dessous. Calder, 1951: «Que les autres saisissent ce que j'ai dans l'esprit ne me paraît pas essentiel, aussi longtemps du moins qu'ils ont quelque chose dans le leur.»

Bouts de chandelle

Il voyage dans des mondes et des dimensions, comme Gulliver. Ingénieur de formation, il a découvert et transformé son artisanat artistique par étapes. Chacune naît d'une révélation visuelle. En 1922, au Guatemala, il voit le soleil se coucher et la lune se lever en même temps. Les futurs *Constellations*, avec leurs petites planètes et satellites d'acier, ont peut-être germé là-bas. En 1924-1925, il croque les animaux des zoos du Bronx et de Central Park: le mouvement et le geste, tout nus, tout crus. Puis, le cirque. Viennent les premières figurines, qui ont fait le voyage depuis le Whitney Museum. Elles sont installées dans différentes vitrines, éclairées sur fond de pénombre: on est au musée du spectacle. Création endormie d'un monde avec des bouts de chandelle, des plumes, des fils, des morceaux de bois, des bouchons. Le je-ne-sais-quoi à partir du presque rien. Calder transportait le

matériel avec ses disques et son gramophone, dans de grosses valises en cuir qui sont également là. Aujourd'hui, les acrobates, le petit chien, le Loyal et les autres, tout cela est fragile comme un rêve qui fond au réveil. Il faut des mains expertes et assurées, des précautions sans fin, pour emballer ce que l'écrivain George Limbour nommait le «*Barnum de Lilliput*». A une autre étage, les gros bijoux. Beaucoup ont été fabriqués pour sa femme, petite-nièce de Henry James; certains, pour des célébrités, des mondaines. Il y a un côté Warhol en Calder, mais Warhol jovial, et non morbide. Plutôt auguste virtuose que clown blanc laconique. Tout au long du parcours, on découvre aussi ses tableaux, certains réalistes, d'autres pas. On dirait des essais, parfois réussis; mais on pourrait en dire ce qu'il disait de Mondrian, en se souvenant de sa visite chez lui en 1930: «J'ai été bouleversé par son atelier, si grand, de toute beauté et de forme irrégulière comme il était, avec ses murs peints en blanc et divisés par des lignes noires et des rectangles de couleur vive, comme des peintures. C'était très beau, avec une lumière croisée [...], et j'ai pensé à ce moment-là: "Comme ce serait bien si tout cela bougeait!"» En 1947, Calder dessine un portrait de Sartre, clope au bec, yeux en colimaçon d'hypnotiseur hypnotisé, auquel un tout petit colimaçon, à la base du nez droit comme un pic, que dis-je, une péninsule, fait écho. Les lèvres pourraient être tracées par Matisse, une nuit d'insomnie. La fumée qui monte de la cigarette est un mince fil de fer un peu tordu, d'ailleurs tout le portrait pourrait être en fil de fer. L'année précédente, Sartre a préfacé le catalogue d'une exposition consacrée à l'artiste. «Le meilleur texte qu'on ait écrit sur lui», constate Suzanne Pagé. Au regard de ceux qu'on a pu lire, on ne lui donnera pas tort. L'auteur de *l'Etre et le Néant* décourage d'écrire après lui sur le colosse qui lévite. «En un mot, conclut-il, quoique Calder n'ait rien voulu imiter, - parce qu'il n'a rien voulu sinon créer des gammes et des accords de mouvements inconnus-, les mobiles «sont à la fois des inventions lyriques, des combinaisons techniques, presque mathématiques, et, à la fois, le symbole de la Nature, de cette grande Nature vague, qui gaspille le pollen et produit brusquement l'envol de mille papillons et dont on ne sait jamais si elle est l'enchaînement aveugle des causes et des effets ou le développement timide, sans cesse retardé, dérangé, traversé, d'une idée.»



Alexander Calder en 1952. PHOTO GORDON PARKS FOUNDATION

CALDER, RÊVER EN ÉQUILIBRE
à la fondation Louis Vuitton
(75016), jusqu'au 16 août.

IMAGES/



Le gameplay de *Pragmata* crée un dilemme entre un jeu de tir et un minijeu de piratage destiné à affaiblir les ennemis. PHOTO CAPCOM

Jeu vidéo/ «Pragmata», de Lune à l'autre

Grisant et frénétique, le dernier-né de Capcom superpose, avec un gameplay impeccable, un jeu dans le jeu au cœur d'une lutte à mort contre une IA sur une base lunaire.

Où se niche le plaisir dans le jeu vidéo ? Bien qu'essentiellement indissociable de l'activité du jeu, c'est un animal glissant, qui file entre les doigts du joueur, difficile à fixer. Il y a bien le sentiment de satisfaction presque au sens chimique du terme que produisent certains jeux qui, en délivrant des shoots réguliers de dopamine (récompenses et incitations), robotisent le plaisir, usiné jusqu'à devenir un outil de captation. Mais ce n'est pas de cette euphorie honteuse dont on parle. Plutôt de ce sentiment fugace qui naît d'une collaboration harmonieuse entre le jeu et le joueur.

Si l'on s'en tient à l'échelle des idées, il n'est pas trop compliqué de comprendre que la félicité peut naître

de la grande aventure, promesse d'évasion, d'incarner un autre et de façonner un destin sans risque. Si l'on s'en tient à la pratique, on comprend la volupté qu'il y a à accomplir une série d'actions complexes pour s'extirper d'une séquence de plateforme, à s'aligner parfaitement dans la temporalité microscopique d'une série d'interactions. Mais on peine à expliquer la joie que procure *Pragmata*, nouvelle création du géant japonais Capcom qui se propose de subvertir le jeu de tir en le transformant en gigantesque exercice de multitasking et de surcharge mentale.

D'un coin de l'œil

Installé dans un futur pas si proche, *Pragmata* se déroule sur la base lunaire d'un groupe industriel dont les communications sont hors service. Sitôt le joueur a-t-il posé le pied sur le petit astre gris que l'endroit se trouve dévasté par un séisme. Reboot brutal de l'armée d'ouvriers robotisés, soudainement hostile. A l'exception notable d'une petite androïde qui saute sur le dos de l'avatar du joueur afin de l'assister en court-circuitant l'IA génocidaire et ses mignons.

Tout le jeu se déploie alors comme une brutale exploration des différents niveaux d'une station fracassée jusqu'à gagner son centre de commande.

En termes de mécanique, *Pragmata* se présente comme un jeu de tir à la troisième personne sur lequel Capcom superpose un minijeu de piratage destiné à affaiblir les ennemis. En face de nous, donc, des unités hostiles qu'il faut prioriser, mettre en joue, viser, et abattre d'un coin de l'œil pendant que l'essentiel

La belle folie du jeu tient au nombre de prises de décisions dingue, démultipliées par la nature des ennemis, voire par les pièges d'un environnement à la gravité parfois détraquée.

de notre attention se déporte sur ce jeu de hacking dans le jeu, une grille transparente dans laquelle on déplace un curseur jusqu'à activer différents nœuds à la manière d'un *Snake* (oui, le petit jeu sur les vieux mobiles Nokia). D'abord relativement petites (quatre cases de large par quatre de haut), les grilles gagnent assez vite en taille et en complexité à mesure que les adversaires évoluent et que s'ajoutent des bonus et malus. Le dilemme de gameplay de *Pragmata* consiste donc à encourager le joueur à passer de plus en plus de temps sur cet à-côté au risque de laisser son personnage complètement exposé aux attaques.

La belle folie du jeu tient à sa manière de faire en sorte que chaque seconde implique un nombre de prises de décisions complètement dingue (esquiver, changer d'arme, optimiser le piratage), démultipliées par le nombre et la nature des ennemis, voire par les pièges d'un environnement à la gravité parfois détraquée. Le résultat est si grisant et frénétique que Capcom a structuré son jeu de manière à laisser régulièrement la possibilité de revenir dans une *safe zone* pour refaire le plein de

munitions, de santé, mais surtout ménager son système nerveux. Une des clés de la réussite de *Pragmata* réside probablement dans sa mécanique de précision. Dans les efforts invisibles d'équilibrage pour que cette gymnastique mentale et digitale soit un plaisir et non un fardeau. On devrait crouler sous le poids des informations à traiter et des tâches à effectuer, or chaque seconde est vécue comme un exercice d'une liberté absolue, comme un pari perpétuel. C'est probablement là que se cache le plaisir qu'il offre.

Dédale psyché

Le meilleur marqueur de la réussite éclatante de son gameplay tient probablement au fait qu'on a passé une bonne partie de notre temps à revenir dans les niveaux déjà visités. Pour gagner en assurance, pour accéder à certaines des zones accessibles qu'une fois certaines compétences acquises (façon *Metrodvania*), ou simplement pour le plaisir de revivre certains moments dantesques.

Un mot d'ailleurs sur cette gigantesque base lunaire. Si dans ses premiers niveaux, *Pragmata* mobilise des environnements de SF industrielles assez lambda (entrepôts, zone de chargement, etc.), le jeu déploie complètement ses ailes lorsque des entrailles de sa station surgit une reconstitution de Times Square recréé par une IA dotée de sa propre imprimante 3D. Incroyable espace de jeu pensé comme à la manière d'une hallucination informatique, où l'émerveillement initial de la découverte de ce panorama new-yorkais déplacé sous une coupole lunaire fait place au malaise de la découverte des innombrables aberrations architecturales de ce théâtre absurde où les rues sont collées sans queue ni tête jusqu'à constituer un dédale psyché. Brillante manière d'inscrire dans l'espace de jeu la trame d'un récit par ailleurs très plat sur l'IA.

C'est la triste limite de *Pragmata*, trop pauvrement dialogué et mis en scène pour qu'il puisse prétendre à n'être autre chose qu'une splendide série remixant maladroitement le Hal de 2001, *l'Odyssée de l'espace* dans un cadre très inspiré des animes *Macross* et *Evangelion*. Reste que pour un jeu retardé à de nombreuses reprises, probablement passé pas très loin de l'annulation si l'on en croit le terme de «repoussé indéfiniment» apparu en 2023, *Pragmata* est un magnifique survivant.

MARIUS CHAPUIS

PRAGMATA de CAPCOM sur PS5, PC, Xbox et Switch 2.

Série/ «Euphoria», chacun sa déroute, chacun son chemin

La série de Sam Levinson s'offre une troisième et dernière saison dans laquelle les personnages suivent des pistes séparées, cachant difficilement la dissolution de sa troupe dans l'hypercélébrité.

Au vu de la notoriété stratosphérique atteinte par ses vedettes depuis la sortie de la deuxième saison d'*Euphoria* en 2022, cette troisième fait en premier lieu l'effet d'une prouesse calendaire : Zendaya, Sydney Sweeney et Jacob Elordi ont-ils un quelconque intérêt à refaire troupe au lieu de savourer l'ultime firmament de la célébrité, et la longue croisière de têtes d'affiche qui s'ouvre désormais à chacun d'eux ? Manifestement oui, quoique seulement au prix d'une incompatibilité de leurs agendas, qui est certainement pour beaucoup dans les choix de scénario de ce retour de la série de Sam Levinson.

A savoir que quatre ans après leurs précédents adieux, les héros et héroïnes du teen show sont devenus de jeunes adultes, mais chacun dans son couloir : Rue (Zendaya) fait la mule pour la baronne de la drogue auprès de laquelle elle s'était endettée, Lexi (Maude Apatow) se creuse un trou d'assistante de production option café-photocopieuse à Hollywood, Jules (Hunter Schafer) serait devenue la compagne d'un «sugar daddy», Nate (Jacob Elordi) et Cassie (Sydney Sweeney) végètent dans le luxe et posent les fondations de leur vie de couple bientôt marié à haut patrimoine, où s'immisce le stupre d'OnlyFans. Autant dire qu'*Euphoria* n'a plus grand-chose d'*Euphoria*, ses personnages n'ayant d'abord plus l'âge qui constituait a priori son sujet, mais surtout plus vraiment de monde commun.

Trame. L'effet qui en ressort est celui d'un ordre dispersé qui sans l'axe central de Zendaya pourrait paraître quasi klapischien – montage alterné de jeunes adultes croquant à pleines dents leur destin, attelés à «réussir leur vie» à des endroits où le monde brille –, ou en tout cas comme un agrégat de plusieurs



La trame de Rue (Zendaya) est plus prometteuse car moins prévisible. E. CHEN HBO

films solo disjoints : une satire des coulisses hollywoodiennes, un simili-Ruben Ostlund sur la compétition larvée d'un couple à atouts économiques rivaux (les projets immobiliers du mari, la marchandisation du corps de l'épouse), et enfin pour Rue une sorte de Paul Thomas Anderson mêlant petit gangstérisme tarantinien et éléments surréels (géniale scène de passage de frontière en ouverture, à bord d'un 4x4 abandonné en suspension dans les airs).

C'est la trame la plus prometteuse parce que la moins prévisible d'une troisième saison qui fait avec, ou peut-être conscientise intelligemment ses conditions d'existence hautement précaires – aux incompatibilités d'agenda s'ajoutant un double deuil, celui d'Angus Cloud (le dealer Fez) emporté par une overdose en 2023, et celui d'Eric Dane (Cal,

le père de Nate), mort en février de la maladie de Charcot.

Bocaux. Continuer quand même donc, en assumant étrangement de faire presque semblant d'être encore ensemble : des fans accusent carrément Elordi et Sweeney d'avoir tourné séparément leurs contrechamps dans une scène. Bricolage probable, certes, mais image néanmoins éminemment juste du monde adulte que ces vedettes dans des bocaux : l'adolescence est passée, ses tourments bien sûr, ses étreintes et ses amitiés tout de même ; bienvenue dans l'absolue solitude de l'après.

THÉO RIBETON

EUPHORIA saison 3.
Un épisode disponible sur HBO Max.

Série/ «Scrubs»: rien de neuf, docteur!

Si la série de Bill Lawrence, de retour seize ans plus tard, veut montrer que l'époque a changé, elle reste coincée dans le passé.

Créateur de séries depuis le mitan des années 90 (*Spin City*), Bill Lawrence a su s'adapter à l'érosion des networks qui l'employaient pour se réinventer en *darling* des plateformes, grâce à son écriture feelgood. De *Ted Lasso* à *Shrinking* (Apple) en passant par *Rooster* (HBO Max), tous ses derniers succès ont en commun de partir du drame pour le dissoudre dans la bonne humeur communicative d'un acteur en majesté – Jason Sudeikis et Segel ou Steve Carell. En offrant un revival à *Scrubs* (2001-2010),

c'est la matrice de sa formule qu'il célèbre. Emmené par le personnage de J.D. (Zach Braff), sorte de Tintin fantasque et roudoudou, *Scrubs* suivait une bande d'internes confrontés à un monde du soin hyper aseptisé. *Scrubs* 2026 s'en amuse en mimant en ouverture une situation opératoire désespérée, façon *The Pitt*. Le patient s'enfoncé, l'espoir est maigre, mais le toubib masqué réussit l'impossible et le stabilise : exploit accueilli dans une pluie de confettis. On est dans le rêve éveillé d'un J.D. quinquagénaire, loin d'être devenu ce super toubib promis par *Scrubs*, vivote en roi de la bobologie pour riches.

Dépassé. Voilà l'ambition de ce revival : dire que les corps ont vieilli, que les brillants destins ne se sont pas réalisés. Dire surtout que l'époque a changé. Si vite et si fort que le chef de la médecine se sent dépassé. Flanqué

d'une RH autoritaire (mais sympa, tout le monde est sympa), il n'a plus la liberté d'humilier ses internes comme il le faisait autrefois,

et préfère confier son poste au bon J.D. – donc l'échec professionnel est soudain très relatif. Toute la série viendrait donc (comme *Rooster*

et le revival de *Malcolm in the Middle* qui débute sur une blague sur les pronoms) à esquisser un terrain d'entente entre d'ex-jeunes deve-

nus vieux – le spectateur – et des jeunes branleurs qui plutôt que d'écouter leurs aînés se réfugient dans des tutos YouTube. De bonnes personnes, en vérité, pour peu qu'on prenne le temps de les connaître.

Guimauve. La série a beau dire que la société a bougé, elle se montre incapable d'en faire autant et recycle les mêmes traits d'humour, rôles et imaginaires au point de devenir remake autant que suite. Viscéralement incapable d'être abrasive (J.D. qui s' imagine deux minutes en patron de gauche, avant de revenir à la raison : «Il faut être responsable et faire de l'argent pour que l'hosto tourne»), *Scrubs* est toujours la même guimauve débordant de chansons de Coldplay.

MARIUS CHAPUIS



Sarah Chalke, Zach Braff et Donald Faison. PHOTO BRIAN BOWEN SMITH DISNEY

SCRUBS saison 10.
Neuf épisodes sur Disney+.



La Jeune Fille dragon de Hua Shan (1983), Jeunes Rêveurs de Clifford Choi (1982) et Métro romance de Taylor Wong (1984) PHOTOS CARLOTTA FILMS

Ciné/ Leslie Cheung, HK confidentiel

De sabre ou de romance, trois films exhumés et édités en Blu-ray montrent les débuts au cinéma de l'acteur hongkongais adulé, mort en 2003.

En 2026, Leslie Cheung aurait eu 70 ans et son culte est toujours vivace en Asie : chaque 1^{er} avril, pour l'anniversaire de sa mort, les fans déposent des fleurs au pied de l'hôtel Mandarin oriental de Hongkong, d'où il s'est défenestré en 2003. Cheung à la gueule d'ange, star de la cantopop classée troisième musicien le

plus iconique de tous les temps après Michael Jackson et les Beatles, selon un sondage de CNN en 2010, icône queer chantant sur scène en talons aiguilles. Et, vu d'ici, c'est cet acteur versatile, cœur pur passant entre les balles de John Woo (*le Syndicat du crime*), comédien androgyne d'opéra chinois pour Chen Kaige (*Adieu ma concubine*) et bien sûr, muse de Wong Kar-wai qui en fera son James Dean. «*Il était un peu en avance sur son époque, déclarait le cinéaste dans WKW: The Cinema of Wong Kar-wai. Il pouvait être à la fois moderne et classique.*» Les trois films exhumés par Carlotta montrent ses débuts

où, déjà chanteur, il fait ses gammes d'acteur au-delà de sa cinégénie immédiate et insolente. Point commun de ces longs : tout le monde veut, à raison, câliner, chouchouter Leslie, dont même un condor géant dans *la Jeune Fille dragon* (1983) de Hua Shan, bondissant film de sabre un peu sage racheté par sa folle dernière partie, avec shuriken géant, corps qui explosent et, donc, un acteur en costume d'oiseau apprenant à Cheung à couper des pierres en deux à l'épée. L'acteur est un peu plus en retrait dans *Jeunes Rêveurs* (1982) de Clifford Choi, où mi-minet, mi-bad boy, il ensorcelle une lycéenne dans ce qui est, via no-

tre prisme franchouillard, une version HK de *la Boum* sur les émois amoureux féminins juvéniles. Avec comme point d'orgue, non pas une fête où fondre sur un slow, mais une représentation de *Roméo et Juliette* à l'école pour que chacun s'épanche, protégé par le texte de Shakespeare. L'intérêt de cette charmante bluette (si vous avez toujours 15 ans au fond de vous) est sa lucidité (Cheung : «*Je ne comprends pas les gens, je comprends seulement les films*») et de voir la réalité parfois s'y infiltrer : comme lorsque, dans un déni plus ou moins conscient, une lycéenne a du mal à traduire de l'anglais au cantonais une manchette de journal mentionnant la future rétrocession de Hongkong à la Chine en 1997, et les «*questions politiques et économiques*» que cela soulève. Ou lorsque le film s'en prend

gentiment au matérialisme de la jeunesse hongkongaise au travers d'une jeune fille arrosée en argent de poche par son frère taulier de bar à hôtesse. Jeunesse devenue le public cible d'une vague de films hongkongais du début des années 80, dont *Métro romance* (1984) de Taylor Wong. Le charme de cette romcom pop tient à son côté futoir, où l'on reconsidère les règles du genre (peut-on déployer un gag à base d'urine de gorille ? Oui), et son approche plus existentielle où l'on fait confiance à la chance pour trouver l'âme sœur (ou pas) et la garder. Le métro hongkongais devient un joli terrain de jeu de l'amour et du hasard, qui subvertit le parcours balisé dans le film par les parents et la vie professionnelle. Le film adjoint surtout à Cheung des partenaires féminines avec lesquelles il s'épa-

nouira plus tard comme acteur : Maggie Cheung, avant *Nos Années sauvages* (1990), et Anita Mui, avant *Rouge* (1987). Avec son air mutin et ses grosses lunettes, cette dernière vole d'ailleurs la vedette, dans un curieux rôle, à la fois rivale excentrique et Cupidon qui sauve la mise grâce à son compte en banque. Le film se regarde comme une précieuse carte postale d'un Hongkong disparu (néons, bouillonnement, métro à l'heure, cinéma qui compte, libertés), et dont Leslie Cheung demeure un symbole devant lequel pleurer et soupirer.

LÉO SOESANTO

LA JEUNE FILLE DRAGON de HUA SHAN, (1h36) ; **JEUNES RÊVEURS** de CLIFFORD CHOI (1h30) ; **MÉTRO ROMANCE** de TAYLOR WONG (1h36), en Blu-ray (Carlotta films).

Docu/ «The Mad Dog of Europe», Hollywood à l'épreuve du nazisme

En retraçant l'annulation d'un projet de Herman J. Mankiewicz dans les années 1930, Rubika Shah raconte une ère méconnue de l'histoire des studios de cinéma, marquée par un antisémitisme endémique.

Qui se souvient que le Code Hays, resté à la postérité pour avoir porté un coup d'arrêt aux audaces morales et visuelles du cinéma américain dans les années 1930, exigeait en plus d'empêcher la figuration de la violence ou de la sexualité que «*l'histoire, les institutions, les figures célèbres et les citoyens des autres nations soient représentés avec respect*» dans les films ? C'est en agitant le fameux document, en même temps que la menace d'un blocus en Allemagne, à l'époque le deuxième marché mondial pour le cinéma américain, que le consul allemand Georg Gyssling, émissaire des nazis installé à Hollywood, fit annuler en 1934 la

production de *The Mad Dog of Europe*. Un projet pourtant porté par l'un des cinéastes les plus en vue de l'époque, Herman J. Mankiewicz, collaborateur régulier de Von Sternberg et Lubitsch ; mais à l'inverse de ce qu'en a retenu l'histoire à grands traits du cinéma d'un Hollywood assénant les ruées anti-nazis avant l'entrée en guerre des États-Unis (*les Aveux d'un espion nazi, la Tempête qui tue, le Dictateur...*), l'antisémitisme était endémique dans les grands studios (comme au Congrès et dans l'administration de FDR) et Louis B. Mayer lui-même, patron de la MGM issu d'une famille juive ayant fui les pogroms en Biélorussie, peu enclin à produire des films critiquant Adolf Hitler. Le documentaire de la Britannique Rubika Shah, qui avait raconté l'histoire du mouvement «*Rock Against Racism*» dans *White Riot* en 2019, revient en détail sur cette ère méconnue de l'histoire d'Hollywood, entre l'arrivée au pouvoir des nazis et la Nuit de cristal, quand les organisations pro-nazies américaines organisaient des projections de

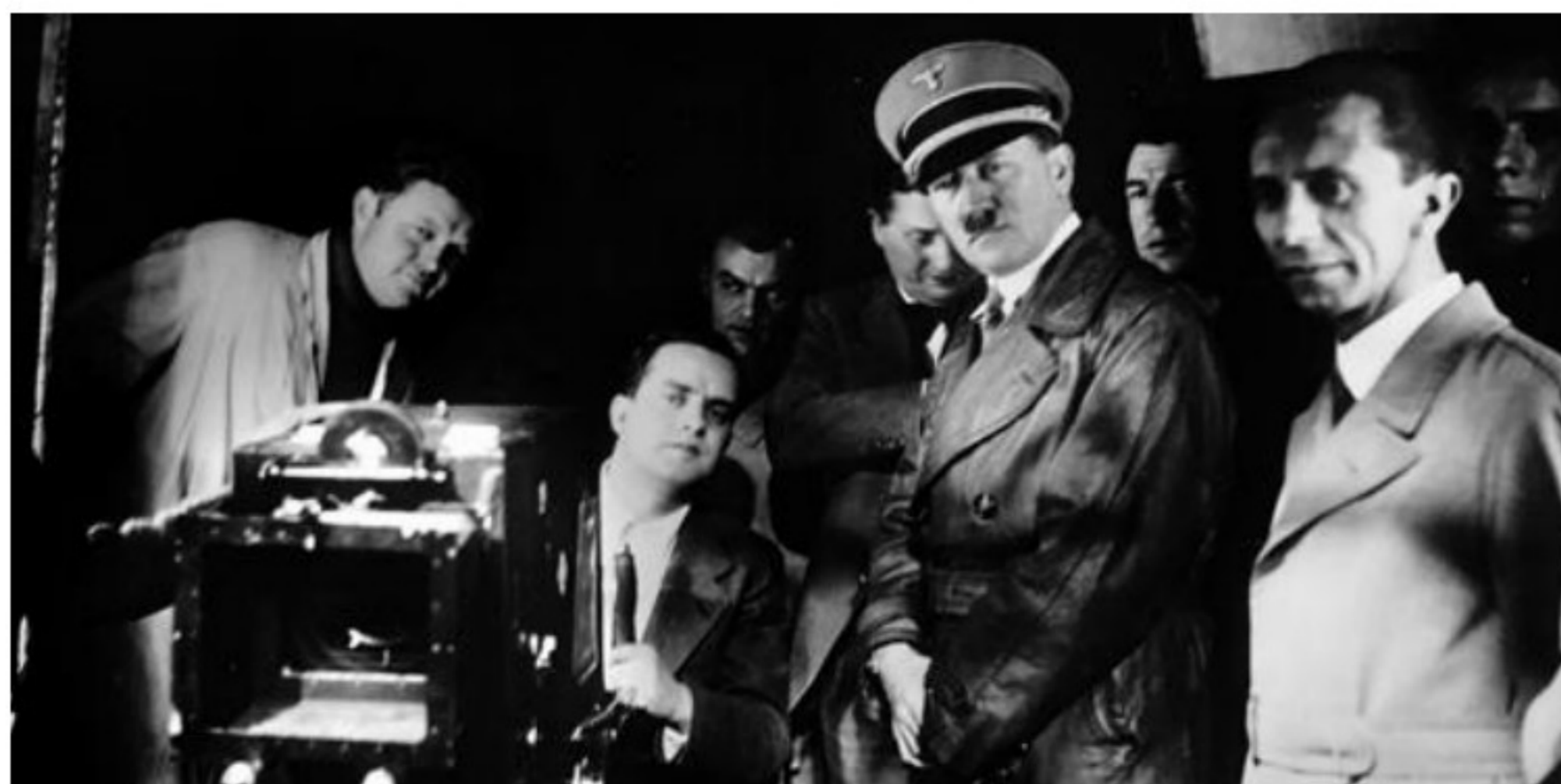
films antisémites au Continental Theater et que les studios autorisaient des purges de leur personnel juif sous la pression des contremaîtres ; également les années d'errance de «*Mank*», dramaturge raté et artiste en quête de sens, de son grand saut dans l'inconnu jusqu'à sa ren-

contre avec Orson Welles et le miracle *Citizen Kane* en 1941. Des minuscules oripeaux de *The Mad Dog of Europe* subsistent d'ailleurs dans *Kane*, quand le magnat Charles Foster Kane est montré sur une scène aux côtés d'Hitler, évocation à peine voilée de

la compromission de l'usine à rêves américaine – de sa collaboration. Toute ressemblance avec notre époque, etc.

OLIVIER LAMM

THE MAD DOG OF EUROPE de RUBIKA SHAH (1h23), en salles.



Le docu revient sur la période entre l'arrivée au pouvoir des nazis et la Nuit de cristal. JOKERS FILMS

Expo/ Martin Schongauer, gravure de mondes

Le Louvre consacre une belle exposition au peintre et graveur alsacien du XV^e siècle. De la mélancolie d'une «Vierge» au pelage de créatures fantastiques, ses œuvres sont marquées par l'attention au détail et le naturalisme.

Il a le don pour rendre un encensoir de messe aussi altier qu'un souverain pontife, pour donner vie aux tuniques des anges dans une explosion de plis et de fronces. Il remplit les scènes les plus graves, telles celles de la passion du Christ de petits détails parfois cocasses, souvent touchants : des chiens se flairent le museau quand Ponce Pilate se lave les mains, un enfant aux boucles blondes semble, de gravures en gravures, être emporté par la cohue de ses aînés, un crâne fronce les sourcils sous la croix. Et sur le mollet maigrichon d'un garde du tombeau de Jésus, on peut suivre le chemin des veines. Tout cela par l'action d'un burin gravant une plaque de cuivre.

L'immense Martin Schongauer (Albrecht Dürer lui-même le surnommait le «*beau Martin*», sans qu'on sache si c'était son minois, sa peinture ou son nom de famille qu'il visait ainsi) est exposé au Louvre dans un format assez exceptionnel : quelques dessins rarement montrés, une soixantaine de gravures et surtout sept de huit panneaux peints qui lui sont attribués, dont l'émouvante *Vierge au buisson de roses* décrochée pour l'occasion de l'église des Dominicains de Colmar. Ce grand tableau peint en 1473 par Schongauer est posé à hauteur de visiteurs : «*L'occasion unique de voir cette œuvre de manière plus proche, les yeux dans les yeux de la Vierge*», dit Pantxika Béguerie-De Paepe, ex-conservatrice en chef du musée Unterlinden de Colmar et commissaire de l'exposition du Louvre, avec Hélène Grollemund.

Historiens enquêteurs. Les yeux dans les yeux de la Vierge donc, d'elle à nous, on peut jauger toute la mélancolie de cette mère qui détourne le regard de son fils qu'elle sait condamné et qui mêle dans ses cheveux sa main d'enfant. Autour d'eux, chaque fleur (les fraisiers au sol, un iris, une pivoine...), chaque oiseau (un pinson, un rouge-gorge, des chardonnerets...) est reconnaissable. C'est la marque de Schongauer : son naturalisme qui lui fait dessiner à l'arrière arrière-plan d'une crucifixion non pas un arbre, mais un hêtre ou chêne.

Schongauer plante sa touche naturaliste jusque dans les pelages de ses créatures fantastiques : les tailles de son burin sont différentes selon que les poils de son *Griffon* (vers 1470-1475) fournissent le toupet de sa queue, recouvrent sa cuisse arrière ou sa patte avant.



La Vierge au buisson de roses (1473). PHOTO BASTIEN GARNIER

Dans sa géniale *Tentation de saint Antoine* (même période) le pauvre homme est agrippé, ceinturé, tirillé par des monstres à piques, poils, plumes, trompes et griffes qui l'entraînent dans une ronde infernale dans les cieux. Malmené, le saint reste étonnamment stoïque.

De la vie de cet artiste de la fin du Moyen Age, on ne connaît pas grand-chose. Ni sa date de naissance précise, ni les traits de son visage (un portrait existe, mais réalisé bien après sa mort). Schongauer est né dans une famille d'orfèvres installée à Colmar, c'est à peu près tout ce qu'on sait de certain. A tel point que le spécialiste Philippe Lorentz peut écrire dans le catalogue de l'exposition qu'«*il y a autant de Martin Schongauer que d'historiens qui se sont intéressés à lui*».

Ce sont donc les traits de ses gravures et de ses peintures qui parlent de lui. Chaque détail, chaque ombre, chaque ovale de visage ont été des pistes à remonter pour les historiens de l'art enquêteurs qui se sont penchés sur le mystérieux Schongauer. Ces hachures si graphiques, ces crochets et ces virgules pour modeler le sol et la lumière sous les pieds de ses personnages par exemple, ressemblent fort à celles du maître du retable de



Tentation de saint Antoine (vers 1470-1475) PHOTO G. DE CARVALHO

Stötteritz, que Schongauer a sans doute fréquenté, ou étudié. Et ce petit ange qui récupère le sang du Christ dans une coupe signe sa proximité envers le Maître E.S., prolifique graveur du Moyen Age jamais identifié. Mais sa filiation la plus évidente est celle qui le relie au peintre Van der Weyden. A-t-il été son élève ? Ce qui semble plutôt improbable. Ou bien a-t-il approché les copies de ses œuvres lors d'un séjour à Nuremberg ?

Riche postérité. A chaque œuvre de Schongauer exposée ou presque, les deux commissaires en ont associé une autre d'artistes qui l'ont précédé ou suivi. Passionnante façon de rappeler qu'un grand artiste ne s'ébroue pas seul dans son génie et qu'il paie toujours sa dette à quelques devanciers, y compris parfois moins doués que lui. Sur-tout, l'exposition montre à quel point le beau Martin fut un artiste majeur dès son vivant qui marqua des générations d'artistes, bien au-delà de sa région d'origine, le Rhin supérieur, important centre d'art de l'époque. La deuxième partie de l'exposition se consacre précisément à cette riche postérité (on retrouve du Schongauer chez Cranach ou Fra Bartolomeo) et à ce qu'on pourrait pres-

que appeler aujourd'hui les produits dérivés créés à partir de son œuvre : tel artisan repeint par-dessus une gravure abîmée de Schongauer comme on ferait un coloriage de luxe, tel autre reprend les douze stations de sa *Passion* pour en couvrir une assiette en faïence.

Schongauer sera également récupéré, plus récemment et cette fois repeint dans des couleurs bien plus sombres, quand la France et l'Allemagne se disputeront l'Alsace : Maurice Barrès fit de la *Vierge au buisson de roses* le symbole de l'Alsace prisonnière et annexée par l'Allemagne avant que l'historien de l'art nazi Ernst Buchner, quelques années plus tard, ne voie en Martin Schongauer «*l'expression de la force primitive prise par l'idéologie nazie*», comme l'écrit Philippe Lorentz. On pense alors à ces deux chiens qui, plutôt qu'écouter Pilate, préféreraient se détourner des hommes et frotter leurs museaux.

SONYA FAURE

MARTIN SCHONGAUER, LE BEL IMMORTEL au Louvre (aile Sully), jusqu'au 20 juillet. Catalogue édité chez Skira/Louvre.

Luthiers, guitare héros

Modèles iconiques ou créations sur mesure: les fabricants et réparateurs indépendants, font mieux que résister aux grands groupes industriels.

Par BRICE MICLET

A première vue, c'est un paradoxe: malgré l'omniprésence grandissante des mastodontes internationaux de la vente en ligne d'instruments de musique tels que Thomann ou Amazon, malgré les stratégies agressives des grandes marques américaines comme Gibson et asiatiques comme Yamaha, malgré l'augmentation du coût des matières premières, la fabrication de guitares artisanales françaises se porte bien. A des volumes réduits et dans leur coin, à un rythme différent également, les luthiers indépendants tirent leur épingle d'un jeu où la concurrence semble déloyale. La preuve: en 2020, le centre de formation ISM en dénombrait 449 dans l'Hexagone. Cinq ans plus tard, le Centre national de la musique (CNM) en recensait 907. «Il est difficile de dire si cette différence reflète une réalité ou si elle provient d'une meilleure méthode de recensement», détaille Jacques Carbonneaux, vice-président de l'Association professionnelle luthiers guitares (APLG) et chargé de mission pour la Chambre syndicale de la facture instrumentale (CSFI). Mais ce qui est certain, c'est que l'augmentation est bien réelle, on le constate tous les jours.»

«Achat réfléchi»

Cette vigueur tranche avec la situation catastrophique des magasins généralistes de guitares et d'instruments qui ferment les uns après les autres. Une «hécatombe», comme l'expriment beaucoup d'observateurs. Les luthiers, eux, vendent directement aux clients, depuis leurs ateliers ou dans les nombreux salons de guitares qui ne désespèrent pas. «A la différence des magasins généralistes, les luthiers ne subissent pas la concurrence des vendeurs en ligne de guitares comme Thomann et consorts», explique Julien Lebrun, luthier et prési-

dent de l'APLG. D'autant que la vente en ligne augmente le nombre d'instruments possédés et que la plupart des artisans vivent principalement non pas de la fabrication de guitares, mais de la réparation et de l'entretien. Par ailleurs, quand un guitariste veut s'offrir une guitare à 3000 euros, il veut la tester, l'essayer avant. C'est un achat réfléchi, non impulsif, un marché parallèle.»

Prix attractifs

Ils sont quelques-uns, tout de même, à vivre uniquement de la vente de leurs modèles. C'est le cas de Ted Guitars, basé à Bordeaux, qui a la particularité de fabriquer des instruments en aluminium: «La grande distribution, c'est un peu comme l'IA, on ne peut pas lutter contre. Il faut donc se différencier, apporter autre chose. Aujourd'hui, pour 2500 euros, on a des luthiers qui peuvent sortir des instruments sur mesure, construits en matériaux locaux, en bois locaux, avec des micros français.» Pourtant, les grandes marques comme Gibson, Fender ou Ibanez font, elles aussi, du sur-mesure, des guitares «customs» bien réalisées, et ce depuis des décennies. «Mais leur politique agressive, finalement, nous sert», poursuit le luthier Ted Guitars. Leurs produits sur mesure peuvent coûter jusqu'à 5000 ou 6000 euros et mettent parfois un an à être livrés. Alors qu'un luthier peut faire aussi bien, voire mieux, pour moins cher et en seulement six mois.»

Ce petit secteur énergique n'est cependant pas totalement préservé d'embûches. Le 9 mars, la marque américaine Fender, la plus populaire au monde, remportait un procès intenté en Allemagne contre le fabricant chinois Yiwu Philharmonic Musical Instruments Co., accusé de vendre à bas coût des instruments copiant son modèle emblématique



Customisation d'une guitare dans l'atelier d'un luthier parisien. PHOTO CHRISTOPHE MAOUT

que Stratocaster, créant une jurisprudence au niveau européen. Une pratique pourtant extrêmement courante: les ersatz de Stratocaster donc, de Fender Telecaster, de Gibson Les Paul ou SG pullulent dans le monde, y compris chez les luthiers indépendants. «La plupart des artisans tentent d'imposer leur propre design tout en créant leurs versions de

modèles iconiques, parce que les clients le leur demandent», remarque Julien Bitoun, créateur de la chaîne Youtube Guitare Obsession. Pour ceux qui font de la réplique ou un travail s'apparentant à ce que les grandes marques proposent avec leurs instruments sur mesure, cette jurisprudence peut rendre les choses délicates. Mais ceux qui restent, ceux qui durent dans

MUSIQUE

se lancent directement dans la fabrication de modèles uniques, non sans se heurter à la réalité du métier. «Ce sont souvent des personnes qui s'autoproclament luthiers mais qui manquent d'expérience ou de compétences, même s'il y a aussi quelques très bonnes choses», explique Jonathan Berg, qui a fondé la marque Berg Guitares il y a quatre ans mais qui exerce depuis vingt ans. Il est devenu plus facile de créer une identité visuelle ou un logo, on peut se lancer plus facilement que lorsque j'ai commencé.» Mais il faut que la qualité, argument phare de ce métier, suive. «On remarque que beaucoup de nouveaux-venus dans la profession créent leur autoentreprise, s'y mettent à plein temps, mais finissent par reprendre un travail à côté, complète Jacques Carbonneaux de l'APLG. Et c'est à double tranchant : les luthiers qui se lancent en utilisant Instagram ne transmettent pas vraiment la passion de la guitare, mais plutôt celle de la lutherie.» En d'autres termes, davantage de luthiers, mais pas plus de guitaristes et donc d'acheteurs.

La question des matériaux est également centrale. La facture instrumentale mondiale est confrontée à des problèmes d'approvisionnement en bois, que ce soit le pernambouc brésilien, que le pays souhaite protéger, l'ébène ou l'épicéa de Sitka qui se raréfient drastiquement. Il y en a bien d'autres, et la guitare électrique n'est pas épargnée. Plusieurs luthiers français misent donc sur le bois local, comme Jonathan Berg, qui produit entre 40 et 50 instruments par an. «Par conviction, je me suis positionné en ayant une approche écoresponsable. En France, on a ce qu'il faut avec le noyer ou les épicias par exemple, mais il faut régulièrement faire de la pédagogie auprès des clients.» En misant sur une forme de traditionalisme, imposant leurs modèles des années 60 comme des standards, les marques historiques ont également imprimé un narratif technique, notamment concernant les bois à utiliser. «Il faut être honnête», assène Julien Lebrun. L'écoresponsabilité n'est pas une demande majeure de la clientèle. Beaucoup veulent encore des guitares construites avec des bois exotiques. On aura beau expliquer qu'il n'y a pas de différence mécanique entre un manche en palissandre, en acajou ou en tilleul, certains répondront que malgré tout, ce petit acajou, il rajoute une belle rondeur dans les hauts médiums. Il l'a lu sur Internet, il en est persuadé, et on ne peut rien y faire.»

L'atout de la relation client

Julien Bitoun complète : «On remarque que le premier critère pour un musicien lorsqu'il achète une guitare, c'est la valeur à la revente. Et sur ce point, les luthiers ne peuvent pas concurrencer les grandes marques. Les guitares artisanales perdent presque la moitié de leur valeur sur le marché de l'occasion.» Pour quelles raisons ? «Parce que tout se joue sur le nom du luthier», explique Vincent Brun, luthier autodidacte et créateur de la chaîne Youtube Brun Guitars, qui dispense également des formations à destination de particuliers. «Sauf si le fabricant a un nom très connu, et ils ne sont pas nombreux, l'instrument est presque invendable. Ça peut même refroidir certaines personnes quant à se diriger vers un lu-

thier.» Cela explique notamment pourquoi peu de guitares artisanales sont disponibles en magasins. Parce qu'un instrument fait main c'est aussi un narratif, une démarche, une histoire. «J'ai essayé de me rapprocher des boutiques de guitares, elles m'ont ouvert leurs portes, elles ont été super, se souvient Ted Guitars. Mais ils ont souvent des contrats avec des grandes marques, ils doivent avoir des stocks, donc de la trésorerie immobilisée. S'ils ne vendent pas de Fender ou de Gibson, ils perdent la licence, et donc des clients. Pour vendre nos guitares, ils doivent intégrer un discours, connaître les instruments, savoir les préparer.

C'est compliqué pour eux. C'est plus facile de vendre une Stratocaster.» D'autant que la qualité de production des grandes marques s'améliore d'année en année. «Elle n'a même jamais été aussi bonne, conclut Julien Bitoun. On vit un âge d'or de la production industrielle. C'est vrai, leurs produits sont très fiables, le suivi est bon, je n'ai jamais vu un modèle standard ou custom de Fender raté. Mais l'un des gros avantages des luthiers, en plus de l'originalité et de leur univers sonore original, c'est la relation avec le client.» Sur ce point essentiel, les sites de vente en ligne ne sont pas près de rivaliser. ◆



le milieu, sont généralement ceux qui ont trouvé leur propre forme et sont parvenus à l'imposer.» Les luthiers interrogés disent d'ailleurs comprendre la démarche de Fender. L'augmentation du nombre de luthiers s'observe également sur les réseaux sociaux, Instagram notamment. Beaucoup d'autodidactes et de jeunes tout juste sortis de formation

le bel
immortel

MARTIN SCHONGAUER

LOUVRE

Exposition au Louvre
8 avril – 20 juillet 2026

Réservez sur louvre.fr – Adhérez sur amisdulouvre.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE

arte Libération

Martin Schongauer, Le Forgeron en émail de roses (détail), 1473, Colmar, copie des 1470s, avec l'aimable autorisation du conseil de fabrique de la cathédrale Saint-Martin à Colmar, photo © Région Grand Est - Inventaire général / Hervé Guéhen

MUSIQUE/



FRED BERTHET ET RELATIF YANN

Under Nylon

On n'en finit pas de (re)découvrir les Martin Dupont, météore synth-punk 80's. Cette fois avec des remixes, inédits et reprises, comme ce *Under Nylon* par deux de leurs collègues de Marseille.

BLUE BOYS CLUB

Matcha Latte

En attendant la sortie d'un EP prochainement, voici un trio parisien qui s'érige contre les cadences infernales et les risques de burn-out à grands coups d'electro-punk. C'est fort!

ON Y CROIT



JOSH SHINNER

E.R. Thorpe Enfin seule

La Britannique a pris tout son temps pour réaliser un remarquable premier album, tout en douceur mélancolique.

Tout vient à point à qui sait attendre. Aussi éculée soit-elle, cette formule s'applique à la lettre à la carrière de la chanteuse anglaise

Emma Thorpe. Longtemps membre de The Low Drift, collectif folk tendance sandales et vêtements traditionnels, tourné vers le folklore et l'histoire des îles britanniques, cette fille d'un guitariste de blues élevée dans un bled perdu du nord du Nottinghamshire (à équidistance de Birmingham et Sheffield), a attendu, attendu et encore attendu avant d'oser se lancer en solo. Apparue avec un aimable premier EP en 2017, *E.R.* Thorpe a poursuivi sa quête pendant six ans avant de voir ses efforts se concrétiser en 2023. Avec *E.R. Thorpe*, collection de six titres à la fois classiques et contemporains, le combo guitare sèche /voix cède sa place à un univers éminemment personnel, où la six cordes se frotte à de lancinantes rythmiques électroniques, et sa voix, aérienne

et grave, flotte sur de discrètes nappes. Une vie de résilience et d'essais contrariés mise en musique. Et comme dans tout conte de fées, même tardif, la suite de l'histoire tient à une rencontre. Complètement fou de ces six titres et de cette chanteuse entendue dans un café, Damian Harris, ex-boss du label Skint – qui lança Fatboy Slim –, reconverti dans l'affaire familiale de pub gastronomique, la signe aussitôt sur son microlabel Vicious Charm pour un premier album en forme d'aboutissement personnel.



E.R. THORPE
HUMAN LOVE
(Vicious Charm)

La quadragénaire (ou quinquagénaire, on ne sait pas et on s'en moque), réussit avec son *Human Love* le disque d'une vie, puisant ses inspirations dans les paysages filmés par Wim Wenders, la poésie dramatique de Nick Cave et les séries en noir et blanc de la grande photographe américaine Sally Mann. Attirant à elle la fine fleur de la scène musicale de Nottingham, c'est avec le batteur Kev Bales (Spiritualized), le bassiste de jazz Simon Paterson ou le producteur house Matt Klose (Crazy P), censé apporter des beats mais venu avec un quatuor à cordes en bonus, que se dessine un album exigeant dans lequel il est conseillé de plonger et de s'abandonner.

BENOÎT CARRETIER

Vous aimerez aussi

BETH ORTON

TRAILER PARK (1996)

A cheval entre folk, down-tempo et bidouillages, ce deuxième album est un classique de spleen électronique porté par la voix tout en graves de Beth Orton.

MAZZY STAR

SO TONIGHT THAT I MIGHT SEE (1993)

Shoegaze, éthéré et rêveur, cet album du groupe de Hope Sandoval et David Roback porte la mélancolie au niveau supérieur.

KRISTIN HERSH

HIPS AND MAKERS (1994)

Echappée de ses Throwing Muses devenus trop bruyants pour elle, Kristin Hersh réussit la fusion parfaite entre rock indé et folk, l'émotion à son maximum.

LA POCLETTE

Les Louanges «Parfois, un cadre, on a besoin de le défoncer»

Le Québécois Vincent Roberge raconte comment il a voulu que le photographe Jean-François Sauvé le saisisse dans une maison qui symbolise pour lui le Québec.

La maison. «Je voulais tourner toutes les vidéos de l'album au même endroit, pour créer une sorte d'écosystème autour des visuels. Et cette maison, à deux heures de Montréal, s'est imposée à la fin du clip de *GODDAMN!* J'ai eu un coup de cœur la première fois que je l'ai vue: magnifique mais insalubre, en construction mais délabrée, terrifiante, hantée, magique. Il y a un bébé renard caché dans une pièce, une grange avec des chevaux, des moutons, des chèvres, des tronçonneuses au sol. Le propriétaire, un pote de l'acteur Viggo Mortensen, est toujours suivi par d'énormes chiens blancs. Dans la vidéo de *Correct*, on me voit l'intérieur de cette maison de dingue.»

Le cadre. «A la fin de la session photo, j'ai voulu que Jeff [le photographe Jean-François Sauvé, *ndlr*] prenne plein de clichés dont celui-ci. Cet album parle d'identité: la nation, le surmoi, le bagage intérieur et culturel... La maison représente le cadre dans lequel on existe. Et parfois, un cadre, on a besoin de le défoncer comme je m'appête à le faire avec cette fenêtre. C'est la vie qui finit par pousser de partout comme de la mauvaise herbe! Cet album est parti d'une question identitaire devenue une question existentielle. J'ai le sentiment que toute ma vie j'ai cherché à échapper à mon identité québécoise. Une chanson comme *Chez nous* est une lettre d'amour à mon Québec, mais c'est un hommage avec un sourire en coin comme quand je parle des quatorze mois d'hiver. Il y a chez nous un vrai esprit surréaliste, comme en témoigne un groupe comme Angine de Poitrine.»



LES LOUANGES ALOUETTE! (Bonsound)

Alouette. «C'est ma vision du Québec. La comptine *Alouette* est la première à avoir été authentifiée canadienne-française, la première chanson québécoise officielle. Ce qui est drôle c'est qu'il n'y en a pas d'alouette, en Amérique! La comptine parle de plumer un oiseau et je trouve que ça représente tellement bien la colonisation. Jamais je ne com-

parerai la situation des Premières Nations du Canada [les peuples autochtones] à celle des Québécois mais, au Québec, on est des deux côtés: à la fois plumeurs et plumés. Un des premiers albums politiques du chanteur Félix Leclerc a pour titre *l'Alouette en colère*. Vraiment ce titre, c'est une source intarissable de sens.»

Recueilli par **VINCENT BRUNNER**

FANTASTIC TWINS**False Index**

Plus habituée à des ouvrages électroniques échevelés, la Française Julienne Desagne s'attaque au dancefloor avec trois titres aptes à rendre folle (dans le bon sens) n'importe quelle foule. Irrésistible.

ZIYAD AL-SAMMAN**Wake Up**

Toujours aussi glam mais beaucoup moins disco qu'auparavant, ce Londonien plein de charme exorcise ses insécurités sur ce titre au fond assez britpop avec cordes, batterie puissante et guitares effrontées.

CABADZI**Poudrière**

Se taire c'est comme obéir, chante le duo Cabadzi. Entre rap, musique électronique et chanson minimaliste, il tape juste dans l'observation de notre incapacité pathologique à communiquer.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur Libération.fr en partenariat avec Tsugi radio



ALAIN JOCARD, AFP

CASQUE T'ÉCOUTES ?**Cécile de France**
Actrice**«Jamiroquai, il n'avait pas dansé, j'étais fâchée»**

L'actrice belge préférée des Français s'est habituée à croiser des poupées dans sa riche filmographie. Après *les Poupées russes* (2005) de Cédric Klapisch, suite du succès *l'Auberge espagnole*, Cécile de France est à l'affiche de *la Poupée*, de Sophie Beaulieu, aux côtés de Vincent Macaigne. Pour *Libération*, elle a joué le jeu de la poupée... de son!

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescente avec votre propre argent ?

War de U2, en vinyle, j'avais 15 ans. **Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?**

C'est soit vinyle, soit en mode connectée sur de bonnes enceintes et le son généralement assez fort.

Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ?

Le coffret double vinyle de Keith Jarrett, concert à Lausanne.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

En voiture. On est comme enveloppé dans un cocon, c'est un vrai bonheur, ça transforme le côté long, stressant et fastidieux de la conduite.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ?

J'aime bien le silence quand je travaille. Mais parfois des réalisateurs peuvent me donner une liste de chansons qui sont comme des indications de jeu pour mon personnage. Carine Tardieu le fait à chaque fois.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

Da Ya Think I'm Sexy? de Rod Stewart. Il a un côté un peu cheesy alors que c'est un grand artiste. Cette chanson, je l'écoutais quand j'avais 5 ans, et je la trouve vraiment merveilleuse.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?

Pas un disque mais plutôt le vocodeur. Je n'y suis pas habituée, ce n'est pas ma génération... Mais, au final, je me rends compte qu'on

peut faire des trucs vraiment chouettes avec cet outil.

Le disque pour survivre sur une île déserte ?

La bande originale de *la Leçon de piano* de Michael Nyman. C'est mon film préféré. Cela me permettrait, pour ne pas déprimer d'être seule, de m'évader à travers cette musique tellement romanesque et majestueuse, et qui met en beauté la nature.

Y a-t-il un label ou une maison de disques à laquelle vous êtes particulièrement attachée et pourquoi ?

Non, ça, je n'y connais rien du tout (*sourire*).

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Closer de Joy Division. Elle date de mon adolescence et, à l'époque, j'avais déjà posé la pochette vinyle en évidence dans ma chambre.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?

Our House de Madness. C'était ma chanson préférée quand j'étais toute petite. Du coup, c'est parfait pour faire la boucle entre mon enfance et ma mort.

Savez-vous ce que c'est que le drone metal ?

Pas du tout mais je suis curieuse d'entendre ça.

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Les concerts, car il y a un côté sacré et ils célèbrent une vraie grande communion entre les spectateurs et l'artiste, dont l'être humain a vraiment besoin. C'est ancré dans nos gènes.

Votre plus beau souvenir de concert ?

SES TITRES FÉTICHES

DAVE BRUBECK

Take Five (1959)

SIOUXSIE AND THE BANSHEES

Spellbound (1981)

THE BREEDERS

Cannonball (1993)

Ezra Collective, il y a trois ans à Paris. Musicalement, c'était fou, magique!

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club ?

Je n'y vais jamais, ce n'est pas trop mon délire.

Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène mais dont vous adorez les disques et inversement ?

Jamiroquai, parce qu'il n'avait pas dansé. Dans ses clips il danse tellement bien... J'étais fâchée.

Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée ?

Whiplash de Damien Chazelle. J'adore la batterie et les deux acteurs sont exceptionnels. Un très grand film, très savoureux musicalement.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

MSG II, Live au Madison Square Garden, de Vulpeck. Un vrai spectacle à voir en vidéo, c'est magique!

Le morceau qui vous rend folle de rage ?

Jamais la musique ne me mettra folle de rage. J'aime bien apprendre à aimer et sortir de mes habitudes.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Ne rien faire de Pauline Croze. Je l'adore, c'est une personne merveilleuse et délicate. Ça me connecte à mon humanité, au point que j'ai voulu la rencontrer.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

The Breeders. Elles sont trop cool et ont trop la classe.

Le morceau qui vous fait toujours pleurer ?

Hope There's Someone, d'Anohni & The Johnsons. Sa voix est extraordinaire, et ce qu'il chante, ça vous transperce le cœur.

Recueilli par **DAVID KAWIKA**

AGENDA

Florence Benguigui est à Paris le 18 avril. PHOTO EMMA BIRSKI

Ce samedi c'est **Disquaire Day**, le jour où des disques exclusifs vendus (trop ?) chers sont proposés à un public avide de vinyles, redécouvrant pour l'occasion l'existence des magasins spécialisés. Mais c'est surtout le jour des disquaires, des labels, des musiciens... et des amateurs forcenés de musique, qui se retrouveront tous chez Ground Control pour une journée riche en découvertes. Car le Disquaire Day dans cette salle de concert/disquaire/bar/librairie parisienne, c'est 70 labels venus proposer leurs productions, un après-midi de conférences, des concerts (Florence Benguigui and the Sensible Notes, Nouvelle Vague, June The Girl...), un atelier de création de pochettes pour les enfants, des DJ sets dès 22 heures... Bref une journée chargée.

Samedi à Paris, Ground Control.



PPJ est à Paris, au Print, le 23 avril. PHOTO DR

Le duo franco-brésilien **PPJ**, né pendant la pandémie, change de dimension avec la sortie de son nouvel EP, *Joker*. Avec leur musique inspirée par les sons des rues, ils revisitent le concept du soundystem comme le lieu où les genres se télescopent. Neoperreo, Miami Bass, techno, house, tous les styles

défilent dans leurs morceaux comme les écoles de samba pendant le carnaval en suivant la voix de Paula secouées par les productions de son complice Povoá. Pour fêter la sortie, de ce généreux sept titres, ils investissent Print, lieu éphémère, ancien central téléphonique de Ménilmontant animé par le chef Alexis Bijaoui et le label indépendant Cracki Records. Au programme, un set marathon de cinq heures, ponctué d'invités et de surprises en tous genres. Entre live et DJ set, PPJ sublime l'esprit de la teuf et ramène la fièvre des soirées baile funk sur le dancefloor sexy du Berghain.

Jeudi à Paris, Print, 26 rue Sorbier, Paris XXe.



Après une trop longue pause, le **FAME** est de retour et on s'en réjouit. Pour l'occasion c'est dans deux des salles du circuit parisien Dulac Cinémas, le Reflet Médicis et l'Arlequin, que ce festival dédié aux documentaires indépendants sur la musique a trouvé refuge. La programmation reste heureusement fidèle aux chemins de traverse, loin des films de promotions, souvent pilotés par les artistes eux-mêmes ou leur entourage, et des images calibrées pour les plateformes. Les docs choisis par l'équipe du Fame, Olivier Forest et Benoît Hické, sont avant tout de la création hors cadre et de l'inattendu, que ce soit dans les formats, les durées et les styles. Ainsi cette année, on pourra voir et entendre des films sur le black metal norvégien au féminin, entrer dans l'intimité du parrain de l'anti-folk, le New Yorkais Jeffrey Lewis, qui s'invite chez ses fans lors de ses tournées, découvrir la movida chilienne en compagnie du groupe Panico, plonger au cœur de l'afrofuturisme cosmique de Sun Ra ou rencontrer Pauline Black, qui fit les belles heures du ska britannique à l'aube des années 80 avec The Selecter. Tous de sacrés personnages.

Du 23 au 26 avril à Paris, au Reflet Médicis et à l'Arlequin.

LIVRES/

Fabio Viscogliosi

En son âne et conscience

Par
MATHIEU LINDON

Fabio Viscogliosi est musicien, peintre et dessinateur. Il est né le 26 juillet 1965 à Oullins (Rhône). Il est devenu orphelin le 24 mars 1999 quand son père et sa mère (et trente-sept autres personnes) sont morts dans l'incendie du tunnel du Mont-Blanc — il a écrit *Mont Blanc*, disponible en poche chez J'ai lu. Car il est aussi écrivain. Mais on passerait à côté de son œuvre si on omettait cet élément supplémentaire : Fabio Viscogliosi est un âne.

Rococo Notes est un livre entre essai et autobiographie qui fait la part belle aux divers talents de l'auteur, puisque, sur quasiment chaque double page, l'une est dessinée tandis que l'autre est écrite et que la musique en est un thème, quoique le thème soit surtout l'œuvre multiple de Fabio Viscogliosi, comment elle s'insinue en lui et comment il s'en débrouille. Et l'âne, donc ? L'auteur s'en explique très vite, sous le titre «Tête d'âne». «Suis-je un âne ? Je ne sais plus comment cette figure est apparue sur le papier, il y a très longtemps. On me demande souvent s'il s'agit d'un autoportrait ou d'un alter ego. Je n'en sais rien, je ne réfléchis pas sous cet angle. Je le vois comme un personnage générique, hybride, prompt à endosser plusieurs rôles, selon l'humeur.» Il est aussi «très souple à dessiner», le regard ailleurs, «perpétuellement décalé dans les situations qu'il traverse, sorte de Buster Keaton rudimentaire».

«Une sorte de réflexe musculaire»

En fait, il est rare que Fabio Viscogliosi réfléchisse sous un seul angle, quand il réfléchit, ce qu'il essaie souvent de ne pas faire, l'œuvre aussi a le droit d'être libre. «Je travaille perpétuellement à plusieurs choses à la fois. A l'instant, j'écris ce texte, tout en dessi-

nant des éléments de décor ou l'esquisse d'un possible tableau, le tout entrecoupé de musique, un enchaînement d'accords, un motif.» Pour dessiner, «j'ai parfois l'impression que ma main se déplace d'elle-même, dans une sorte de réflexe musculaire», ce qu'il ne faudrait pas appeler *improvisation*, plutôt une manière de réagir aux formes, par petits bonds». Dans son «Post-scriptum», Fabio Viscogliosi «sautille» pour de bon, «pour me réchauffer». Ce but est déjà apparu dans le livre, également lié au dessin. «Je m'active, sans bien comprendre pourquoi, pour me réchauffer, peut-être. Je ne travaille pas avec des idées mais avec des élans et des envies.» Il cite à nouveau une phrase de Jorge Luis Borges citée dans *Mont Blanc* : «Il n'y a qu'un cas où une œuvre est ratée, c'est lorsqu'elle correspond aux intentions de son auteur.» Et trouve que Borges «exagère, il y a bien d'autres manières de rater une œuvre». En tout cas, à lui, on ne peut pas reprocher son intention : «Je ne cherche pas à résoudre une équation mais à la dessiner, comme on installe des brindilles autour de soi.» C'est ça aussi que Fabio Viscogliosi dessine et installe avec chaque bref texte de *Rococo Notes*. Pourquoi ce titre ? Parce que «rococo» fait partie de ces mots dont «les ricochets sonores» surpassent le sens propre, lequel fait aussi l'affaire, puisqu'il provient de «la combinaison de "rocaïlle" et du portugais "baroco"». «Je l'imagine [ce mot, ndr] volontiers dans la tête de Philip Marlowe tandis qu'il remonte un trottoir humide de Beverly Hills, ou entre les dents de François Villon, égaré sur un chemin de campagne, livré à lui-même, prêt à tout.» Ce qui dit aussi la diversité presque ostentatoire des références de Fabio Viscogliosi. Ainsi, quand il vante l'impudicité du dessin et la communauté qui s'ensuit : «Pour certains, on loue la sûreté du trait ou les prouesses techniques, alors



DR

que c'est souvent l'inverse qui me touche : l'hésitation, les traces de doigt, les zones où la ligne dérape pour se rattraper de justesse, son caractère résolument enfantin, quel que soit l'âge de celui ou celle qui l'accomplit. Sensation égale devant les dessins d'Hokusai, de Paul Klee, de Franquin, ou ceux de ma fille de treize ans.» «Tracer des lignes»,

que c'est souvent l'inverse qui me touche : l'hésitation, les traces de doigt, les zones où la ligne dérape pour se rattraper de justesse, son caractère résolument enfantin, quel que soit l'âge de celui ou celle qui l'accomplit. Sensation égale devant les dessins d'Hokusai, de Paul Klee, de Franquin, ou ceux de ma fille de treize ans.» «Tracer des lignes»,

que c'est souvent l'inverse qui me touche : l'hésitation, les traces de doigt, les zones où la ligne dérape pour se rattraper de justesse, son caractère résolument enfantin, quel que soit l'âge de celui ou celle qui l'accomplit. Sensation égale devant les dessins d'Hokusai, de Paul Klee, de Franquin, ou ceux de ma fille de treize ans.» «Tracer des lignes»,

DR





c'est cette envie qui porte Fabio Viscogliosi vers le dessin.

«La question du bon tempo»

Quant à la musique, c'est sa paradoxale discrétion qui lui plaît. «La rythmique d'un morceau de musique est souvent perçue comme l'équivalent du décor ou de l'arrière-plan en

peinture. [...] Régulière, modeste ou puissante, une rythmique jugée efficace doit surtout savoir rester à sa place, en fond de court.» Et c'est «sa force». On en arrive au tempo. «La question du bon tempo se pose à tous les niveaux, dans tous les domaines – musique, littérature ou cyclisme –, à tel point qu'on finit par se demander si ce n'est pas la clef essentielle.

Bien entendu, le tempo est une donnée subjective, sournoise, son appréciation échappe à la science froide des montres et des métronomes.» Mais s'impose autant au dessinateur et à l'écrivain qu'au musicien. Et parfois «le miracle s'accomplit, les pièces s'alignent comme des planètes».

Bizarrie des sons: «D'un récit uniquement composé d'images, on dira qu'il est muet, contrairement aux pages de texte – supposées sonores, donc.» Muet comme Harpo dans les films des Marx Brothers à partir de l'amnésie supposée duquel Fabio Viscogliosi a écrit *Harpo* (Actes Sud, 2020). Par ailleurs, «la ligne de démarcation entre le dessin et les mots m'a toujours paru douteuse», puisque, loin d'«une illustration» et «un commentaire», dans son travail, «ils s'ancrent (sans jeu de mots) l'un dans l'autre, sont du même bois, tracés du même doigt». Et il n'y a pas que le tempo à être éventuellement sournois. «Une aventure est souvent la relation de ce qui la contrarie, la déroute, le tout présenté avec une certaine logique – les auteurs sont souvent sournois, ils ont la manie de transformer les hypothèses en destin.» Qu'on ne compte pas sur Fabio Viscogliosi pour se livrer à pareille infamie.

Trottinette «biscornue» et «abandonnée»

S'il imagine une Isabelle Huppert à tête d'âne et un «Swinging Stendhal», il a des innovations lexicales aussi inattendues: «un petit bourrelet d'encre», «le grain de la craie», la neige qui «tombe tendrement», cet «âge où l'on prend tout en vrac», des pensées qu'on pourrait presque «toucher [...] du bout des doigts», «une forme de géométrie sensible». Le sensible ou ultrasensible est partout. Fabio Viscogliosi a déniché un jour une vieille trottinette dans un grenier. «La pensée des enfants qui l'avaient un jour utilisée était émouvante. Cette trottinette abandonnée, biscornue, devenait pour moi le témoin de toutes les enfances lointaines et révolues.» Et, sur la page d'à-côté, on voit l'homme à la tête d'âne dessus. Les choses se mêlent, «on ne sait jamais quoi faire des émotions qui se tricotent ainsi», mais Fabio Viscogliosi sait, d'un art à l'autre et dans leur union.

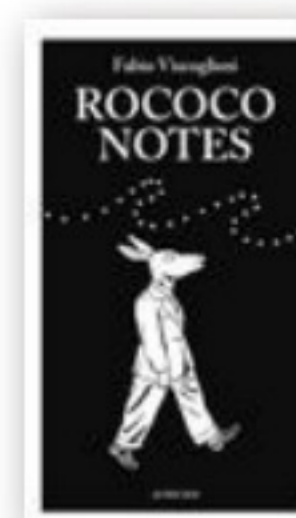
Il y a les lecteurs de *Mont Blanc*, ceux qui savent que Fabio Viscogliosi fait partie de cette communauté des orphelins qu'il décrit dans le livre de 2011: à la nouvelle du drame, y écrit-il, «des figures rococo me sont remontées par hoquets, fondu enchaîné de David Copperfield en Little Orphan Annie. Je me suis senti solidaire des orphelins du monde entier. [...] Orphelins passés, présents

et futurs, cela pend au nez de chacun et dépasse de loin le genre humain, je comprenais ça. En un éclair, j'ai réalisé que je ne serais plus jamais seul.» L'incendie est évoqué implicitement dans *Rococo Notes*. «Depuis quelques années, tout ce qui a trait au feu m'effraie», dans les premières

pages. Dans la seconde moitié: «La disparition de ceux qu'on aime peut vous faire perdre pied, on trébuche, vers le bas comme vers le haut. L'immensité cosmique m'attirait.» Il n'est alors pas facile de retrouver son «chemin terrestre» même si, soixante pages plus tôt, à propos de 2001, *l'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick, il a raconté qu'il «traque les marques du quotidien jusque dans l'espace».

De quoi Fabio Viscogliosi est-il l'héritier? De la condition ouvrière de son père, italien comme sa mère. Et de son nom. «Où que j'aille en France, le mien m'a longtemps posé problème.» Il ne signait pas ses livres avec au point que, «une des dernières fois où nous devions nous voir», son père lui demanda: «Pourquoi tu ne mets pas notre nom de famille sur tes livres, tu en as honte?» C'était sans doute vrai. «Une chose est sûre, après la mort de mes parents, Viscogliosi est apparu définitivement et en entier sur les couvertures de mes livres – qui m'aime me suivent.» Fabio Viscogliosi, c'est avec plaisir et émotion qu'on suit son travail. ◀

FABIO VISCOGLIOSI
ROCOCO NOTES
Actes Sud, 254 pp., 26 €.



LIVRES/

POCHES

ROSA MONTERO
LE TEMPS DE LA HAINE
 Traduit de l'espagnol
 par Myriam Chirousse.
 Métallisé «Suite»,
 384 pp., 12 €.



«— Sans amour la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Angela avait prononcé ces mots à haute voix, comme le juge qui émet un verdict définitif sur son propre destin. Et aussitôt après, elle s'abandonna à la douleur d'une manière voluptueuse, presque suicidaire.»

Kosovo à la ferme L'été cruel d'une enfance, par Pajtim Statovci

Par MAÏA SIEURIN

L'Heure de la vache est une grande traversée mémorielle. Le souvenir se déploie dans un flot continu, et la violence, parfois insupportable, est omniprésente. Après *Mon Chat Yugoslavia* (Denoël, 2016) ou encore *Bolla* (les Argonautes, 2023), Pajtim Statovci, auteur kosovar émigré en Finlande, reprend ici les thèmes qui lui sont chers, en partie autobiographiques : l'identité complexe de l'exilé, la guerre et le pèlerinage. Le personnage, anonyme, se double entre le petit garçon qu'il était en 1996, lors d'un été chez ses grands-parents au Kosovo, juste avant le début du conflit avec la Serbie, et l'homme qu'il est devenu en Finlande dans les années 2020, encore meurtri par la cruauté subie plus jeune, dont il peine à se souvenir. Pour ne pas mourir de cette souffrance refoulée, il lui faut retrouver les terres de cet été-là.

Les différents retours marquent la narration avec les va-et-vient de la famille du personnage entre le Kosovo et la Finlande, entre le traumatisme et ses réminiscences. L'identité du narrateur est alors noyée dans ce mouvement permanent. «Lorsque je viens ici, je ne dis pas que je vais chez moi, ni même en vacances, mais que je vais voir ma famille, et quand je repars, je ne dis pas non plus que je vais chez moi, mais dans ma famille [...]»

Une autre forme de violence se superpose : celle des hommes. Une scène est particulièrement difficile à lire. L'enfant se fait une joie d'assister à l'accouchement de la vache de ses grands-parents, mais le veau naît mal formé et le grand-père l'abat de sang-froid. Tout l'été, il ne s'en prend pas seulement à l'animal mais aussi à son petit-fils. Toutefois, l'enfant trouve refuge dans son monde intérieur fait de chimères et de bêtes magiques. Pour son père, c'est une honte. «Il est très sensible, le petit dernier, il fond en larmes pour un oui ou pour un non, il ne faut pas faire attention, et il a une passion pour t'inventer de ces choses, tu ne peux pas savoir comme il est doué pour mentir[...]» Une fois adulte, le souvenir est insupportable. «Ces événements me reviennent face au rayonnement des confiseries, et je décide de me tuer.»

Un événement le sauve pourtant. «Un décès entraîne un travail monstre, et si l'on refuse soi-même de vivre, je ne vois pas pire manque de tact que de l'imposer à autrui — dès lors, accompagner ma mère au Kosovo me semble être une meilleure étape à accomplir.» Cet ultime voyage lui permet d'affronter ce qui était enfoui en lui depuis l'enfance, devenu source de désespoir à l'âge adulte. Il fait également face à la pauvreté d'un pays en guerre plus de vingt ans auparavant et prend conscience du privilège d'avoir pu grandir ailleurs. Mais cette chance a eu un coût, celui du racisme et du déracinement. Écrire est alors son nouvel exutoire, «l'instant de l'écriture est entièrement différent de celui de l'événement à partir duquel on écrit, on est terriblement faible lorsqu'il nous arrive quelque chose de mauvais et beaucoup trop fort quand on en parle [...]». Les phrases sont très longues, s'étirant parfois sur plusieurs pages. Elles englobent tout : les dialogues, les réflexions, le «je» et le «il». Rien ne doit entraver le retour de la mémoire. ◆

PAJTIM STATOVCI L'HEURE DE LA VACHE
 Traduit du finnois par Claire Saint-Germain.
 Les Argonautes, 304 pp., 22 € (ebook : 13,99 €).

Deborah Levy, cubisme à la puissance trois Un trio de femmes et Gertrude Stein

Par PHILIPPE LANÇON

C'est comme un film de Woody Allen, mais féministe, donc, au regard des circonstances, pas de lui : trois femmes à Paris, entre Montmartre et la Rive gauche, vivent une amitié sensuelle, comme si Paris était toujours une fête, et l'une d'elles, la plus jeune, finit par trahir les deux autres, par le biais d'un mari lointain et d'un chat. L'histoire se déroule de l'automne 2024 au suivant. Les trois copines y vont fort sur le cholestérol, méchante graisse qu'il n'est plus question de laisser aux hommes. Elles dévorent des raclettes, des baguettes de brie, célèbrent «l'omelette Aurore que George Sand avait donnée à Victor Hugo. Pour ça, il fallait huit œufs, de la crème fraîche épaisse, des fruits confits, des marrons glacés, des cerises, de la frangipane et des montagnes de beurre fondu». Tout cela, bien arrosé. L'une des trois, Fanny, qui travaille dans la finance et a des tas d'amantes, «devait suivre un régime nourrissant pour soutenir son intense vie sexuelle, même si elle était surtout amoureuse de Lucia».

Austérité. Celle qui raconte ressemble à Deborah Levy. Anglaise comme elle, installée comme elle en partie à Paris, quelque part dans le Quartier latin. Elle a des souris dans son appartement et veut écrire un essai sur Gertrude Stein, l'écrivaine et collectionneuse, l'amie de Hemingway et de Picasso, celle qui a injecté en littérature avec austérité l'art cubiste de la fugue et qui écrivait : «Il est à présent acquis que tout est semblable sauf la composition et le temps, la composition et le temps de la composition et le temps dans la composition. Tout est semblable sauf la composition et comme la composition est différente et le sera toujours tout n'est pas semblable.» «Gertrude», note la narratrice qui l'appelle parfois Stein, «ne cesserait d'écrire des phrases infiniment identiques et infiniment différentes». On ne saurait mieux dire.

Gertrude Stein, Américaine d'origine allemande, a vécu longtemps à Paris avec son amante, Alice B. Toklas. Elle était un point d'eau pour les artistes d'avant-garde, les jeunes écrivains, surtout américains. Elle achetait les œuvres des uns, influençait (ou pas) le travail des autres. Toutes deux sont mortes ici, l'une en 1946, l'autre en 1967. Le lecteur ignorant apprendra beaucoup de choses, grâce à la narratrice, sur cette personnalité déterminante de l'histoire de l'art et,

à sa façon, du féminisme : «La force expérimentale du langage de Stein lui est venue d'avoir appris à parler d'art plastique, de son amitié avec Picasso et de sa condition queer.» Alice sa compagne, «fumeuse invétérée, avec une prédilection pour les gants qui coûtent cher, [...] fourrera les feuilles de laitue de ris de veau et de truffes marinées dans du sherry pour sa bien-aimée, prendra en charge le travail éditorial de ses livres, aidera Gertrude à s'autoéditer et trouvera le temps de faire sauter cent cuisses de grenouille dans du beurre et de la crème.» Le cholestérol, toujours : signe d'appétit, de liberté, de jouissance et de saturation. Fanny s'inquiète du temps que la narratrice passe à recopier des phrases de Gertrude Stein qu'elle ne comprend pas : «Elle pense que Gertrude me déprime. C'est vrai, Gertrude me transmet une sorte de tristesse. Lire sa prose est épuisant. Ne jamais parvenir à entrer dedans. D'une certaine façon, il était écrit que je devais prendre sa défense». Stein est-elle aujourd'hui attaquée ? Non. Peu importe, il faut croire en sa mission pour écrire, même si cette mission est brumeuse : «Quand j'ai dit à Fanny que j'ai jamais les livres que je ne comprenais pas, elle a répondu : "pourquoi ne pas faire du sexe que tu ne comprends pas ?"» Fanny est une prosélyte.

La troisième femme, la charmante traîtresse, c'est Eva, illustratrice à succès. Son mari vit à Seattle. Ils ne parlent que par WhatsApp, et ne parlent que d'une chose, c'est du moins ce qu'elle dit aux autres : leur chat. Elle l'a baptisé Le fil, mais Fanny a décidé de le rebaptiser Bob. L'histoire commence quand il a disparu et qu'elles partent à sa recherche. Elles cherchent Le fil, tandis que la narratrice a décidé, avec Stein, «de tirer sur le fil». Le parallèle, trop souvent répété, évoque une grande idée du modernisme : on ne comprend ni ce qu'on peint, ni ce qu'on écrit, qu'on peint et qu'on écrit parce qu'on ne comprend pas. Bref, on cherche et on montre qu'on cherche au sein du chaos des événements et des sensations. C'est ce que fait, à travers la narratrice, Deborah Levy. Au passage, désormais obligé, les grands mâles dominants en prennent pour leur grade, à commencer par Picasso : «Je le soupçonne d'avoir été incapable de peindre le visage d'une femme qui ne le désirait pas sexuellement ou qui refusait de se soumettre à son sadisme.» Sauf, ajoutée-t-elle, quand il peint son célèbre por-



trait de Stein : «Dans ce portrait, elle est un sujet féminin pensant. Pas une machine de souffrance. Ni une déesse ni un paillason.» La psychologie morale ne fait pas bon ménage avec la critique d'art. Le frère de Gertrude Stein, Leo, qui s'est brouillé avec elle en 1914, ne fait pas l'objet d'un traitement plus nuancé.

Collage. Le livre offre, cependant, autant de plaisir que ce pot-au-feu de 6 heures que la narratrice mange avec un vieux beau prénommé Jean-Luc, qui aura in fine son premier rôle dans l'histoire. «Pourquoi vous intéressez-vous à ce point au chat perdu d'Eva ?» lui demande-t-il en servant du côtes-du-rhône. «Je ne sais pas trop, répond-elle. Mais j'ai décidé de tirer sur ce fil pour voir où il me mènera.» Jean-Luc résume

MÓNICA OJEDA**MÂCHOIRES**Traduit de l'espagnol
(Equateur)
par Alba-Marina Escalon.
Folio, 400 pp., 10 €.

«— Lève-toi. Ne m'oblige pas à le répéter. Obéir. Son cœur était un rat fuyant vers les égouts en plein jour. Elle avait encore du mal à plier les doigts, mais elle réussit à les appuyer contre le sol pour se relever maladroitement.»

FLORENCE SEYVOS
UN PERDANT MAGNIFIQUE
Points, 160 pp., 6,95 €.



«Je lui tenais compagnie, soir après soir. Je n'aurais pas supporté de rester dans ma chambre, sachant qu'il allait se réveiller dans le salon vide et commencer ses errances nocturnes, son occupation maniaque de la cuisine.»

Gertrude Stein et Alice B. Toklas à Paris, en 1923, photographiées par Man Ray.
PHOTO LA COLLECTION. ADAGP



alors ce qu'elle a voulu faire : «Je commence à comprendre la composition de votre essai. Vous allez écrire sur l'avant-garde dans la langue du réalisme...» Le contraire semble aussi approprié : Deborah Levy tâche d'écrire sur la réalité de ce qu'elle vit dans la langue de l'avant-garde (collage d'images et de situations comme Cézanne et les cubistes agençaient leurs plans, succession de flashes sans liens explicatifs, variations répétitives, caprices métaphoriques, bref, un jardin anglais à la Gertrude Stein). «[...] ce qui créera un mouvement d'attraction-répulsion entre les deux. Le réalisme et l'avant-garde ont un fort taux d'humidité, mais je suis sûr que vous êtes en train de découvrir qu'ils se comportent de manière très différente quand ils sont exposés directement à la lumière.» Beaucoup de phrases vibrent dans leur cible,

par exemple : «C'est un sentiment horrible de ne pas pouvoir mettre fin à quelque chose quand on arrive au bout du chemin.» La narratrice n'écrira pas son essai sur Gertrude Stein, mais, sous la forme d'un récit hybride, où la prose par soubresauts de l'autrice est guidée et contaminée par celle de son sujet, il l'a été par Deborah Levy. Une remarque de Gertrude Stein, qu'elle cite, définit son travail fin et martial, lourd et léger : «J'aime la sensation des mots qui font comme ils veulent et comme ils doivent faire.»

DEBORAH LEVY
UNE ANNÉE À PARIS
AVEC GERTRUDE STEIN
Traduit de l'anglais par Céline Leroy.
Editions du sous-sol, 224 pp.,
21,50 € (ebook : 14,99 €).

Le silence du hameau

Irène Mayaffre s'attache à un lieu cévenol, où au travers des siècles «se tenait la vie»

Par **THOMAS STÉLANDRE**

A l'image des *Profilis paysans* de Raymond Depardon, on y entre par la route. Celle qui mène ici est «étroite et sinieuse». Avancions, un peu bringuebalé, sur le chemin fraîchement asphalté, comme déjà se matérialise les couches d'une histoire en train de s'écrire. «Finis les pissenlits, les cistes et les silènes sur la terre-plein central, le chuintement de leur contact avec le châssis de l'auto», bien que la nature impressionne toujours, de même la voix – avec ce paradoxe : le silence qu'elle impose à l'oreille, lequel tiendra jusqu'au dernier mot du livre («silence», précisément).

Nous sommes dans un hameau isolé des Cévennes, loin du bruit des villes, en hauteur et en même temps encaissé, protégé. Par où commencer ? «Un géologue vous raconterait l'histoire de ces montagnes, comment, il y a plusieurs centaines de millions d'années, sont advenues ces roches brassées et secouées, extirpées, malaxées, métamorphosées, à des températures dépassant l'entendement.» Mais l'instance narrative n'est pas géologue, même si elle s'en va creuser l'écorce. Elle s'adresse semble-t-il au lecteur sans la ramener, en connaissance de cause et des alentours, décor et habitants.

Dans ce cadre «se tenait la vie» et elle s'y tient encore à la lecture. «La terre appartient à ceux qui la cultivent», dit Octave à Martin à la fin du XX^e siècle. Octave – veillons aux indicateurs de temps semés avec juste mesure –, il faut le situer sur la frise (en partant du deux-pièces-cuisine où, «à la fin des années 1990», il achève sa vie), tout comme Martin un peu plus tôt (que voilà «un dimanche matin des années 1960») ou Judith (mariée «en 1652» au père d'Antoine, dont il sera aussi question).

«Durant les quatre-vingt-dix années de son existence, Judith n'avait pas lu un seul livre, pas tracé un seul mot sur la moindre page. Et pour cause, elle était illettrée. Son monde ne s'était construit qu'en observant les autres et en écoutant des paroles.» Le livre remplit à l'inverse les pages sans chapitrage, tout en transitions et en volutes, et progresse à l'avenant dans l'observation et l'écoute.

Robe flamenco. D'une figure à l'autre, les terres, les livres et les traits de personnalité se transmettent. Peut-être ne sait-on plus toujours

bien qui l'on suit, mais ce n'est pas un problème et c'est même sans doute l'idée : délier, abolir les frontières, et montrer ce qu'un jeune couple de camisards parti combattre les troupes de Louis XIV peut avoir de commun avec n'importe quel jeune couple. Antoine et Marguerite : «Quand ils disaient qu'ils s'aimaient, c'était l'absence de peur qu'ils éprouvaient. Ce n'était pas d'être aimé qui les rendait heureux, mais d'effeuiller le livre inconnu et ouvert qu'était encore l'autre, curieux qu'ils étaient de visiter son secret tandis que se distillait ils-ne-savaient-quelle-hormone d'attachement qui les rendait si intimes qu'ils croyaient être deux depuis toujours.» Sur la vieillesse et la maladie, et de nos jours, même acuité dans le dessin. Eléonore : «Elle avait beau porter une perruque auburn, une robe flamenco à pois rouges et s'être verni les ongles de pieds et de mains, elle était une fée privée de ses pouvoirs, rétrécie, fragile et impuissante, si sènelle que déjà rendue à l'enfance.»

Chèvres. De proche en proche est le premier livre d'Irène Mayaffre, née en 1963, qui, renseignée le rabat, s'est installée, après des études de lettres, de piano et de chant, «dans un hameau

cévenol chargé d'histoires» où elle a vécu un quotidien paysan en élevant des chèvres et vendant son fromage. Elle avait autoédité ce texte écrit au long cours, sur lequel Frédéric Cambourakis (qui vit une partie de l'année dans les Cévennes) est tombé sur le conseil d'une connaissance. Lue et aimée par l'éditrice Charlotte Groult, l'autrice sexagénaire a signé il y a peu ou prou une année. S'est engagée ensuite la partie des corrections à distance, jusqu'à la fin

«Quand ils disaient qu'ils "s'aimaient", c'était l'absence de peur qu'ils éprouvaient. Ce n'était pas d'être aimé qui les rendait heureux, mais d'effeuiller le livre inconnu et ouvert qu'était encore l'autre.»

de 2025. Personne dans la maison ne le savait alors, mais Irène Mayaffre était atteinte d'un cancer. Elle est décédée en janvier 2026, en ayant eu le temps, aidée par sa sœur Lydie à son chevet, d'apporter toutes les révisions souhaitées. Le livre existe, et il est beau fond et forme : en couverture, un paysage de l'illustrateur Sande Thommen rend idéalement compte de ses nuances, de sa technique de surimpression et de sa capacité à faire d'un lieu inconnu un endroit tout à fait familier. ◀

IRÈNE MAYAFFRE
DE PROCHE EN PROCHE
Cambourakis, 192 pp., 20 €.

LIVRES/

POCHES

CATHERINE DUFOUR
LES CHAMPS DE LA LUNE
Le Livre de poche,
350 pp., 9,40 €.



«Ça été vite fini. L'écart de températures au lever du Soleil est foudroyant. Le robot fou s'est mis à luire à mesure qu'il passait de -170 à +120 degrés, puis il s'est affaissé sur ses pattes grêles et il a basculé dans le vide, de l'autre côté de la crête.»

Raphaël Baud, le «païen» et les dupes

Une mystification au XVII^e siècle

Par JEAN-DIDIER WAGNEUR

Nous sommes à la frontière entre les XVI^e et XVII^e siècles : un fils du peuple trace la route. Sa brillante intelligence a encouragé son curé à lui dispenser son maigre savoir, puis à l'envoyer parfaire son éducation auprès des franciscains et des jésuites. Latiniste hors pair, ce prodige a stupéfié son entourage tant il a su maîtriser, de la dialectique jusqu'à l'arithmétique, la science de son temps. Mais un jour, il décide de partir à l'aventure.

Protagoniste du roman de Raphaël Baud, George Psalmanaazaar (1679-1763) n'est pas une pure invention. Il a été à l'origine d'une «brillante imposture» qui a mystifié l'Angleterre pendant plusieurs années. Reste qu'on ne connaît ni son nom réel ni même la date et le lieu de sa naissance. Provençal d'origine, il se fait appeler *Psalmanaazaar*, du nom d'un des rois de la Bible, Salmanazar. Pour parcourir aisément l'Europe et recevoir bon accueil, le jeune homme s'était d'abord déguisé en pèlerin de Compostelle, mais pour remonter vers le Nord, il s'est ensuite fait passer pour un Japonais en voyage. C'est sous cette apparence exotique qu'il parvint en Hollande pour s'y engager comme soldat. Il fut vite démasqué par un pasteur écossais alcoolique et retors, William Innes, qui se servira de lui pour ourdir une machination contre les papistes. Innes baptisa ce «païen» puis l'emmena en Angleterre pour le présenter à son évêque, espérant tirer profit de cette victoire spirituelle sur le clan catholique.

Délaissant le Japon trop connu des missions jésuites, le jeune homme se présentera désormais comme un natif de l'île de Formose. Aussi devint-il la coqueluche de la société anglaise qui l'assailit de questions sur un pays qui lui était inconnu. En chemin, pour étoffer son rôle, il en avait déjà inventé la langue ; il la perfectionna alors si bien que les linguistes d'Oxford n'y trouvèrent aucune incohérence. Il racontait que les Formosans étaient adeptes des sacrifices humains et de l'anthropophagie, mêlant dans ses inventions Homère et les Aztèques. Echafaudant un pays de pure fantaisie, Psalmanaazaar a berné son monde, des autorités religieuses aux savants de son temps. Les journaux et les gazettes érudites firent sa réputation, mais seul Edmond Halley (celui de la comète) ne fut pas dupe de fables qui avaient fait déjà la matière de plusieurs livres immédiatement traduits dans toute l'Europe.

Raphaël Baud a repris cette histoire en un récit subtil qui est le roman d'un roman. S'il a su exploiter scrupuleusement ce qui a été écrit de Psalmanaazaar, il rapporte sa vie depuis le point de vue imaginaire de son valet, Antide Basquet. Sans jamais tourner au pastiche, le livre immerge le lecteur au cœur de l'Angleterre du XVII^e siècle, mêlant picaresque, supercherie et aventure intellectuelle. Car Psalmanaazaar confessa sa machination et mena ensuite la vie d'un authentique savant ; Samuel Johnson dont il fut l'ami a même écrit qu'il aura été «l'homme le meilleur qu'il lui fût jamais donné de connaître». Il y a longtemps, dans «Fictions et vérités», Tzvetan Todorov avait placé ce personnage au cœur de sa réflexion ; l'auteur l'aborde ici en un roman dont on a envie de dire paradoxalement : «All is true!»

RAPHAËL BAUD

PSALMANAAZAAR OU LA BRILLANTE IMPOSTURE
Les Belles Lettres, 276 pp., 21 € (ebook : 15,99 €).

«Flip» Daudet, la mort comme dans un moulin

Jean-Jacques Salgon piste un «fils de» anar

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE



Philippe Daudet, fils de Léon, en 1923. TALLANDIER. BRIDGEMAN IMAGES

A son enterrement en 1923, Philippe Daudet, petit-fils d'Alphonse, auteur des *Lettres de mon moulin*, eut tout le gratin du Paris des années 1920. Manquait Marcel Proust, mort l'année d'avant. Mais son frère, le docteur, était là. Dans *Flip*, titre tiré du surnom donné par sa mère au garçon de 14 ans, Jean-Jacques Salgon dresse une liste non exhaustive des personnalités présentes à Saint-Philippe-du-Roule, dont le comte de Bourquenez, représentant du duc d'Orléans, interdit de territoire, et du côté des lettres Paul Bourget, Maurice Barrès, Raoul Ponchon, Paul Morand, François Mauriac, etc., «toute une brochette d'hommes de lettres que les surréalistes s'approprièrent à vouer aux gémonies, si ce n'était déjà fait». De quoi faire se retourner dans son cercueil la pauvre dépouille de l'adolescent à la figure éplorée par un coup de feu, vraisemblablement volontaire.

Fiche dans le Maitron. Les derniers mois du petit-fils d'Alphonse, fils de Léon Daudet, figure réactionnaire de l'Action française, avaient été traversés d'aspirations nihilistes. Et aujourd'hui dans le Maitron, dictionnaire biogra-

phique des mouvements ouvrier et social, il a sa fiche aux côtés d'autres célèbres anarchistes. Le livre de Jean-Jacques Salgon est une déambulation médiumnique sur les traces de cet enfant précoce dont le triste sort déclencha une affaire judiciaire palpitante. On prétendit qu'il s'agissait d'un assassinat ; le père accusa le chauffeur du taxi dans lequel fut retrouvé l'agonisant d'avoir été de mêche avec la police ; un procès en diffamation aboutit à une peine de prison pour l'illustre polémiste de l'Action française. Il y eut même une évasion puis une grâce.

Mais qui était véritablement cet adolescent ? Tout est bon pour chercher l'entrée des failles spatio-temporelles. Et Paris se prête bien à ce jeu. L'auteur, s'appuyant sur des archives de l'époque, reconstitue la fin de Philippe avec une matière à la fois documentaire et rêveuse. Il ne remplit pas les vides, comme on le voit dans d'autres livres, par des dialogues reconstitués qui puent l'anachronisme. Flip était fugeur et voleur. Avec l'argent dérobé aux parents, il espéra, après une rapide fuite à Marseille, partir pour le Grand Nord via Le Havre. Mais il revint finalement à Paris pour rejoindre des lieux anarchistes. le garçon, inspiré par Ger-

maine Berton, meurtrière du chef des Camelots du roi, Maurice Plateau, aurait alors affirmé être prêt à descendre son propre père, Léon.

L'auteur garde une distance amusée vis-à-vis de son héros, mêle passé et présent, comme on aime bien le faire aujourd'hui. Il déroule son obsession et les étapes de son enquête. Le voilà sur une pointe marseillaise, «*lieu présumé*» d'une «*pêche miraculeuse*» ou remontant à Paris le boulevard Magenta à la recherche du 126 devant lequel eut lieu le coup de feu fatal, le voilà encore avec son ami l'écrivain Jean Rolin à Draveil (Essonne) où était la maison des grands-parents Daudet. Pour se promener à la rencontre des fantômes, il vaut mieux de la précision. Ainsi lors de la fugue de Flip au Havre, alors que sa résolution de rentrer à la capitale est prise : «*Vers 10 heures, il embarque en troisième classe dans l'omnibus 126, arrivée prévue à 16h20*».

Barrière Art déco. Flip écrivait (lui des poèmes) comme son grand-père, son père, sa mère, et son oncle Lucien, grand ami de Marcel Proust. Jean-Jacques Salgon ne craint pas les coups de volant temporel et les digressions. Arthur Rimbaud, autre fugeur, trouve une place de premier choix dans le livre avec le détail de ses départs de Charleville. L'auteur feint de le croiser devant la gare de l'Est, cherchant désespérément de l'argent. Plus tard, au Père Lachaise, Salgon s'arrête devant la tombe Daudet à la barrière Art déco, avant une autre étape. «*Même si je suis sur les traces de Germaine Berton [qui tenta de se suicider un an après la mort de l'adolescent avec lequel elle aurait eu une hypothétique histoire, ndlr], je ne me sens nullement disposé à avaler une dose de poison indien pas plus qu'à me plaquer un browning sur la poitrine. J'ai simplement le désir de refaire son parcours de novembre 1924, comme un bon pèlerin qui s'acquitterait avec conscience et ferveur de sa mission commémorative. Constaté à chaque pas que tout a changé me gêne en aucune sorte, car ayant en tête tout une imagerie pour moi très vivante, c'est l'épaisseur du temps que j'ai l'impression de traverser.*»

JEAN-JACQUES SALGON
FLIP Verdier, 128 pp., 17,50 €.

CLÉMENT ROSSET
LA FORCE MAJEURE
Minuit, «Reprise»,
110 pp., 10,50 €.



«L'homme joyeux se réjouit certes de ceci ou de cela en particulier ; mais à l'interroger davantage on découvre vite qu'il se réjouit aussi de tel autre ceci et de tel autre cela, et encore de telle et telle autre chose, et ainsi de suite à l'infini.»

GÉRARD VINDT
HISTOIRE DES RÉVOLTES POPULAIRES EN FRANCE
La Découverte «Repères histoire», 128 pp., 11 €.



«Inédit, le mouvement des Gilets jaunes, mais pas sans rappel explicite du passé révolutionnaire du pays. Quant à la révolte des jeunes des "quartiers", elle n'est pas sans mémoire : mémoire immédiate de quarante ans de révoltes sporadiques mais aussi mémoire plus profonde de discriminations liées à la colonisation et à l'immigration.»

ROMANS

ANNA-LIVIA MARCHIONNI
L'ÉLECTRICITÉ DANS MON CORPS
Editions du Sonneur,
220 pp., 19 €.



Danny ne voit pas le monde comme les autres. C'est lui qui raconte ça. Il a souvent du bruit dans la tête et parfois de l'électricité lui parcourt le corps ou l'esprit et il ne peut plus se contrôler. Il peut même tuer un chien. Mais Danny n'est pas idiot. Il a même compris «un truc totalement fondamental», c'est que «les humains mordent comme des chiens, sauf que leurs morsures visent l'en-dans». A 24 ans il ne fait rien d'autre que traîner, seul bien sûr, mais il voudrait bien faire partie de la bande de ces trois motards parmi lesquels Raoul dont il relaque les fesses. Une brève histoire d'amour impossible l'en éloigne un temps mais un fait tragique le ramène vers ceux qui de voyous deviennent alors comme la figure des trois Parques : Danny échappera à leurs rets en prenant une décision radicale. Pour lui, «une décision d'adulte» qui pour tragique qu'elle soit lui amènera enfin le calme. Une coupure d'électricité en somme. **N.A.**

NINA YARGEKOV
BUDAPEST L'arbre qui marche, 192 pp., 13,90 €.

C'est un roman où, dans un village suisse, une vieille dame exilée vous confie un petit bocal qui contient un peu d'air de Budapest. Et pas de n'importe quelle année. Il est daté du 23 octobre 1956, millésime révolutionnaire. Une fois dans la capitale hongroise, vous le ferez respirer à un petit-neveu tellement déprimé par le régime, la corruption, le délabrement des services publics, qu'il est en



proie à un pessimisme «qui confine à l'auto-détestation». Sa meilleure amie, avec qui vous sympathisez, a dressé son chien de telle sorte que le cri «Orbán Viktor!» signifie nourriture empoisonnée, ne pas manger. Mais cette amie a confiance, elle sent que les élections vont modifier le paysage (et quand vous lisez ce livre, vous savez que son intuition était juste, l'opposition, le 12 avril, a gagné). Vous voilà en train de défiler à la Pride interdite qui se dirige vers le pont Erzsébet. Vous repérez au passage l'hôtel Astoria. Car vous disposez ici d'un guide en forme de jeu de l'oie. Il vous emmènera de Pest à Buda, et à l'île Margit, vous fera prendre le meilleur tramway, le n°4-6, qui circule nuit et jour et conduit dans le centre, ou le n°2 qui longe le Danube. Les avenues les plus chargées d'histoire, l'emplacement du ghetto, les plus belles façades Art déco, les fameux bains envahis de touristes, tout y est, avec des adresses de cafés, de restaurants. Vous n'échapperez pas à l'évocation du traité de Trianon (1920). Vous êtes dans un livre de Nina Yargekov, le premier depuis *Double Nationalité* (P.O.L, 2016). **Cl.D.**

HISTOIRE

JEAN-PHILIPPE BÉJA
SURVEILLER ET PUNIR EN CHINE. LAOGAI ET TECHNOSURVEILLANCE DE 1946 À NOS JOURS
La Découverte, 320 pp., 23 €.



Le régime de Xi Jinping n'a pas inauguré un tournant totalitaire : il l'a amplifié. Tel est

le constat que dresse Jean-Philippe Béja, en se penchant sur l'histoire de la Chine populaire. Dès 1942, en effet, Mao Tse Toung mène purges et campagnes de rectification, en usant d'un modus operandi qui se répètera : appeler à critiquer le Parti communiste, pour déclencher une première salve contre les gêneurs puis éliminer les contestataires qui se sont candidement exposés en osant défier le système. Ainsi 550 000 droitiers seront purgés pendant la campagne des Cent Fleurs en 1957 pour avoir répondu à l'appel du Grand Timonier. Un avant-goût de la Révolution culturelle qui persécutera sans doute cent millions de Chinois. Et si Deng Xiaoping expose l'empire du Milieu au grand vent de la réforme économique, il se montre impitoyable envers les opposants réels ou présumés, comme le confirme l'épilogue sanglant de la place Tiananmen. Certes, la croissance, la hausse du niveau de vie, le développement d'Internet... amènent une intensification des débats et ouvrent des espaces de liberté. Pour aussitôt les refermer : le régime réprime les ouvriers révoltés, les paysans expropriés, les Ouïghours, les Tibétains. Contrairement à ce que le titre suggère, l'ouvrage du sinologue parle peu du laogai, le goulag chinois ; mais il montre que les maoïstes chinois n'ont jamais desserré leur étreinte sur un peuple qu'ils prétendaient émanciper. Seul motif de consolation : la réactivité de la population et le courage des opposants dont Béja fait entendre la voix en les citant longuement. **O.W.**

ESSAIS

AURÉLIE BARJONET
IVAN JABLONKA
ÉCRIRE LE RÉEL
Avec la participation d'Annie Ernaux.
Denoël, 238 pp., 20 €.

La littérature du réel répond au désir de «déchiffrer un monde devenu illisible». L'essai dirigé par Aurélie Barjonet, professeure de littérature comparée à l'Université de Lille, et Ivan Jablonka, professeur d'histoire à l'université Sorbonne-Paris-



Nord, réunit une vingtaine d'auteurs sur des thèmes : «Décrypter les faits divers» (Alice Géraud, Patricia Tourancheau), «Dénoncer les violences sexuelles» (Hélène Devynck, Charlotte Pudlowski), «Repenser les masculinités» (Anthony Passeron, Vanessa Springora) ou encore «Enquêter sur la famille» (Christine Détrez, Virginie Linhart)... Interviewée par Ivan Jablonka, Annie Ernaux revient sur son parcours : «Je vis les choses comme tout le monde, sur le

mode individuel, mais je cherche à les écrire sur le mode collectif.» **F.R.I**

FLORA BASTIANI
(coordonné par) **PENSER LES VULNÉRABILITÉS DANS LA SANTÉ ET LE SOCIAL** Participation d'Elisa Calvet et Charlotte Piarulli.
Seli Arslan, 180 pp., 23,50 €.



La notion de vulnérabilité, portée entre autres par les théories du care, a bien enrichi la recherche philosophique, en particulier les éthi-

ques de la santé et de l'accompagnement. Une réflexion générale sur la vulnérabilité, soit la possibilité d'être «atteint», blessé, minoré, invisibilisé, etc., ne suffit cependant pas à rendre raison de la complexité avec laquelle elle s'installe chez des individus particuliers, ni à «proposer une pensée qui soit le reflet du vécu des personnes concernées et des acteurs de terrain». Pour analyser la vulnérabilité avec justesse, écrit Flora Bastiani, «il faut ainsi l'ouvrir à une pluralité de perspectives, de champs d'analyse et d'interprétation en partant des expériences vécues». C'est ce que propose cet ouvrage collectif, pluridisciplinaire, qui explore tant les lieux de la vulnérabilité (réanimation, soins critiques...) que la pluralité de ses formes (maladie chronique, addiction...). **R.M.**

“L'UNE DES PLUS GRANDES AUTRICES ARGENTINES”
MARIANA ENRIQUEZ

POINTS

Libé alme

“L'empire décrit a beau être fictif, il est, dans ses cruels soubresauts, totalement crédible.”
Le Canard enchaîné

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi c'est poésie avec le recueil d'Aurélien Dony (*Désir dingue*, éditions Bruno Doucey). Mardi SF : Laurent Genefort crée le personnage d'une légiste d'aliens dans *le Test de Rungholt*, premier tome d'une série (Albin Michel «Imaginaire»). Mercredi, en pages jeunes, on feuillette *l'Inventaire des trucs importants* de Anne-Sophie Constancien (Les Fourmis rouges). Jeudi, rayon polar, *Nos derniers jours sauvages* d'Anna Bailey (traduit par Héloïse Esquié, Sonatine).

POÉSIE

Milène Tournier,
marcher encore

Par GUILLAUME LECAPLAIN

Il est assez fascinant de suivre de livre en livre Milène Tournier, écrivaine parmi les plus prolifiques du moment. Elle y développe un regard très personnel sur les choses qui traversent son existence : passants croisés au fil de ses (nombreuses) marches, magasins, bribes de conversations... le tout à travers une langue qui est toujours contaminée par une forme de joie de voir, de rencontrer, de faire des liens entre les choses et les sentiments.

Journal ouvert est une étape singulière de ce parcours. Milène Tournier y aborde la maladie qui l'a touchée, une polyarthrite, elle dont le corps et le déplacement sont parmi les moteurs de son écriture.

«Mes doigts le matin ne se plient plus, les coudes ne permettent plus à mes mains d'aller toucher les épaules, mes chevilles se raidissent, les genoux me portent mais sans plaisir.» Le fait d'aborder frontalement ses souffrances ouvre comme rarement chez l'autrice – et c'est peut-être le sens du titre du livre – sa poésie à l'intime (pour le fond) et à la narration (dans la forme). Elle va par exemple tisser ici des parallèles entre son présent de malade et son passé de bébé prématuré, citant des extraits du journal tenu par son père au moment de sa naissance. Les soins accordés par ses parents sont d'ailleurs l'objet de la deuxième partie du livre, très belle. La narratrice reprend la marche, épaulée par eux, visitant des villes de banlieue, consultant les registres de prières dans les églises, découvrant le monde à travers les yeux et les pensées de son père et sa mère, qui «disent le jour des choses que j'écris le soir». Plus pudique est la dernière partie, qui aborde une relation amoureuse avec un «toi» dont on ne sait rien, perspective où cette fois, comme la «larve libellule», la poète envisage de «respirer dehors, nouveau corps de nouveau monde».

En plongeant dans les balades urbaines de Milène Tournier, on pense à l'infra-ordinaire de Georges Perec, dans un mouvement qui ne serait pas comme chez lui une «tentative d'épuisement», mais plutôt de redonner chaleur et sens aux petites choses. Avec toutefois la même ambition démesurée d'embrasser ce qui nous échappe habituellement : «les détails, moi, j'en écris bien, mais peut-être sans modestie, par hybrid d'exhaustif, tout dire, vouloir tout dire».

MILÈNE TOURNIER JOURNAL OUVERT

Le Castor astral, 160 pp., 17,50 €.



DR

Sous la
verrière

Le Festival du livre de Paris s'installe jusqu'à dimanche au Grand-Palais, avec 450 exposants (sans stand Grasset) et quelque 400 autrices et auteurs attendus. Placé sous le signe du voyage et de la bande dessinée, l'événement (114 000 visiteurs en 2025) annonce plus de 300 rencontres. Samedi à midi, présentation par Sabine Wespieser de plusieurs romancières irlandaises de son catalogue. A 16 heures, lecture performée de Simon Johannin (au Cabaret Extra!), festivaldulivredeparis.fr

Prix de
saison

Laura Vazquez gagne le prix Hessel pour *les Forces* (Editions du sous-sol) et Adèle Rosenfeld le prix Cazes pour *l'Extinction des vaches de mer* (Grasset). Violaine Lison remporte le prix des Librairies indépendantes de Belgique pour *Lequel de nous portera l'autre ?* (Esperluète) et Emilie Frèche le prix du Livre politique pour *Un séisme* (Albin Michel). Jean Darot est lauréat du prix SGDL du premier recueil de nouvelles pour *le Chant de l'ourse* (Perles rares).

VENTES

Classement datalib
des meilleures ventes
de livres (semaine du 10
au 16 mai)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	Une unique lueur	Fred Vargas	Flammarion	08/04/2026	100
2 (2)	Je suis drôle	David Foenkinos	Gallimard	02/04/2026	17
3 (3)	Assaut contre la frontière	Leïla Slimani	Gallimard	19/03/2026	8
4 (8)	Le Prieur de Bethléem	Yasmina Khadra	Flammarion	04/03/2026	8
5 (4)	Le Petit prince	Antoine de Saint-Exupéry	Gallimard Jeunesse	02/04/2026	7
6 (0)	Le Pain des anges	Patti Smith	Gallimard	16/04/2026	7
7 (7)	Les énigmes d'Aurel le consul, t.7	Jean-Christophe Rufin	Calmann-Lévy	01/04/2026	7
8 (5)	Très brève théorie de l'enfer	Jérôme Ferrari	Actes Sud	04/03/2026	7
9 (82)	Occidents	Frédéric Martel	Plon	09/04/2026	6
10 (9)	La Maison vide	Laurent Mauvignier	Minuit	28/08/2025	6

En ces temps troublés pour le monde de l'édition, qu'est-ce que le top peut nous apprendre? En premier lieu à prendre de la hauteur, à lever le nez. Au sommet, voyez l'espoir : *Une unique lueur*. Fred Vargas et son fidèle Adamsberg sont derrière, duo gagnant de cette semaine sens dessus dessous. Plus bas, David Foenkinos tente de détendre l'atmosphère (*Je suis drôle*, deuxième) et Leïla Slimani de défendre l'altérité (*Assaut contre la frontière*, troisième). Ne lit-on pas dans *le Petit prince* (cinquième) qu'il y «aura

toujours une autre occasion, un autre ami, un autre amour, une force nouvelle» et pour «chaque fin» un «nouveau départ»? En attendant, *la Maison vide* (dixième) ferme fort à propos la marche. La première occurrence de Grasset apparaît hors tableau, en dix-huitième place : *Spécimen* de Pauline Clavière. Mercredi, 115 auteurs et autrices ont annoncé, dans une lettre ouverte, leur départ de la maison contrôlée par le groupe de Vincent Bolloré après l'éviction d'Olivier Nora. Ils sont plus de 170 aujourd'hui. **T.St.**

Source: Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 371 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 93 262 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras: les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple: les ventes de *Je suis drôle* représentent 17% de celles d'*Une unique lueur*.

Rendez-
vous

Samedi à 15 h, Didier Daeninckx présente *les Maisons parachutées* (Gallimard) à Ombres blanches à Toulouse (50, rue Gambetta, 31200), à 16 h, à Marseille, rencontre avec Nathalie Quintane (*Chemoule, un chat français*, P.O.L.) autour de *l'Anthologie de la revue Java (1989-2006)* au Centre international de poésie (2, rue de la Charité, 13002) et, à 17 h, à Metz, Gilles Colard parle de *Klaus* (Climats), à la librairie Autour du monde (44, rue de la Chèvre, 57000).

LIVRES/

Le fabulé destin de «Woody» Confession d'un jeune héros catholique et menteur, par Benjamin de Laforcade

Par CLAIRE DEVARRIEUX

Un petit catholique hypocrite de la plus belle eau (bénite) prend la parole. Il joue sa «partition d'enfant sauvage, ami des bêtes» pour nous raconter comment il a recueilli un pigeon blessé. Il lui prodigue de douces paroles. «Tiens bon. Tiens bon mon oiseau, je vais bien m'occuper de toi. Les mots se formaient sur mes lèvres, juste assez haut pour que les parents les entendent, assez sourds pour qu'ils semblent avoir été pensés trop forts.» La bestiole lui salit les mains, affolé de dégoût l'enfant le laisse tomber, le pigeon meurt, crise de larmes surjouée entraînant une hystérie irrépressible. Alors le père: «C'est bon la comédie, là, c'est pas Hollywood ici!» C'est resté. Hollywood a fourni un surnom: Woody. Woody, troisième roman de Benjamin de Laforcade, a donc pour héros un garçon qui a conscience de jouer un personnage. Au premier rang à la messe, il prie avec ferveur et ostentation. Au collège, il a un jeu qu'il aime bien: feindre de mettre en valeur son ami Pierre-Yves Bol dans les discussions, en réclamant, «outré», qu'on le laisse s'exprimer. Pierre-Yves Bol, qui n'a aucune difficulté à prendre la parole, du coup, bégaie. A la maison, rien de plus amusant que d'inventer un Pierre-Yves Bol malmené. La mère de Woody alerte M^{me} Bol, la directrice adjointe intervient en classe pour tancer les mauvais camarades qui harcèlent, et les gentils qui s'en émeuvent. «Lui la victime, moi la belle âme. Je n'oublierai jamais mon sentiment de fierté, cette jouissance que d'habitude je fabriquais par la prière, Woody le charitable qui comme Moïse se soucie de chaque bête et le pauvre Pierre-Yves qui passait pour un con.» Parfois, étant un vrai petit catholique, Woody se comporte réellement de manière chevaleresque.

Gommes. Le roman est en quelque sorte la confession de Woody, qui avoue sa «nature sophistiquée», ou sa pathologie cardiaque inventée avec la bénédiction de sa mère, elle-même mythomane. Il se découvre attiré par les garçons (chez les catholiques, «ce qui reste secret peut être commis sans réserve») tout en aimant les filles. Ou plutôt: c'est parce qu'il aime les filles qu'il n'est pas un garçon comme les autres. Son père est rassuré quant à son orientation sexuelle car Woody est inséparable d'Abigaëlle, mais «Papa ne tenait pas sa victoire». Woody aime les baisers d'Abigaëlle, il aime sa compagnie, sa conversation, sa manie de la collection (les gommes, les remises de palmarès à la télévision), quand ses congénères préfèrent

rester entre eux pour dire des choses infâmes sur les filles. Au collège, Woody a aussi fait la connaissance de Valentin, le nouveau. Coup de foudre pour «le bel étranger». Un trio est né, cimenté par les bêtises, le rire et les sentiments. Et puis ils ont tout à coup 17 ans. Leurs fêtes sont plus folles. Au bac, Abigaëlle et Valentin ont d'excellentes notes et s'inscrivent en architecture à Strasbourg. Woody décroche, de justesse, une mention assez bien.

Benjamin de Laforcade choisit ce moment pour faire intervenir Abigaëlle. Elle sème le doute. C'est elle, et non le père de Woody, qui a trouvé ce surnom. «Je ne sais s'il vous l'a dit, je ne sais pas ce qu'il vous a dit.» Woody raconte des histoires. Il prétend avoir raté son bac. Il parle constamment de sa petite sœur alors que sa mère a fait une fausse couche peu de temps après avoir annoncé sa grossesse. Si Woody fabule tout le temps, leurs plus belles années, à tous les trois, ont-elles été «fabriquées pour un rôle»? Toujours est-il que nous retrouvons Woody à Lourdes, serveur dans un hôtel, «une grosse machine de trois cents chambres». Abigaëlle: «Alors que nous étions si forts, amoureux, si heureux d'être ensemble, Woody est parti.»

Bronze. Woody n'a pas fini de mentir sur les compétences qu'il n'a pas, de marcher avec des béquilles, de raconter des histoires sur son goût pour les femmes qu'il trouve à satisfaire dans des bras d'homme. Il continue à s'inventer des enfants ou à s'imaginer stérile. La partition n'est cependant plus tout à fait la même. Woody aurait voulu être quelqu'un, il aurait pu mais c'est trop tard. Il s'efface. Dans la vie d'Abigaëlle et Valentin, de leur fille Jeanne, quelle trace laissera-t-il? Nous qui savons: il les a tant aimés. Benjamin de Laforcade, né en 1993, vit à Berlin (1). C'est le décor de son précédent roman, *Berlin pour elles*, qui reparait en Folio. On y rencontre deux petites filles qui s'aiment d'amour fou et grandissent en RDA, où la vie n'est pas drôle. Dans *Woody*, les petites filles ont également de l'importance, mais le livre est radicalement différent. Une délicate ironie s'exerce à l'encontre des familles et du mariage. «Mon pays à moi, pense Woody, c'est celui de la bourgeoisie de province et des écoles catholiques. Un bronze sur la cheminée, des ronds de serviette et toujours un cousin qui a juste ton âge.»

1. Voir www.hansetsandor.fr

BENJAMIN DE LAFORCADE
WOODY Gallimard, 228 pp., 20,50 €
(ebook: 14,99 €).



Arsène Lupin, illustration de Léo Fontan, vers 1910. PHOTO L. DE SELVA BRIDGEMAN

Lupin fait le printemps Premier de série signé Grégoire Bouillier

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Cela a débuté un été. Un moment idéal pour se cultiver sans forcer, à petites doses, d'épisode en épisode, bercé par une voix convaincue. D'aller à la rencontre d'un auteur ou d'un philosophe du passé en suivant la promenade à laquelle invite un écrivain du présent. Antoine Compagnon a lancé le ban en 2013 par *Un été avec Montaigne*. Proust, Balzac, Hugo, Machiavel... douze autres rendez-vous estivaux ont suivi, en diffusion sur Radio France, et en *print* aux éditions des Equateurs. *Un été avec Romain Gary* se trouve dans les starting-blocks (sortie le 5 mai en librairie), signé de Maria Pourchet. La formule de ces petits livres portés par des noms d'auteurs connus, bien ficelée, touche un bon public, entre 30 000 et 50 000 exemplaires en moyenne, selon la surface médiatique ou symbolique du mort (Montaigne et Homère au top) et de son chroniqueur. Au total, 1,2 million depuis 2013.

1 Pourquoi Lupin lui a-t-il plu?

Arsène Lupin lui a tapé dans l'imaginaire à 10 ans. «Aujourd'hui, je sais que le gentleman-cambrioleur fut, pour moi, le commencement d'un développement personnel», dit Grégoire Bouillier en introduction. Rien de mieux que d'avoir à se replonger dans ses passions enfantines. On s'aperçoit que l'on a aimé, mais qu'on a oublié les détails. Petit check: les aventures d'Arsène Lupin comptent 19 romans et 39 nouvelles, «un véritable continent littéraire».

2 Quel a été le premier vol de Lupin?

Eh bien, il a cambriolé avant tout la vie de son auteur, Maurice Leblanc. Loin de rêver de *detective novels*, mal vu à l'époque, il visait plus digne. Le journal *Je sais tout* lui commande une intrigue policière dans le style de Conan Doyle (un jour *Un printemps avec Sherlock Holmes*?). En 1905, Leblanc pond 4500 signes: «l'Arrestation d'Arsène Lupin». Dans sa tête, un *one shot*. Las, le piège du succès s'est refermé sur lui malgré lui. Grégoire Bouillier: «Un premier indice

qui me relie à Arsène Lupin, puisque moi-même ne suis pas très bien né.»

3 Pourquoi Lupin plaît-il autant?

Il faut peut-être dévider les 53 chapitres (et cinq minutes de podcast chacun, lecture de François Morel et Corine Versini sur l'application Radio France, 17 épisodes en accès depuis jeudi avant une diffusion à l'antenne cet été) pour le savoir. Sa personnalité duale, entre séducteur et malfaiteur? Son art de la disparition? Les réflexions de Bouillier au fil de l'eau, entonnées avec une jubilation enjouée, dessinent le portrait du gentleman-cambrioleur. Le projet parle aussi de l'époque, du créateur, des déclinaisons «lupiniennes». Une enquête avec suspens pour révéler enfin le vrai visage de Lupin. «Mais chut. C'est un secret.»



GRÉGOIRE BOUILLIER
UN PRINTEMPS AVEC ARSÈNE LUPIN
Editions des Equateurs/
France Inter, 364 pp., 15 €
(ebook: 14 €). Diffusé
cet été sur France Inter

La cuisine coréenne bouillonne à l'heure française

Bol de nouilles réconfortant, soupe revisitée, ravioli raffiné... A Paris, chefs et restaurateurs coréens se réapproprient leurs racines culinaires tout en proposant des recettes plus sophistiquées et plus incarnées que celles popularisées par les séries.

Par **LÉA BARON**
Photos **MAUD DELAFLOTTE**

Sur la devanture, aucune enseigne. Juste un mot sur la vitre, en coréen : Okdongsik, le nom du chef à l'origine de ce nouveau restaurant parisien. Sa seule notoriété suffit à déplacer les foules jusque dans l'étroite rue de la Michodière, dans le II^e arrondissement. Le Coréen s'est fait remarquer dans la deuxième saison de *Culinary Class Wars*, une compétition culinaire à succès sur Netflix. Les clients les plus téméraires, à 90 % coréens, patientent parfois une heure.

A l'intérieur, le décor est minimaliste. Un comptoir entoure la cuisine ouverte. A la carte, un seul plat : le *dweji gomtang*. Une soupe coréenne populaire d'aspect laiteux née traditionnellement de la lente cuisson de morceaux de viandes modestes. Okdongsik en propose une version plus recherchée : un bouillon clair au goût subtil dans lequel ont longuement mijoté épaules de porc, oignons verts, radis, ail, gingembre et poivre. Servi brûlant dans un bol en laiton, il recouvre un lit de riz et des tranches de viande d'une tendreté extrême. Une assiette d'une apparente simplicité qui exige une journée entière de préparation.

«Le bouillon est l'élément fondamental de notre cuisine», précise le

chef Ok Dongsik, 52 ans. Les soupes et ragoûts sont en effet indissociables du repas coréen. Il en existe de multiples recettes selon les régions et les familles. «Techniquement, il apporte profondeur et structure à de nombreux plats. Symboliquement, il représente le temps et la patience.» Un savoir-faire qui lui vaut d'entrer au Guide Michelin en 2018 : son premier restaurant à Séoul est distingué d'un Bib gourmand pour son rapport qualité-prix. «Quand je prépare le *gomtang*, j'y exprime mes souvenirs, ma famille et mes racines.» Déjà présent à New York, Tokyo, Honolulu et Los Angeles, il s'installe à Paris en novembre. «Le moment semble idéal car les gens sont plus réceptifs à une cuisine authentique et minimaliste.»

ASSAISONNEMENTS GÉNÉREUX

Une cuisine qui bénéficie de la popularité mondiale de la street-food coréenne, ou K-food. Plus grasse, plus sucrée, plus pimentée que la cuisine traditionnelle ou contemporaine, elle est apparue avec le développement économique du pays dans les années 80, influencée – comme le poulet frit – par la présence américaine.

Sa notoriété est portée depuis les années 2010 par la vague cultu-

relle nationale, appelée *hallyu*. Une recette diplomatique bien huilée avec des plats mis en scène dans les K-drama, les séries coréennes, comme le *kimbap*, le *bibimbap* ou le barbecue, et un soutien du gouvernement à l'implantation de restaurants à l'étranger. Résultat : en vingt ans, Paris est passé de 40 à plus de 250 établissements, selon le dernier recensement du ministère de l'Agriculture sud-coréen. En 2025, la Corée du Sud a aussi battu son record d'exportations agroalimentaires, pour un montant de près de 14 milliards

de dollars : *ramyeon* (nouilles instantanées) en tête, puis sauces soja et kimchi.

«Certains clients entrent en nous montrant des photos de plats repérés dans les K-drama, comme les *tteokbokki*, ces gâteaux de riz à la sauce pimentée. Mais nous n'en faisons pas», sourit Gwon Hagni. Ce trentenaire dirige avec ses parents la Table de Mee, ouverte en 2022 et distinguée d'un Bib gourmand par le Michelin. On y retrouve des plats populaires maison, à prix doux (20 euros maximum) comme le *so-goghi jjimm*, bœuf fondant mijoté



Le restaurant Okdongsik ne propose qu'un seul plat : le *dweji gomtang*, soupe coréenne populaire qui



**CETTE SEMAINE
DANS
LA NEWSLETTER
«TU MITONNES»**

A découvrir : les tops de Libération, notre quiz Question pour un chapon, des recettes, reportages, chroniques...

Notre newsletter est envoyée tous les vendredis

FOOD/

faite notamment d'assaisonnements généreux: «L'ail, ou l'huile de sésame, il ne faut pas les économiser, insiste la mère, Gwon Hyun Mee, 66 ans. La profondeur des saveurs vient de cette abondance, et leur raffinement d'une préparation exigeante.»

Le couple Gwon vient finir ses thèses en sciences et en philosophie politique quand il s'installe en France en 1985. Tous deux découvrent un pays où la gastronomie est «valorisée, inscrite dans un véritable écrin culturel». En Corée, «il existait une forme d'autodépréciation de notre cuisine, perçue comme une cuisine de grand-mère, domestique», raconte leur fils Hagni. Pour y remédier, les parents tiennent entre 2006 et 2017 Gwon's Dining, avec l'ambition d'en faire le premier restaurant gastronomique coréen de la capitale. Puis leur fils les rejoint pour lancer le Bistrot Mee en 2014, puis la Table de Mee.

Pour le chef Eric Briffard, ancien étoilé et meilleur ouvrier de France, la cuisine coréenne plaît parce qu'elle est «gourmande, goûteuse et accessible». «Aujourd'hui, elle évolue avec la cuisine végétale bouddhiste, plus philosophique», en résonance avec nos préoccupations de santé actuelles, analyse le directeur des arts culinaires à l'école le Cordon bleu Paris. «Le raffinement incroyable de la cuisine des temples est d'ailleurs digne d'un deux-étoiles Michelin», assure-t-il. Il en a fait l'expérience lors d'un séjour auprès de Jeong Kwan, la nonne-chef de renommée internationale à qui Netflix a consacré un épisode de *Chef's Table* en 2017.

C'est auprès d'elle que le chef Esu Lee, 35 ans, s'est formé plusieurs semaines aux techniques de fermentation et au travail des ingrédients. Une expérience qui a «profondément influencé» sa manière de cuisiner. Passé par le Cordon bleu à Sydney après avoir quitté la Corée à 18 ans, il débarque à Paris puis ouvre, en 2017, C.A.M., une adresse un peu punk qui marque les esprits.

En 2025, il récidive avec deux nouvelles adresses. Jip, Bib gourmand 2026 du Guide Michelin, propose une carte coréenne simple «de réconfort» en trois temps qui se clôt par un bol de nouilles. Quelques mois plus tard, c'est au tour d'Orson: un barbecue coréen revisité, où tout est grillé, fumé, cuit au feu de bois dans le fond de la cuisine d'où jaillissent les flammes. Les plats forment un récit cherchant «un équilibre entre adolescence et maturité», glisse le chef en émettant une rhubarbe.

Cuissons millimétrées, dressages gastronomiques, clins d'œil à

l'enfance: le *nurungji*, croûte de riz grillé donné comme en-cas aux enfants coréens est servi dans une coquille Saint-Jacques; une pâte de fruit en forme d'ourson (qui donne son nom au restaurant) est relevée d'une touche de pâte de piment.

Dans l'assiette, Esu Lee fusionne techniques, ingrédients et saveurs. Sans jamais oublier ses «racines coréennes», il réinvente. «Si un plat utilise traditionnellement de la sauce soja, je peux choisir un jus de volaille français par exemple, pour retrouver une profondeur, un goût umami similaire», raconte celui qui «cherche des correspondances entre les cultures culinaires».

Le *gochujang*, une pâte à base de piment, cède ainsi la place à de la prune fermentée. Les sashimis colorés revisitent les *ssam* ou bouchées coréennes: une feuille d'algue à la place de la laitue sert d'écrin aux poissons crus, légumes, gelée de soja, pickles et cannelle piochés avec des baguettes. A Paris, émerge selon lui «une nouvelle manière d'aborder la cuisine coréenne: plus libre, plus personnelle, parfois hybride».

«PAS UNE CATÉGORIE MONOLITHIQUE»

Une créativité qui fait des émules. Formé en Corée, Kim MinSoo, 31 ans, intègre en 2018 l'école Ducasse pour «apprendre les vraies bases de la cuisine française», puis devient sous-chef du restaurant parisien étoilé Septime. «Les gens me demandaient souvent de goûter ma cuisine.» En résidence jusqu'à fin avril dans le restaurant parisien Mokoloco, il fait «de la cuisine coréenne, mais avec une technique française». Au menu, des mets typiques dont il garde «le goût authentique mais en changeant la présentation pour rendre le plat plus accessible à un public non initié». Le *sundae*, boudin coréen populaire garni d'ingrédients variés (nouilles, légumes), devient farce de *mandoo*, un ravioli plus raffiné. Le goût demeure, la forme change.

Linda Lee mise aussi sur une cuisine plus sophistiquée qui vient côtoyer la street-food coréenne encore majoritaire à Paris. En 2024, la restauratrice coréenne lance Sétopa (pour «Séoul to Paris») et demande à Mingoo Kang d'en composer la carte, seul chef triple étoilé Michelin actuellement en Corée. Son but? «Proposer à Paris une expérience coréenne raffinée, typiquement séoulienne, sans les quatorze heures de vol.»

A la tête de 20 restaurants entre Séoul, Londres et Paris – dont On the Bab, On, Misu, Mari Mari et



Chez Orson, barbecue coréen revisité.

Approach – Linda Lee veut montrer que la cuisine coréenne n'est pas «une catégorie monolithique, mais un large éventail». Sétopa participe, selon elle, de ce «tournant gastronomique».

La restauratrice de 53 ans formule un vœu: voir davantage d'établissements défendre «une perception authentique et fidèle des saveurs coréennes», afin que cette cuisine s'impose comme un pilier de la scène culinaire parisienne. New York a déjà pris de l'avance, avec plusieurs tables sacrées par le Mi-

chelin, dont celle de Jungsik Yim, triplement étoilée en 2024. «Paris a le potentiel pour faire émerger sa gastronomie coréenne contemporaine», assure Linda Lee. Le vivier de chefs coréens ne cesse de s'étoffer. Après sa résidence au Mokoloco, Kim MinSoo compte lui aussi participer à ce nouvel élan. Il pense ouvrir son propre restaurant. ◀

Orson : 5, rue du Dragon, 75006; la Table de Mee : 6, rue des Ciseaux, 75006; Sétopa : 6, rue Dupuytren, 75006; Mokoloco : 74, rue de Charonne, 75011.



exige une journée de préparation.

au jus de poire et sauce soja, accompagné de légumes et marrons, coiffé d'un jujube séché.

«GOÛTEUSE ET ACCESSIBLE»

Ici, la cuisine se veut «contemporaine, authentique et gourmande» et attire une clientèle majoritairement française. En popularisant sa street-food, la Corée du Sud a ouvert l'appétit des curieux désormais en quête d'une cuisine plus sophistiquée comme celle de la famille Gwon. Son credo: réhabiliter et partager une culture culinaire



Par
FLORIAN BARDOU
Envoyé spécial à Roubaix

Vente à distance

La Redoute renoue avec le fil du succès

L'entreprise nordiste fondée il y a près de deux siècles a réussi à s'adapter à l'ère d'Internet, sans rogner sur le design ou la qualité. Une expo à Roubaix en retrace l'histoire faite d'innovations, de coups durs et de choix plus ou moins payants.

La Redoute? L'évocation de la marque dans les rues de Roubaix (Nord), dans l'entre-deux-tours ensoleillé des élections municipales, éveille les souvenirs. Chantal, petite dame de 73 ans croisée avenue Jean-Lebas, qui relie la gare à l'hôtel de ville, retient son fameux catalogue, qui vendait du «rêve» sur des centaines de pages. «Quand j'étais petite, j'habitais la campagne reculée du Sud-Ouest. Notre mère y commandait des vêtements, narre la retraitée, habitante de Croix, la commune voisine. J'ai aussi une amie qui y a fait toute sa carrière!» Au pied de son cabinet, un peu plus loin, Guilhem, 46 ans, esquisse un sourire. «J'y ai fait mon alternance en 2001! C'est un phénix qui a su renaître de ses cendres», affirme l'avocat roubaisien. Et d'insister: «C'est une entreprise qui compte ici.» A quelques pas de là, le musée municipal la Piscine, lieu incontournable de la cité nordiste dans d'anciens bains-douches arts-déco, l'atteste. La Redoute y est mise à l'honneur jusqu'au 5 juillet dans une exposition joyeuse et hagiographique. Doublée d'un beau livre aux

éditions Norma, elle retrace sur 700 m² les quasiment deux siècles d'histoire de cette maison textile, emblème de la vente par correspondance (VPC) et grosse pointure très actuelle du e-commerce hexagonal.

L'ABANDON DU CATALOGUE

Le visiteur déambule dans cet écrin comme s'il parcourait un des (vieux) catalogues papier qui ont fait la renommée de La Redoute. Parmi moult affiches publicitaires, nuanciers, objets et vêtements, il peut aussi y estimer la contribution de la marque à la mode, au design et la publicité, grâce à des collabo-

ration avec de grands créateurs (Yves Saint Laurent, Jean-Baptiste Mondino, Philippe Starck), mais aussi jauger les choix industriels de ses dirigeants successifs (plus ou moins décisifs) et son empreinte dans l'imaginaire roubaisien. «J'avais envie de faire quelque chose autour de la VPC dans ce territoire lié à la révolution industrielle», explique, lors d'un tour du propriétaire, Karine Lacquemant, conservatrice des collections arts appliqués au musée roubaisien. Selon la co-commissaire de l'expo, «La Redoute a su traverser les décennies et rebondir malgré certaines difficultés. C'est ce qui en fait une

maison singulière et pionnière. On ne peut pas survivre 189 ans sans la volonté d'innover.»

Il faut dire que l'entreprise fondée en 1837 par la famille Pollet, dans le noyau nordiste de l'industrie textile, revient de loin. Depuis la fin des années 20, ce fleuron de la vente par correspondance, avec les 3 Suisses ou la Camif, a participé à la démocratisation du prêt-à-porter et de la décoration. En particulier grâce à son catalogue papier, lancé en 1928, qui comptera à son apogée dans les années 90 plus de 1200 pages et jusqu'à des dizaines de milliers de références accessibles – des vêtements aux meubles en passant

par les jouets, l'électroménager ou le linge de maison. «C'était le catalogue qu'on trouvait dans tous les foyers, rappelle Franck Lehuédé, directeur d'études au Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Crédoc). C'était un moyen pour la population des zones rurales d'accéder à une offre de vêtements à la mode, ou pour les plus âgés qui leur correspondent en termes de mensurations», grâce à la diversité de tailles et de formes proposées. Mais au tournant des années 2010, concurrencée par la diffusion de la fast-fashion d'un côté (les Zara, H&M et consorts) et l'essor du e-commerce de l'autre, l'entreprise est au bord de la faillite avec 300 millions de pertes cumulées en cinq ans. Après cinq plans sociaux et restructurations, qui ont laissé plusieurs milliers de salariés sur le carreau, La Redoute, propriété du groupe Kering depuis 1994, est cédée pour un euro symbolique à deux anciens cadres dirigeants, Nathalie Balla et Eric Courteille, en 2014. Le modèle, à bout de souffle, est repensé dans une sorte de virage à 180 degrés. Exit le gros catalogue papier (abandonné en 2015) qui a fait l'identité et la gloire de la marque, et place, exclusivement, à la vente en ligne. Des brochures



L'expo à la Piscine retrace les quasiment deux siècles d'histoire de vente par correspondance.

PHOTOS MICHAËL HUARD, SAY WHO

RADAR

dans la commune limitrophe de Wattrelos, est abandonné pour une plateforme quatre fois plus petite et entièrement robotisée. Objectif: diminuer le temps de préparation des commandes à deux heures pour des livraisons en vingt-quatre heures chrono et rivaliser avec Amazon, Asos ou Zalando. Coût de l'investissement: 50 millions d'euros. Une intensification au forceps pour les quelque 300 salariés du site, transférés en 2025 non sans mécontentement à un prestataire externe.

«PLEIN DE SUPPRESSIONS DE POSTES»

Ces choix se sont pour l'instant révélés payants: les finances sont progressivement revenues dans le vert et, à partir de 2017, le groupe Galeries Lafayette a fait son entrée au capital, jusqu'à détenir 100% des parts en 2022. Aujourd'hui, La Redoute, dirigée depuis 2025 par l'ancienne directrice générale de Kiabi, Béatrice Héricourt, annonce un volume d'affaires d'un milliard d'euros annuels depuis le Covid pour 8,8 millions de clients dans le monde. 90% de ses ventes sont réalisées en ligne – les 10% restants le sont dans des points de vente physique –, et 70% des achats au global concernent l'ameublement et la décoration. Rares sont les marques hexagonales du prêt-à-porter ou de l'ameublement, balayées depuis la pandémie par la concurrence de l'hyper fast-fashion ou de la fast déco chinoise, à pouvoir se réjouir de la sorte. «C'est un exemple de transformation réussie, résume Franck Lehuédé du Crédoc. Au-delà de la qualité de la distribution et de la logistique, les consommateurs, plutôt des familles ou des cadres, se retrouvent dans une offre de marque propre avec un design très adapté à la mode du moment.»

Tous ne pensent, néanmoins, pas ainsi. Notamment parmi les anciens de la grande famille La Redoute. «Quand Internet nous est tombé dessus, on a tous subi de plein fouet cette transformation, avec plein de suppressions de postes. Et quand on a perdu le catalogue, on a tout perdu», se souvient, avec une pointe de nostalgie, Nora Miloudi, 59 ans. L'ancienne déléguée syndicale Force ouvrière a passé trente ans dans l'entreprise nordiste, jusqu'à son départ en 2018. Elle qui a commencé sa carrière à la manutention à la Martinoire, l'entrepôt historique de Wattrelos, terminée comme conseillère clientèle au siège à Roubaix, et déplore «la casse sociale» ces vingt dernières années – La Redoute ne compte plus que 1300 salariés, dont 900 en France contre 6 000 à la grande époque. «La Redoute, c'est

une belle histoire familiale, elle est toujours dans notre cœur, soulève la fondatrice de l'association Bien vivre ensemble, qui réunit 700 adhérents, pour la plupart des ex-salariés. Mais il n'y a même plus l'enseigne sur le toit du bâtiment et les gamins ne savent pas que c'est un grand symbole de l'histoire des filatures à Roubaix.» L'ex-élu socialiste de Wattrelos regrette par ailleurs que «les vêtements, ce n'est plus la même qualité qu'avant. Heureusement qu'on a le meuble, c'est ce qui sauve La Redoute.»

La (bonne) image de marque reste d'ailleurs solidement ancrée dans les têtes. Exemple avec Coraline, dont on interrompt la pause déjeuner square Camille-Claudiel, à deux pas de la mairie. «Je viens d'acheter mes chaises sur leur site, s'amuse l'employée municipale, 27 ans. Ma mère recevait le catalogue.» «Moi aussi, quand je cherche des meubles ou de la déco, je tombe souvent dessus, renchérit sa collègue Alice, 25 ans. Ils se sont modernisés, c'est plus contemporain qu'à l'époque de nos parents et grands-parents.» On se rend à la sortie des Aubaines, le dépôt-vente à prix réduit des invendus du

groupe, particularité roubaisienne, situé entre la gare et le siège de la rue Blanchemaille. A la sortie de ce magasin d'usine *made in* La Redoute, Louise, 31 ans, retient, elle aussi, le «beau second souffle» de l'entreprise. La Normande a des arguments: elle est décoratrice. «L'offre est qualitative, plus que des marques produites en Chine. C'est du design abordable, robuste et ils s'adaptent aux nouvelles tendances en restant intemporels», vante la trentenaire issue «de la génération pour laquelle on choisissait encore les vêtements enfants dans le catalogue». Ces atouts peuvent-ils résister face aux plateformes chinoises et américaines, voire à la seconde main, plébiscitée en période inflationniste? «Cette offre d'entrée de gamme qui cible des familles contraintes financièrement est un vrai risque pour La Redoute», pose Franck Lehuédé. A la société nordiste de continuer à prouver qu'elle a «un temps d'avance». ♦

LA REDOUTE, UN TEMPS D'AVANCE. MODE. DESIGN. PUBLICITÉ jusqu'au 5 juillet à la Piscine à Roubaix.

pour ses sous-marques (dont AM.PM, tournée vers le mobilier haut de gamme, qui ouvre sa première boutique dans le VI^e arrondissement de Paris un an plus tard) restent néanmoins éditées.

UNE PLATEFORME ROBOTISÉE

Les collections sont, elles, réalisées en interne par des designers (une vingtaine au total), selon «un style à la française, chic, mais simple» ou encore «intemporel», dicit Sylvette Lepers, directrice des partenariats créatifs et de l'image et figure emblématique de l'entreprise. «Il y a eu ce recentrage milieu de gamme, autour de la maison et des objets, confirme la co-commissaire de l'expo à la Piscine, rencontrée dans le musée nordiste. Avoir des designers intégrés [en interne, ndlr] permet d'avoir des modèles exclusifs et une offre complémentaire de la marketplace.» Cette dernière, lancée en 2010, permet de vendre les produits de marques partenaires, dans leur majorité européennes, avec des marges plus importantes.

Avec ses grosses lunettes et ses cheveux roux tirés, la Roubaisienne, plus de quarante-cinq ans de carrière à La Redoute, est celle qui a ravivé le souffle créatif de l'ex-vépéciste ces quinze dernières années,

en multipliant les collabs avec de jeunes créateurs en vue, d'Anthony Vaccarello, aujourd'hui directeur artistique d'Yves Saint Laurent, à Simon Porte Jacquemus, des designers Margaux Keller à Maison Sarah Lavoine. «On s'efforce de proposer des pièces honnêtes à un prix juste mais avec des gages de qualité», plaide l'ancienne responsable du service presse. Et cela plaît. L'un des best-sellers de 2025, selon la marque, avec 2 600 exemplaires écoulés, est par exemple le canapé Nuria (environ 1 500 euros), inspiré des assises au sol des seventies. Il est fabriqué en Italie à la demande, 80% des sofas La Redoute intérieurs étant fabriqués en France, notamment dans une usine de Neuville-en-Ferrain (Nord). Les matelas sont produits eux à 100% dans l'usine Jacquart de Tourcoing. En revanche, en 2025, environ 40% des produits des meubles et objets de déco La Redoute intérieurs ont été conçus en Europe et seuls 13% des articles de mode, de La Redoute collection. «Tout ne peut pas être fait en France, assume Sylvette Lepers. Il n'y a plus les usines et on ne pourrait pas pratiquer les mêmes prix.»

Côté logistique, le groupe de vente à distance parie également sur l'automatisation. En 2016, l'entrepôt historique de 140 000 m², situé



La sortie des ateliers dans les années 30. ALAIN LEPRINCE



La version deux joueurs du célèbre 7 Wonders bat des records de vente, avec 2,3 millions d'exemplaires écoulés depuis sa sortie, en 2015. PHOTO REPOS PRODUCTION. (L4G)

Par
ADAM LEBERT

Le tête-à-tête est à la fête. En février, sous les lumières de la cérémonie des as d'or du Festival international des jeux de Cannes 2026, le jury a attribué trois de ses quatre récompenses à des jeux de société conçus pour deux joueurs : Toy Battle pour le «Tout public», l'Ile des Mookies côté «Enfant» et Zenith dans la catégorie «Initié». «Comme en littérature, il existe des effets de mode : ce palmarès confirme une véritable tendance autour des jeux pour deux joueurs», observe Benjamin Dambrine-Degosse, membre du conseil d'administration de l'Union des éditeurs de jeux et directeur général de Gigamic. Selon Antonin Pequeriau, l'un des organisateurs de la Coupe des duellistes – qui récompense chaque année les meilleurs titres exclusivement pour deux joueurs –, le nombre de sorties de ces divertissements en duo a triplé entre 2019 et 2025, passant de 22 à 65 par an.

«Un gentil virus»

Entre-temps, un petit événement a bouleversé le monde : la pandémie de Covid-19. Lors du premier confinement, Bruno Cathala, l'un des auteurs français les plus prolifiques des quinze dernières années, s'inquiète. «Les jeux de société, c'est d'abord du lien social. S'il n'y a plus ce lien, ils ne vont plus se vendre», pense-t-il. Pourtant, confinés, les Français recherchent des distractions, et pour certains, des activités à partager en couple ou en famille. Sur Google, les recherches du terme «jeux de société à deux» connaissent un pic en avril et en décembre 2020, durant les deux premiers confinements nationaux.

Les jeux de société en duo raflent la mise

Accélérée par la pandémie de Covid, la vente de divertissements à deux joueurs a triplé entre 2019 et 2025. En plus de concevoir des jeux spécifiques, des éditeurs proposent désormais des déclinaisons de titres existants.

Antonin Pequeriau, sage-femme, et sa compagne Gabrielle, médecin généraliste, font partie de ceux qui interrogent les moteurs de recherche. Root et Shadows Amsterdam, des plateaux auxquels ils aiment jouer en groupe, se révèlent insatisfaisants en tête-à-tête. Ils décident alors de commander des titres spécifiquement conçus pour deux joueurs et créent la page Facebook «A 2, c'est mieux?» pour partager leurs expériences ludiques. Ils deviennent également administrateurs du groupe «Jeux de société en duo», qui compte aujourd'hui plus de 24 000 membres. «Ce qui en fait le deuxième groupe Facebook consacré aux jeux de société le plus suivi, après la Communauté des ludistes francophones, se félicite Antonin Pequeriau. On a gagné 5 000 membres en cinq ans.»

De son côté, Bruno Cathala est finalement rassuré. Sa version deux joueurs du célèbre 7 Wonders bat des records de vente. Depuis sa sortie en 2015, 2,3 millions d'exemplaires se sont écoulés, «sachant que la grande majorité des titres ne dépasse pas les 50 000 exemplaires vendus». «C'était une année exceptionnelle pour le secteur : les gens

ont commandé en ligne, et une toute nouvelle population de joueurs a émergé, explique-t-il. En prenant en compte le temps de développement, généralement trois ans, on peut considérer que la flambée des jeux à deux en 2025 a été initiée par le Covid.»

L'Ile des Mookies, lauréat de l'as d'or dans la catégorie «Enfant», a, lui, été développé en un an. Pour Manuel Sanchez, chef de studio du Scorpion masqué, la maison d'édition, «cette année est celle des jeux à deux». Créée en 2006, la société n'a conçu son premier titre en duo qu'en 2023. Deux ans plus tard, elle n'a sorti que des divertissements

«C'est comme un gentil virus : plus il y a de joueurs, plus il y a de monde pour en parler autour de soi.»

Manuel Sanchez chef de studio du Scorpion masqué

pour deux joueurs. «Pendant longtemps, ce genre a été mis de côté par notre studio, parce que nous considérons qu'il avait moins de chances de succès, reconnaît-il. Un jeu de société, c'est comme un gentil virus : plus il y a de joueurs, plus il y a de monde pour en parler autour de soi.»

Non seulement le secteur est en expansion – avec 37 millions de boîtes vendues en 2025, contre 34 millions l'année précédente, selon le Groupement interprofessionnel du jeu de société –, mais la sociologie des joueurs évolue également. Basé à Montréal, le Scorpion masqué partage ses bureaux avec Randolph, sa société sœur, propriétaire de huit pubs ludiques au Québec. Manuel Sanchez observe que ces lieux sont désormais investis par «énormément» de couples, mais aussi par des célibataires en mode dating. Pour Benjamin Dambrine-Degosse, membre du conseil d'administration de l'Union des éditeurs de jeux, «tous ceux qui ont été habitués à jouer à Jungle Speed et aux Loups-Garous avec leurs amis ont grandi, se sont mis en couple et, pour certains, sont devenus parents, sans perdre leur passion».

Le directeur général de Gigamic souligne également une baisse de la natalité et une augmentation des familles monoparentales, qui contribuent à resserrer le noyau familial autour de deux ou trois personnes. En 2020, 25% des familles sont monoparentales, soit une hausse de trois points par rapport à 2011, selon l'Insee. Même dans une famille dite «traditionnelle», «la réalité est souvent celle d'un parent qui joue avec un enfant pendant que l'autre s'occupe du second ou prépare le repas», explique Manuel Sanchez.

«Conclusion épique»

Les éditeurs l'ont bien compris. En plus de concevoir des jeux spécifiques, plusieurs proposent désormais des déclinaisons en duo de titres existants, comme Splendor Duel, sorti en 2022, King of Tokyo Duel, en 2024, ou encore le Château blanc duel, en 2025 – avec, on le voit, un goût marketing prononcé pour le mot «duel». «Au début, il y a eu pas mal de ratés dans les adaptations, parce que les éditeurs y ont d'abord vu une opportunité commerciale. Mais désormais, les jeux proposant une version duel de titres multijoueurs sont très travaillés», observe Antonin Pequeriau. Selon la présidente de la Société des auteurs de jeux, Audrey Bondurand, lorsque ses collègues se présentent entre eux des prototypes, «certains suggèrent d'ajuster telle ou telle règle pour les rendre jouables à deux». Mais qu'est-ce qu'un bon jeu en duo? Pour Bruno Cathala, auteur de 200 publications, dont «un bon tiers à deux joueurs», «c'est un jeu dans lequel la tension s'installe dès la première minute et ne cesse de monter jusqu'à une conclusion épique ; un jeu où aucun des deux joueurs ne peut se dire, à mi-partie, qu'il a déjà perdu». Au tiers de l'année, le jeu à deux a, lui, déjà gagné. ◀

RADAR

Un kebab qui a le vent en poupe

A Marseille chez Catherine, puis à Paris avec des enseignes comme Le Durumier, les broches de kebab accueillent désormais... du poulpe. Un döner revisité, où la viande de veau ou de dinde est remplacée par du poulpe rôti, le tout servi avec crudités et sauce, souvent dans un pain maison. Ce produit s'inscrit dans une tendance plus large : longtemps rare en restauration, le poulpe s'est démocratisé depuis une dizaine d'années, d'abord dans des lieux bistro-nomiques puis dans la street-food. Cette popularité s'explique aussi par son abondance, liée à l'essor de l'élevage intensif et à l'évolution des écosystèmes marins due au réchauffement climatique. Il est désormais relativement accessible, son prix se rapproche de celui du veau, ingrédient classique du kebab, tout en restant plus élevé que la dinde. Cette déclinaison du céphalopode en kebab s'invite dans plusieurs grandes villes européennes, de Londres à Madrid. **B.F.**

Catch up culture

Ce concept, popularisé en 2025 par l'autrice américaine Michelle Elman, désigne les relations amicales où le temps passé ensemble se limite à se raconter les derniers épisodes de sa vie («catch up», en anglais) sans prendre le temps de vivre de nouveaux moments. Une dynamique qui interroge les jeunes adultes sur l'évolution de leurs amitiés.

COMMENT faire des frites plus saines (selon la science)

Qu'est-ce qui fait de bonnes frites? Leur aspect croustillant à l'extérieur et moelleux à l'intérieur, diront les puristes, qui vénèrent le graillon. Des scientifiques américains affirment qu'il est possible de préparer des frites gourmandes, mais plus «healthy», après une cuisson partielle au micro-ondes. Il s'agit d'un défi technique, qui n'est pas destiné à tous les marmittons. Point de départ pour les scientifiques : leur consommation, régulière, favorise l'obésité

ou l'hypertension. Or, «la pression plus élevée générée par les micro-ondes contribue à réduire la pénétration de l'huile», expliquent-ils. En revanche, cette méthode ne permet pas d'obtenir le croustillant des frites et le goût de gras. Faites le test : avec un micro-ondes classique, vos patates ressortiront pâteuses. D'où l'importance de combiner les deux cuissons dans un même appareil – qui n'existe pas encore dans le commerce. **F. Ba.**



«On estime que, comme tu n'as pas d'enfant, tu n'as rien à faire», déplore Emmanuelle. K. FINLAY. GETTY IMAGES

Congés en entreprise: «J'ai inventé un conjoint avec enfant»

Dans sa précédente entreprise, Emmanuelle (1) s'est vite rendu compte que lorsqu'elle essayait de poser ses congés, elle n'était pas prioritaire. Car cette quadragénaire n'a pas d'enfant, contrairement à ses collègues d'alors. Résultat, c'est elle qui passe en dernier: «On estime que, comme tu n'as pas d'enfant, tu n'as rien à faire. Mais je m'occupe de mes parents vieillissants, j'ai une vie à moi...»

Lorsqu'elle a changé d'entreprise pour prendre son poste actuel, Emmanuelle a craint que la situation ne se reproduise. Alors elle a opté pour une démarche radicale: s'inventer un petit copain et un beau-fils. Pour ne pas s'em-

mêler les pinceaux, elle les a calqués sur son vrai ex et le vrai enfant de celui-ci. «Sur mon CV, au départ j'ai bien écrit que j'étais célibataire, raconte-t-elle. Mais progressivement, j'ai commencé à évoquer un conjoint qui aurait un enfant et avec lequel je serais en concubinage.» Depuis qu'elle est réputée être en couple, ses congés passent miraculeusement mieux auprès de ses supérieurs. «Mon N+2 m'a un jour refusé un congé, mon N+1 lui a expliqué que ce n'était pas ma faute, que c'était mon mari qui avait organisé, tout à coup ça a été accepté!»

Emmanuelle n'est pas la seule salariée à grincer des dents lorsque vient le mo-

ment de répartir les congés dans une équipe. Car si le code du travail ne prévoit rien en matière de priorité donnée ou non aux salariés avec enfants, certaines entreprises la mettent en place via un accord signé avec les représentants syndicaux. L'entreprise peut mettre en place un système de points (un enfant donne un point, un conjoint aussi...), ou prévoir des vacances tournantes, quelle que soit la situation personnelle des salariés.

«L'entreprise a intérêt à ce que chacun soit satisfait de ses congés, c'est une question d'entente dans l'équipe. Le plus souvent, il y a de la solidarité entre collègues»,

estime une directrice des ressources humaines qui a requis l'anonymat. «Comme les managers peuvent avoir du mal à trancher entre les demandes des salariés, vous pouvez passer au-dessus et vous adresser aux RH directement», dit-elle encore. En dernier recours, le salarié peut aussi saisir le conseil des prud'hommes, pour faire reconnaître un manque d'équité. Le code du travail, lui, est clair : si les salariés ont droit à des congés, leur employeur n'est pas obligé de les leur accorder aux dates de leur choix, enfants ou pas.

KIM HULLOT-GUIOT

(1) Le prénom a été modifié.



Ces chandeliers en aluminium, de taille humaine et coiffés d'une bougie colorée, sont l'œuvre de Muller Van Severen. Pour son 15^e anniversaire, célébré dans une expo en marge du 64^e Salon du meuble de Milan, qui commence ce dimanche et dure jusqu'au 26 avril, le couple belge de designers, très en vue, réinterprète les lignes géométriques de ses créations passées pour former des objets uniques, ultraluxe, aux silhouettes abstraites. Comptez 20 000 à 30 000 euros pièce. **F. Ba.** PHOTO R. VAN SEVEREN

Madame IMA

Anne-Claire Legendre La successeuse de Jack Lang à la tête de l'Institut du monde arabe est une ex-conseillère de Macron, spécialiste appréciée du Moyen-Orient.



Elle reconnaît son privilège en nous accueillant dans son immense bureau à la vue spectaculaire sur la Seine, l'île Saint-Louis et Notre-Dame, celui de toute nouvelle présidente de l'Institut du monde arabe. On retrouve son sourire généreux et son élégance remarquable jusqu'aux bouts des ongles vernis de rouge vif comme les semelles de ses escarpins Louboutin. Habituee à ses talons aiguilles de dix centimètres, elle marche avec comme dans des ballerines. On l'a vue ainsi ces dernières années comme porte-parole du Quai d'Orsay puis lors de briefs à l'Elysée en tant que conseillère Moyen-Orient Afrique du Nord d'Emmanuel Macron. Mais pour cette première rencontre en tête-à-tête, la voix basse et les mots inhalés en fin de phrase contrastent avec le ton de ses déclarations publiques sur les positions de la France. Sa réserve n'est pas que diplomatique. Anne-Claire Legendre, 46 ans, semble embarrassée de devoir parler d'elle. «J'étais très très timide. La diplomatie était donc presque un contre-emploi pour moi, nous surprend-elle en parlant au passé. Je détestais parler en public et j'aimais beaucoup lire parce que ça me permettait de ne parler à personne. Une en-

fance avec beaucoup de livres trouvés dans la bibliothèque de mes parents, qui étaient pourtant des scientifiques.» Mère médecin à la Ddass et père biophysicien qui a travaillé dans la médecine nucléaire, la troisième d'une famille de quatre est née et a grandi à Brest jusqu'à ses 18 ans. S'affirmant «vraie littéraire» dans un éclat de rire, elle résume le parcours qui l'a conduite aujourd'hui à la tête de la prestigieuse institution culturelle franco-arabe. «C'est la littérature qui m'a amenée à l'arabe et l'arabe qui m'a conduite à la diplomatie, précise celle qui apprécie les poètes francophones libanais, comme Georges Chehadeh. Et finalement, pour moi, revenir aujourd'hui à la culture, est une boucle logique.»

Avec l'avantage d'une réussite dans une carrière météorique, alignant en vingt ans les postes diplomatiques du Yémen à New York et du cabinet de Laurent Fabius, ministre des Affaires étrangères, à ambassadrice au Koweït, elle n'hésite pas à mentionner ses échecs de jeunesse. Elle avait raté le concours des cadres d'Orient du Quai d'Orsay, voie royale des diplomates spécialisés dans le monde arabe, et auparavant le concours d'entrée à Normale sup. Elle avait entamé alors des études de

lettres à Paris III et parallèlement suivi des cours d'arabe à l'In-alco. «J'étais fascinée tout d'abord par l'esthétique de l'alphabet arabe. Je suis partie à 20 ans, c'était la première fois que je prenais l'avion et que je mettais les pieds dans le monde arabe», raconte l'étudiante, titulaire d'une bourse d'études au Caire, qui rencontre alors des diplomates et «découvre que l'on peut en faire un métier». A son retour d'Egypte, elle rentre à Sciences-Po et une fois diplômée obtient un poste à l'ambassade de France à Sanaa où commence sa carrière en 2005. Dans ses fonctions, au Quai d'Orsay ou à l'Elysée, elle a toujours été entourée d'une multitude de personnes, de tous bords et nationalités. Et si elle aime les gens, ceux-là semblent l'adorer. Legendre fait consensus parmi ses divers interlocuteurs. Elle était déjà une star dans son secteur en tant que conseillère de Macron bien avant d'être choisie à son nouveau poste. «On a l'impression de parler à une amie, toujours disponible et compréhensive», indique un de ses contacts. «Beaucoup de mes interlocuteurs continuent de m'appeler aujourd'hui au sujet de divers dossiers et je les renvoie à celle qui m'a succédé à l'Elysée», confirme l'ancienne conseillère, dévouée pendant plus de deux ans aux affaires brûlantes du Moyen-Orient. Elle aurait joué notamment un rôle moteur dans la reconnaissance de l'Etat palestinien par la France. «Il est sûr que ça a été des années extraordinairement

intenses. Rien ne s'arrêtait à aucun moment de la journée, ni le week-end ni les vacances. Il me fallait tout le temps être accrochée à mon portable, dit celle qui mentionne brièvement sa vie privée, en couple non marié avec son compagnon qui, lui, a des enfants. C'est toute la difficulté mais aussi l'intérêt d'un tel job à adrénaline.» Aujourd'hui, elle est encore en sevrage, gardant les yeux rivés sur l'actualité, surtout en ce moment où le Moyen-Orient s'embrase. Le hasard a fait que la guerre contre l'Iran éclate quelques jours à peine après qu'Anne-Claire Legendre quitte son poste à l'Elysée pour l'Institut du monde arabe. «C'est évidemment un peu frustrant, reconnaît-elle, de ne pas suivre ce conflit aux premières loges parce que forcément on a des idées sur la question. Mais dans le même temps, on se rend vite compte qu'on est périmée quand on n'a pas suivi de près les faits, avec les acteurs. Dès lors qu'on n'est plus dans les conversations des dirigeants, on n'a plus la connaissance d'un dossier, ni la finesse d'analyse.» Elle affirme toutefois n'avoir «aucun regret» de se trouver dans ce nouveau poste «passionnant et très excitant!» pour lequel elle a candidaté après le départ précipité de Jack Lang et dont elle rêvait depuis longtemps sans trop y croire.

«Ici, je vois un prolongement de notre action diplomatique que j'ai accompagnée ces dernières années mais avec plus de profondeur historique qui permet de sortir de l'immédiate actualité.» Retrouvant un langage convenu, elle parle de «la nécessité de réengager tous les pays arabes dans cette institution et de réaffirmer les liens entre la France et les différents pays arabes». A la tête de l'IMA, elle semble s'épanouir pleinement dans le passage de l'ombre des couloirs du pouvoir à la lumière d'une scène publique. Dès ses premières semaines, elle a présidé à l'inauguration de l'exposition sur Byblos, avec à sa droite Emmanuel Macron et à sa gauche le ministre libanais de la Culture, Ghassan Salamé. Elle a continué de célébrer les liens de la France et du Liban par un entretien public avec Rima Abdul Malek, l'ancienne ministre de la Culture, aujourd'hui directrice du quotidien francophone l'Orient-le Jour. Quelques jours avant, elle a su émouvoir le public nombreux venu rendre hommage à l'ancienne déléguée générale de la Palestine en France, en annonçant que la bibliothèque de l'IMA porterait désormais le nom de «Leïla Shahid».

Difficile à nouveau en fin de notre entretien de faire parler Anne-Claire Legendre du ressort qui anime sa passion pour l'action diplomatique et le monde arabe. Après réflexion, elle choisit la curiosité comme moteur de son besoin de «découverte du monde et de contact avec les gens». «Mais c'est aussi un moteur pour me pousser à aller à la rencontre du monde et lutter contre ma retenue car j'aime beaucoup la solitude», rappelle celle dont on ne pouvait soupçonner la timidité. ◆

Par HALA KODMANI
Photo EMMA BURLET

LE PORTRAIT